

15

« Livres - Idées »



Le Monde

15, rue Falguère, 75011 Paris Cedex 15

BOURSE

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE - N° 14692 - 8 F

VENDREDI 27 DÉCEMBRE 1991

FONDATEUR : HUBERT BÉRENGER - DIRECTEUR : JACQUES LESOURNE

La fin de l'Union soviétique et la démission de son président

Sortie de scène

Le destin politique de Mikhaïl Gorbatchev aurait sans doute inspiré Shakespeare, et ses ultimes châtiments, Cervantes. Mais son adieu au pouvoir, un soir de Noël, n'est rien de tragique ni de bouffon. Ce fut une sortie de scène sans bruit ni fureur, le départ - calme et digne - d'un acteur dépossédé de son rôle et qui lance sa tirade finale sans rien mentir ni rancœur apparente.

Il y a même - pour tout dire - quelque chose d'humain dans la manière dont M. Gorbatchev s'est efforcé une dernière fois de plaider sa cause et de défendre son œuvre, au moment de tirer sa révérence et d'entrer définitivement dans l'Histoire. Souverain privé de royaume au lendemain de la mort de l'URSS, il ne lui restait plus qu'à remettre à son successeur la « valise nucléaire », ce sceptre des temps modernes.

L'ORDONNANCE de cette passation de pouvoir comme la négociation un brin trépassée qui avait précédé, la veille, la mise à la retraite anticipée de l'ex-président ont plutôt, par leur minutie même, de quel rassurer. Après tout, on pouvait craindre de bien plus violences au moment où éclate le plus grand empire du monde et où ses peuples tournent le dos à des décennies de souffrance.

Les biographes de M. Gorbatchev diront un jour s'il avait entrevu dès l'origine tous les effets de la révolution qu'il déclencha, tel un Frankenstein de la politique, devenu incapable de compter ses créatures, « glasnost » et « perestroïka ». Sans doute retiendront-ils que son erreur fatale fut, au lendemain du coup d'Etat manqué du mois d'août, de croire encore en ses capacités de réformer le système d'une idéologie pourtant défunte.

Ces dernières semaines, le fossé entre en chef » du communisme s'est élargi encore indubitablement à la survie de l'Union soviétique, alors que l'Histoire s'inventait sans lui et qu'il était devenu le plus grand obstacle à l'ordre nouveau. De tout cela, qui aura donné son nouveau visage à notre fin de siècle, les dirigeants de la planète ont remercié M. Gorbatchev, en un hommage nostalgique quasi unanime, et pour une fois sincère. Un jour, peut-être, viendra celui de ses compatriotes.

Il n'empêche : durant les six ans et neuf mois du règne de M. Gorbatchev, le monde, grâce à lui, s'est transformé. La guerre froide est finie, le communisme est mort, et la démocratie, en Europe et loin d'elle, a remporté des victoires décisives. De tout cela, qui aura donné son nouveau visage à notre fin de siècle, les dirigeants de la planète ont remercié M. Gorbatchev, en un hommage nostalgique quasi unanime, et pour une fois sincère. Un jour, peut-être, viendra celui de ses compatriotes.

M0147 - 1227 0 - 6.00 F

Les dirigeants occidentaux rendent hommage au rôle historique de M. Mikhaïl Gorbatchev

A l'exception de la Chine, tous les grands pays ont rendu un vibrant hommage à M. Mikhaïl Gorbatchev, qui a démissionné dans la soirée du mercredi 25 décembre. M. François Mitterrand a salué le premier et dernier président de l'ex-URSS comme « l'un des hommes qui ont le plus marqué l'histoire du siècle ». M. George Bush a chaleureusement évoqué l'action de M. Gorbatchev et annoncé la reconnaissance par les États-Unis de chacune des onze Républiques regroupées au sein de la nouvelle Communauté d'États indépendants (CEI).

Après quatre jours de combats entre partisans et adversaires du président Gamsakhourdia, la Géorgie a connu depuis le 25 décembre une fragile accalmie. Le retrait des troupes de Moscou du Haut-Karabakh a été suspendu en raison des graves tensions dans cette enclave arménienne située en Azerbaïdjan.

Le drapeau rouge ne flotte plus sur le Kremlin...

MOSCOU

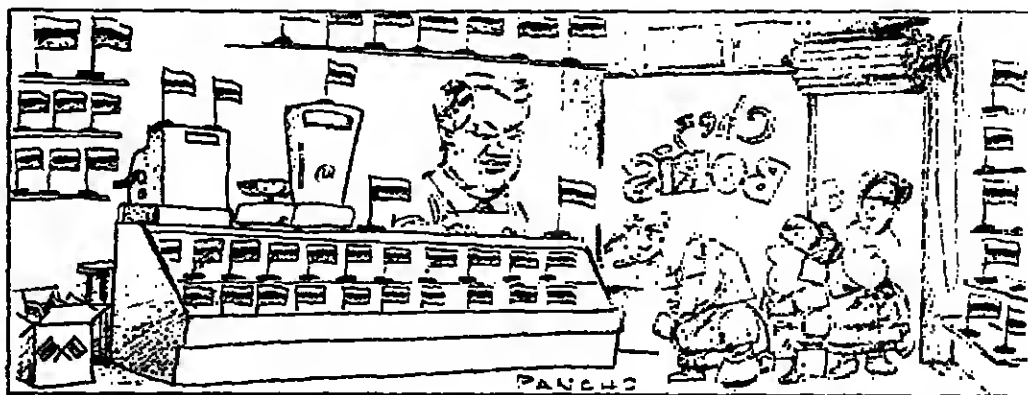
de notre envoyée spéciale

Il n'y eut à Moscou ni joie, ni grande tristesse, comme lorsqu'on arrive à l'inéluctable. En douze minutes d'allocution télévisée annonçant sa démission, M. Gorbatchev a reconnu, mercredi 25 décembre, la mort définitive de l'URSS : le « démantèlement », comme il l'a déploré, d'un « grand État ».

Le dernier drapeau rouge au-dessus du Kremlin fut aussitôt remplacé par celui de la Russie. Mais ce ne fut pas la fête que l'on pouvait attendre quand, une semaine plus tôt, cet événement

symbole était annoncé comme devant intervenir la nuit du Nouvel An. Mercredi, la nuit était tombée sur Moscou depuis plus de trois heures et la place Rouge était morne et vide. Quelques rares passants, happés par des journalistes, disaient qu'ils avaient surtout « peur de ce qui se passera demain ».

Cette peur, l'angoisse des gens qui voient les prix s'envoler et des scènes de guerre à la télévision, M. Gorbatchev aurait dû mal inspiré de l'exploiter à fond et de paraître ainsi jouer la politique du pire au moment où Washington s'attendait que l'an-



Lire aussi

■ M. Bush exprime la « gratitude du peuple américain » à l'ancien président par ALAIN FRACHON

■ Pour la Chine, l'homme du chaos par FRANCIS DERON

■ Le texte intégral de l'allocution de M. Gorbatchev

■ Le comportement de M. Mitterrand à l'égard de l'ex-président continue d'alimenter le débat politique par PATRICK JARREAU

■ La chronique de PIERRE GEORGES : « L'Histoire en drapeau »

SOPHIE SHIHAB

Lire la suite page 3

Violence kurde en Turquie

Après l'attentat meurtrier d'Istanbul (onze morts), le processus de pacification est gravement compromis.

page 5

Le plaidoyer de douze députés

Des élus de droite et de gauche signent un texte commun sur la mission des parlementaires.

page 7

LIVRES - IDÉES

■ Liberté de Henry Miller. ■ Denis Richet historien promeneur. ■ Marc Petit masqué. ■ Bergounioux, nouvelle manière. ■ La civilisation du désert. ■ De l'énergie à revendre. ■ Qui a tué Fustel ? ■ Les chroniques de Michel Braudeau, François Bort, Georges Balandier et Nicole Zand.

pages 9 à 14

Le sommaire complet se trouve page 24

Faire avec

par Jacques Amalric

La Russie est devenue officiellement la seule héritière de l'Union soviétique : l'inevitable n'ayant pu être évité, les Occidentaux tentent de faire bonne figure et s'empressent de reconnaître ou de constater le nouvel « ordre ». Ils ont du mal, pourtant, à cacher leur inquiétude, et leurs craintes ne sont pas difficiles à deviner derrière les brassées de fleurs envoyées au champion déchu du maintien de l'Union. Car le processus de décomposition de l'ex-URSS n'est peut-être pas terminé.

Dès son retour de Moscou, la semaine dernière, M. James Baker, le secrétaire d'État améri-

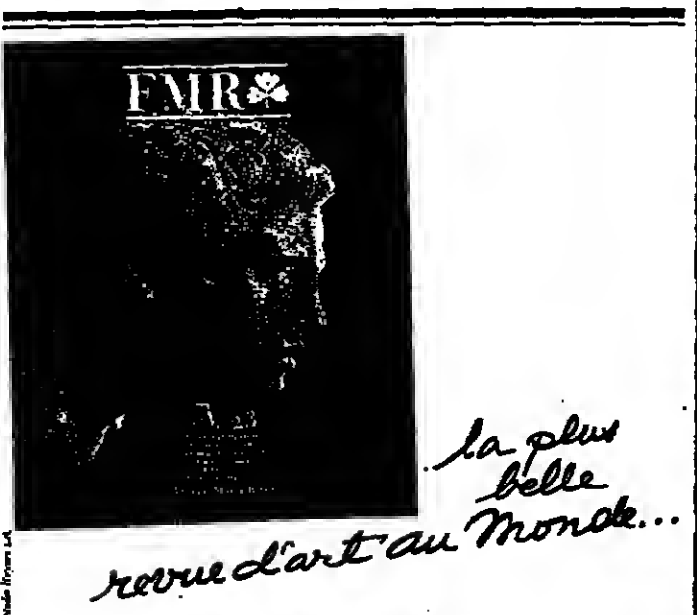
cain, ne cachait pas en privé ses doutes quant à l'avenir de la Communauté d'États indépendants (CEI) créée à la hâte par un Boris Eltsine désireux de se débarrasser une fois pour toutes du « centre » et de Mikhaïl Gorbatchev. Ces interrogations sont toujours d'actualité. Ne serait-ce que parce que les présidents russe et ukrainien n'ont plus, dorénavant, d'ennemi commun. C'est en fonction de la conception qu'ils se font de leurs intérêts qu'ils vont maintenant se comporter.

Les premières fissures sont déjà visibles sur le front économique et monétaire. Soudain d'échapper aux stermements de Mikhaïl Gorbatchev, qui aura été incapable en six ans de se faire

une religion en la matière et de l'appliquer, M. Eltsine veut aller vite en besogne. Sa libération des prix « à la polonaise » est programmée pour le 2 janvier en Russie et il n'entend pas repousser une échéance qui n'a pas été plus concertée avec les dirigeants de Kiev qu'avec ceux des autres nouveaux « États indépendants ».

A court de roubles, dont la Russie est maintenant le seul « imprimeur », l'Ukraine est pratiquement condamnée à créer sa propre monnaie. Quant aux échanges entre les deux Républiques, il y a de fortes chances qu'ils se fassent demain en dollars.

Lire la suite page 3



Dans les librairies spécialisées, et 15 Galerie Véro-Dodat 75001 Paris. 40.41.02.02

A L'ÉTRANGER : Afrique, 4,80 DA ; Maroc, 8 DH ; Tunisie, 750 m ; Allemagne, 2,50 DM ; Autriche, 25 SCS ; Belgique, 40 FB ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Antilles-Réunion, 9 F ; Côte d'Ivoire, 465 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 100 PTA ; Grèce, 220 DR ; Irlande, 1,20 £ ; Italie, 2.200 L ; Luxembourg, 42 FL ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 2,75 FL ; Portugal, 170 ESC ; Sénégal, 460 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 1,80 FS ; USA (NY), 2 \$; USA (autres), 2,80 \$.

La baie électrique

L'environnement du nord du Québec est menacé par les gigantesques travaux qui se poursuivent depuis vingt ans

MONTREAL

de notre envoyé spécial

En 1971, le premier ministre du Québec annonçait la mise en route d'un vaste projet : la construction d'un complexe hydroélectrique sur une série de cours d'eau se jetant dans la baie James, à l'ouest du Québec. Vingt ans plus tard, après de nombreux débats avec les populations autochtones, un immense réseau de barrages, digues, lacs-réservoirs et lignes électriques a été construit dans la taiga canadienne, sans trop de souci pour la protection de l'environnement. Et de nouveaux ouvrages sont en chantier ou prévus.

De Montréal à Radisson, la ville-chantier de la baie James, l'avion peut pratiquement naviguer à vue : il n'a qu'à suivre le long ruban blanc (de neige) tracé dans la taiga québécoise pour le passage des lignes à haute tension. Une autoroute électrique de plus de 1000 km de long, qui apporte aux Montréalais l'énergie de la Grande Rivière, tout là-bas, chez les Indiens Cris et les Inuits.

La Grande Rivière est aujourd'hui presque entièrement « harachée », comme disent les Québécois, c'est-à-dire équipée d'ouvrages qui en rendent le cours artificiel : pas moins de

sept barrages-réservoirs et autant d'usines hydroélectriques, ainsi que des centaines de kilomètres de digues destinées à contenir les eaux de retenue. Ici, il ne suffit pas de barrer une rivière pour obtenir l'énergie nécessaire aux turbines. Il faut aussi endiguer les lacs-réservoirs. On le fait en France sur la Seine et sur la Marne pour constituer des réserves d'eau en plaine. Mais ici les lacs-réservoirs sont d'une autre échelle : le plus « petit » (765 km²) est plus grand que le territoire de Belfort et le plus vaste (Caniapiscau, 4 273 km²) représente plus de sept fois le lac Léman.

ROGER CANS

Lire la suite page 8

DÉBATS

Yougoslavie

Le virus de la fragmentation

par Maurice Duverger

La décision prise par les Douze dans la nuit du 16 au 17 décembre inaugure de façon désastreuse l'union politique proclamée à Maastricht. Son apparence d'unanimité ne masque pas le désaccord essentiel, que l'Allemagne a déjà mis en lumière. Mais surtout ses fondements juridiques sont très contestables. En droit, il n'est pas admissible de confondre les frontières intérieures entre membres d'une fédération et les frontières internationales entre États indépendants. Établies en fonction d'une vie commune dans un même ensemble, les premières reposent sur des arrangements entre conjoints qui doivent être revus en cas de divorce. Ainsi la Croatie actuelle bénéficie d'un « territoire assez généralement découpé » (1) par le compromis du 26 août 1991 qui l'a établie en tant qu'État fédéré, parce que les Serbes voulaient la retenir dans la Yougoslavie en évitant le découpage que les Allemands avaient imposé à la Tchecoslovaquie. Si elle veut aujourd'hui une indépendance totale, elle doit renégocier les frontières en question avec ses voisins. Mais on voit mal comment la Communauté pourrait imposer une telle sécession à une fédération dont les présidents des Cours constitutionnelles formaient une commission d'arbitrage ont

constaté qu'elle est « en voie de dissolution », donc qu'elle existe encore. Avec des soins intelligents, on peut sortir du coma.

Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes implique le respect des ethnies et des cultures, mais aussi leur coopération dans des ensembles de taille suffisante, et non leur fractionnement en de multiples micro-États. Au dix-neuvième siècle et au lendemain de la guerre de 1914-1918, le principe des nationalités a surtout rassemblé des peuples divisés, même s'il a dû pour cela arracher certains de leurs fragments aux empires composites qui s'étaient emparés : Autriche-Hongrie et Turquie. La nation allemande et la nation italienne ont remplacé l'éparpillement des principautés antérieures. La Pologne a été reconstituée après ses dépeçages successifs. La Tchecoslovaquie et la Yougoslavie ont été formées par l'amalgame d'ethnies dont chacune n'avait pas la dimension suffisante pour constituer un État de bonne dimension.

En favorisant l'écroulement de la Yougoslavie, la Communauté aggraverait le pire des dangers qui menacent aujourd'hui l'ensemble des peuples situés entre l'Atlantique et l'Asie. Disloquée à l'Est par l'effondrement des dictatures communistes, l'Europe est menacée

d'une fragmentation dont le virus a déjà gagné l'Ouest. Si les Slováques et les Croates se voient reconnaître le droit de sécession, comment le refus aux Géorgiens de Moldavie, aux Tatars de Crimée, aux Tadjiks, aux Kirghizes, mais aussi aux Slovaques, aux Basques, aux Corses, aux Écosais, aux Lombards ? Tel est le problème que pose une fédération en train de se désagréger parce que d'anciens leaders communistes jouent la carte du nationalisme intégral pour se maintenir au pouvoir en faisant oublier leur passé. Au lieu d'évoluer vers le vingt et unième siècle, notre continent va-t-il régresser vers le dix-neuvième ?

Le compromis démocratique

La question concerne aussi bien les États qui ont vocation à entrer un jour dans la Communauté européenne que les Républiques de l'Est engagées dans la construction d'une sorte de Communauté eurasiatique. Ces deux trains de l'avenir ont été mis sur les rails presque en même temps, l'un à Minsk, l'autre à Maastricht. L'intérêt de tous les voyageurs, sans exception (et du monde entier, dont l'avenir dépend largement leur), est que l'un et l'autre se mettent en marche le plus rapi-

dement possible. Une reconnaissance de la Slovaquie et de la Croatie en bloquerait les freins.

Elle n'apporterait d'ailleurs aucun soulagement au calvaire des populations croates. Elles n'ont pas besoin de proclamations diplomatiques, mais de l'arrêt des hostilités. Les Serbes n'y seront guère disposés si on les prive en même temps des deux solutions qui leur paraissent acceptables : le maintien d'une certaine Yougoslavie, ou l'union avec tous leurs frères dans une grande Serbie. La Communauté peut leur faire comprendre que la pseudo-fédération dissimulant leur hégémonie par une monarchie autoritaire ou un parti unique doit disparaître pour toujours. Mais à condition de faire comprendre en même temps aux Slovaques et aux Croates que les deux Républiques riches ne doivent pas isoler d'un État qu'elles contribuent à équilibrer, si lui-même accepte de se transformer en fédération démocratique ou en confédération.

Cette Yougoslavie raisonnable est-elle encore édifiable après tant de destructions, tant de sang, tant de haines ? Si affreux soient-ils, les massacres de ces dernières semaines sont moins terribles que ceux de l'Oustachi Ante Pavelitch et de la Libération, qui ont pas empêché de vivre ensemble ensuite. La

démocratie peut permettre de réaliser dans le compromis, de façon plus authentique, ce que la dictature a imposé par la force. La Communauté peut intervenir à cet égard par deux moyens de pression dont tous les peuples qui souhaitent s'agréger un jour à elle devraient être clairement avertis. En cas de dislocation d'un État actuel, ses éléments séparés ne recevront d'elle aucune aide matérielle – sauf strictement humanitaire – et trouveront ses portes toujours fermées : car on ne peut participer à un grand ensemble si l'on n'est pas capable de vivre avec ses plus proches voisins.

Dans l'affrontement entre Yougoslaves, ne faudrait-il pas une action plus directe ? Les « casques bleus » de l'ONU ne pourront séparer les adversaires qu'une fois terminés des combats que la décision des 16-17 décembre risque plutôt d'étendre et de prolonger. La Communauté ne pourrait-elle aller plus loin en engageant de toutes les parties en guerre un cesse-le-feu dans les plus brefs délais ? Elle ne serait pas obéie sans laouer en même temps un ultimatum assorti d'interventions armées concomitantes, lesquelles devraient éviter tout enlèvement dans une situation de type libanais. Qu'on nous permette une suggestion à cet égard, parmi beau-

coup de solutions concevables. Pourquoi ne pas organiser un déploiement immédiat des flottes italienne et française devant les côtes de Dalmatie, accompagné d'un débarquement aéronaval ? Celui-ci serait destiné, d'une part à protéger Dubrovnik, patrimoine culturel mondial provisoirement placé sous la garde des Douze, d'autre part à disposer sur place de moyens militaires permettant de réprimer aussitôt toute reprise des combats.

Une telle occupation devrait être maintenue tant que les négociations sur un nouveau pacte yougoslave ne seraient pas terminées. Elle pourrait l'être au-delà si certaines Républiques la réclamaient pour assurer leur sécurité. Bien d'autres scénarios seraient envisageables dans la même perspective : il n'est pas interdit aux diplomates et aux militaires d'avoir de l'imagination pour sauver la Yougoslavie d'elle-même, ce qui devrait être l'objectif principal de la Communauté.

(1) L'expression est celle du professeur Robert Philipp dans l'*Encyclopédie universalis*, tome 18, 1985, p. 1168.

Une réponse à l'« appel aux évêques serbes »

Nous avons publié, dans le Monde du 27 novembre, un « appel aux évêques serbes » signé de six théologiens orthodoxes et écrits. Mgr Athanasie Jevtic, évêque du Banat, nous a adressé, en réponse, un texte dont nous publions ci-dessous l'essentiel.

(...) A mon grand regret, je ne vois dans cet appel qu'une réplique de la plaidoirie des amis de Job, qui louaient à tout va Dieu et sa justice pendant que Job endurait des malheurs toujours plus grands et plus durables. Les amis de Job étaient peut-être plus conscients que lui de la véritable nature de ses souffrances, et pourtant l'issue de ce drame biblique ne leur fut guère favorable.

Quant à vous, non seulement vous semblez tout ignorer de la véritable nature des combats qui se déroulent dans les régions occidentales de la Yougoslavie, où Serbes et Croates vivent en voisinage depuis des siècles, mais vous ne semblez même pas concernés. De votre paisible abri occidental, vous osez sermoner les évêques serbes, y compris ceux des régions en guerre, dont l'un, Mgr Lucien de Slavonie, sort à peine de plusieurs mois de détention par les milices croates, tandis que quatre autres, avec leurs fidèles, ont dû abandonner leurs sièges épiscopaux. Et c'est à eux que vous recommandez de cesser les « lamentations sur les victimes du passé » et d'adopter « une vision lucide, critique, et réaliste », une réalité qui, dans votre lettre, est celle que nous présentons les informations de Zagreb ou de certains pays voisins.

Conformément à ces informations que vous adoptez sans réserve et d'une façon qui n'est ni lucide ni critique, vous rangez les évêques serbes parmi ceux qui manipulent les souffrances serbes d'il y a un demi-siècle, des souffrances qui s'abattaient une fois de plus, et plus tragiquement encore, sur ce peuple, infligées par les oustachis aussi bien que par les communistes, ou, ce qu'il en reste. Comment vous, théologiens et écrivains, pouvez-vous garder la conscience tranquille lorsque vous imputez à ces mêmes évêques serbes, venus des golphes présents et passés du calvaire orthodoxe, une mentalité de « grotards », et attribuez ironiquement, voire cyniquement, l'invention de ce terme infamant à notre peuple, alors qu'il s'agit d'une épithète typiquement communiste ? Que devraient dire, devant votre texte, les survivants de la « mise en grotte » du peuple serbe des deux Krajinas par les oustachis croates et les communistes de Tito ? Que devraient dire les témoins que les néo-païses croates essaient aujourd'hui d'attraper pour les éliminer ?

En tant que théologien serbe et, depuis quelques mois, évêque du Banat, j'ai écrit dans plusieurs de mes ouvrages (dont l'un, *Dossier Kosovo*, est paru en français aux éditions L'Âge d'homme), le calvaire des Serbes orthodoxes, du Kosovo aux fosses de Jadovno. Je le faisais il y a une décennie déjà, lorsque les communistes de Serbie et de Croatie – ceux-là mêmes qui sont aujourd'hui encore au pouvoir dans les deux Républiques, peu importe qu'ils se soient rebaptisés « démocrates » ou « socialistes » – étaient à combien puissants et

interdisaient à nous tous, comme vous le faites aujourd'hui, de parler du génocide commis par les oustachis sur les Serbes orthodoxes. Au lieu de cela, ils vantaient exactement comme vous l'utopie communiste d'une « cohabitation paisible » des Serbes et des Croates dans les Krajinas occidentales ou encore des Serbes et des Albanais au Kosovo-Metochie.

Personne, et surtout pas vous, les signataires orthodoxes de cet appel, n'a le droit d'interdire au peuple serbe de se souvenir de ses victimes innocentes, de ses saints martyrs au nom du Christ, car c'est précisément ce que faisaient les communistes en Croatie et ce que font les actuels dirigeants de cette république.

Or vous, la conscience serbe, vous affirmez : « Le gouvernement croate n'avait nullement l'intention de commettre le génocide ». Alors que ce même gouvernement a été au peuple serbe vivant dans les confins de la Croatie communiste les plus élémentaires droits individuels et nationaux, littéralement effacé ce peuple en tant qu'habitant légitime du territoire administratif de la Croatie, et lui a confisqué le droit à sa langue nationale, à son alphabet, à son histoire et à sa culture.

Paix, justice et vérité

De même, nous ne pouvons, en tant que chrétiens et gens de raison, interpréter toute la complexité problématique de l'actuelle situation dans les Krajinas occidentales par la thèse propagandiste de la « manipulation des passions » des peuples qui y vivent. Les populations de là-bas, tant serbes que croates, ne sont pas libres. Déjà bien avant le début de l'occupation communiste et les quatre années de génocide par le nazisme oustachi, ces régions connaissaient beaucoup de problèmes, mais l'héritage communiste

n'a fait qu'envenimer encore plus les rapports serbo-croates, dont vous n'avez pas voulu saisir honnêtement la nature profonde. Comment auriez-vous pu le faire, d'ailleurs, avec les anciens communistes qui figurent parmi vous ?

Il ne fait aucun doute qu'il y a beaucoup de malheur et de souffrance aussi bien parmi les Croates que parmi les Serbes vivant dans les régions où l'on combat. Les faits, état de villages croates brûlés et détruits, et j'y ajouterais, hélas, de nombreuses églises catholiques endommagées ou détruites, que j'ai vues de mes propres yeux. Mais vous ne souffrez mot des villages et des temples serbes dévastés et incendiés, mais encore dévastés, des régions entières d'où les Serbes ont été déportés, des centaines de milliers de réfugiés serbes, dont un seul lieu de mon évêché de Banat abrite quatre cents enfants de cinq à quinze ans.

Enfin, votre spéculation autour de la glorification des martyrs n'est particulièrement inacceptable. Personne au monde, à ma connaissance, n'a jusqu'ici songé à blâmer les juifs parce qu'ils rappellent inlassablement à la conscience de l'humanité le génocide de leur peuple, parce qu'ils font des reconstructions rigoureuses et s'efforcent de garder en mémoire le nom de chaque de ces millions de victimes. Le peuple serbe est le seul, avec les juifs, qui ait été exterminé uniquement à cause de sa nation et de sa confession. Votre logique, que j'ose juger grotesque, qualifie de « glorification » les efforts pastoraux que nous faisons pour entendre dignement les martyrs de notre peuple, qui n'ont pas seulement été massacrés, mais encore humiliés, afin que leurs âmes et leurs corps soient épargnés par les tourments et les humiliations posthumes.

Depuis cinquante ans, le peuple serbe et son Église entendent le sang innocent d'Abel qui geint sous la terre, alors que Carfo n'entend

pas la voix de son Seigneur. Si vous, ainsi que le reste du monde occidental, êtes sourds aux cris d'Abel, les évêques de l'Église serbe, avec leur Église vivante et populaire, ne sont pas et n'ont pas le droit d'y être sourds. Il y a là beaucoup de misère et de douleur, frères et sœurs, beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. Et grande y est votre responsabilité, non seulement personnelle, mais aussi collective.

De tout mon cœur, je désire, et prie pour cela le Christ crucifié et ressuscité, Sauveur de tous les hommes, que la paix et la sérénité dont nous manquons si cruellement s'établissent au plus vite entre les Croates et les Serbes et tous nos voisins. Mais je souhaite également dire à tous les hommes bienveillants et épris de vérité que tous leurs efforts pour la paix ne suffisent pas, que nous avons tout autant besoin d'une vérité intégrale et d'une justice impartiale pour tous ceux qui vivent sur les terres désolées des Balkans occidentaux. Sinon tout notre pacifisme ressemblera aux conseils des amis de Job, avec le Dieu qui, l'intervergne du Dieu sauveur, Dieu de vie et de vérité, finit par mettre à leur juste place.

Le Monde

Édité par la SARL Le Monde

Détaché de la société :

cent ans à compter du

10 décembre 1944

Capital social :

620 000 F

Principaux associés de la société :

Société civile

« Les rédacteurs du Monde »

« Association Hubert-Beuve-Méry »

Société anonyme

des lecteurs du Monde

Le Monde-Entreprises,

M. Jacques Lesourne, gérant.

Le Monde PUBLICITE

Jacques Lesourne, président

François Huppié-Dorville, directeur général

Philippe Dupuis, directeur commercial

15-17, rue du Colonel-Pierre-Avia

75002 PARIS CEDEX 15

Tél. : (1) 46-62-72-73

Tél. MONDPUB 634 128 F

Tél. : 46-62-78-71 - Société filiale

de la SARL Le Monde et de Média et Régis Europe SA.

Le Monde

TÉLÉMATIQUE

Composés 36-15 - Tapez LEMONDE

ou 36-15 - Tapez LM

Imprimerie

du M. Grunberg

12, rue de la République

94057 IVRY Cedex

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :

15, RUE FAUGUËRE

75001 PARIS CEDEX 16

Tél. : (1) 40-65-25-26

Télécopieur : (1) 40-65-25-89

Tél. : 206.806F

Reproduction interdite de tout article,

sauf accord avec l'administration

PRINTED IN FRANCE

Renseignements sur les microfilms et index du Monde au (1) 40-65-28-33

ADMINISTRATION :

1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY

94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX

Tél. : (1) 40-65-25-25

Télécopieur : (1) 49-50-30-10

Tél. : 261.311F

Commission paritaire des journaux

et publications, n° 57 437

ISSN : 0395-2037

ABONNEMENTS

1, place Hubert-Beuve-Méry, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX. Tél. : (1) 40-65-32-99

TARIF FRANCE SUISSE-BELGIQUE AUTRES PAYS

3 mois 460 F 572 F 790 F

6 mois 890 F 1 123 F 1 560 F

1 an 1 620 F 2 066 F 2 960 F

ÉTRANGER : par voie aérienne tarif sur demande.

Pour vous abonner, renvoyez ce bulletin accompagné de votre

règlement à l'adresse ci-dessus

ou par MINITEL : 36-15 LEMONDE code d'accès ABO

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : nos abonnés sont invités à

formuler leur demande deux semaines avant leur départ, en indiquant leur

numéro d'abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Durée choisie :

PP-Paris RP

3 mois ☐ 6 mois ☐ 1 an ☐

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Localité : _____ Code postal : _____

Pays : _____

Veuillez avoir l'obligeance d'écrire tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

27/12/1991

LA DÉMISSION DE M. GORBATCHEV

Le Monde • Vendredi 27 décembre 1991 • 3

« Je quitte mon poste avec inquiétude, mais aussi avec espoir »

Voici le texte intégral de l'allocution télévisée de M. Gorbatchev le mardi 25 décembre.

« Chers compatriotes, concitoyens,

En raison de la situation qui s'est créée avec la formation de la Communauté des États indépendants, je mets fin à mes fonctions de président de l'URSS.

J'ai défendu fermement l'autonomie, l'indépendance des peuples, la souveraineté des Républiques. Mais je défendais aussi la préservation d'un État de l'Union, l'intégrité du pays.

Les événements ont pris une tournure différente. La ligne du démantèlement du pays et de la dissolution de l'État a gagné, ce que je ne peux pas accepter.

Et après la rencontre d'Alma-Ata, ma position à ce sujet n'a pas changé. Outre cela, je suis convaincu que des décisions d'une telle envergure auraient dû être prises sur la base de l'expression de la volonté du peuple. Néanmoins, je ferai tout mon possible pour que les accords qui y ont été signés conduisent à une entente réelle dans la société, facilitent la sortie de la crise et le processus des réformes.

M'adressant à vous pour la dernière fois en qualité de président de l'URSS, j'estime indispensable d'exprimer mon évaluation du chemin parcouru depuis 1985. D'autant plus qu'il existe sur cette question beaucoup d'opinions contradictoires, superficielles et non objectives.

« Nous vivons bien plus mal que dans les pays développés »

Le destin a voulu qu'au moment où l'ancien dirigeant de l'URSS, le système de l'État était déjà clair que le pays allait mal. Tout ici est en abondance : la terre, le pétrole, le gaz, le charbon, les métaux précieux, d'autres richesses naturelles, sans compter l'intelligence et les talents que Dieu ne nous pas compta. Et pourtant nous vivons bien plus mal que dans les pays développés, nous nous trouvons toujours plus de retard par rapport à eux.

La raison en était déjà claire : la société étouffait dans le carcan du système de commandement administratif, conduisant à servir l'idéologie et à porter le terrible fardeau de la militarisation à outrance. Elle était à la limite du supportable. Toutes les tentatives de réformes partielles - et nous en avons eues beaucoup - ont échoué l'une après l'autre. Le pays perdait ses objectifs. Il était plus difficile de vivre ainsi. Il fallait tout changer radicalement.

C'est pourquoi j'ai pu regretter une seule fois de ne pas m'être servi du poste de secrétaire

général du PCUS noieusement pour « régner » quelques années. J'aurais jugé cela irresponsable et amoral.

Je comprenais qu'entamer des réformes d'une telle envergure et dans une société comme la nôtre était une œuvre de la plus haute difficulté, et dans une certaine mesure, risquée. Mais il n'y avait pas d'autre choix. Aujourd'hui encore, je suis persuadé de la justesse historique des réformes démocratiques entamées au printemps 1985.

Le processus de rénovation du pays et de changements radicaux dans la communauté mondiale s'est révélé beaucoup plus ardu qu'on aurait pu le supposer. Néanmoins, ce qui a été fait doit être apprécié à sa juste valeur.

La société a obtenu la liberté, s'est affranchie politiquement et spirituellement. Et cela constitue la conquête principale, encore insuffisamment appréciée, sans doute parce que nous n'avons pas encore appris à nous en servir.

« Le système totalitaire a été liquidé »

Néanmoins, une œuvre d'une importance historique a été accomplie : le système totalitaire, qui a privé le pays de la possibilité qu'il aurait eue depuis longtemps de devenir heureux et prospère, a été liquidé.

Une période a été effacée sur la voie des transformations démocratiques. Les élections libres, la liberté de la presse, les libertés religieuses, des organes de pouvoir représentatifs et le multipartisme sont devenus une réalité. Les droits de l'homme sont reconnus comme le principe suprême de la vie.

La marche vers une économie multiforme a commencé, l'égalité de toutes les formes de propriété s'est établie. Dans le cadre de la réforme agraire, la paysannerie a commencé à renouer, le fermage est apparu, des millions d'hectares sont distribués aux habitants des villages et des villes. La liberté économique du producteur est entrée dans la loi, la liberté d'entreprendre, la privatisation et la constitution de sociétés par actions ont commencé à prendre force.

En dirigeant l'économie vers le marché, il est important de rappeler que ce pas est franchi pour le bien de l'individu. Dans cette époque difficile, tout doit être fait pour sa protection sociale, surtout en ce qui concerne les vieillards et les enfants.

Nous vivons dans un nouveau monde : la guerre froide est finie, la menace d'une guerre mondiale est écartée, la course aux armements et la militarisation insensée qui a déformé notre économie, notre

conscience sociale et notre morale, sont stoppées.

Je veux encore une fois souligner que durant la période de transition j'ai tout fait de mon côté pour préserver un contrôle sûr des armes nucléaires.

Nous nous sommes ouverts au monde, nous avons renoncé à l'ingérence dans les affaires d'autrui, à l'utilisation des forces armées en dehors du pays. En réponse, nous avons obtenu la confiance, la solidarité et le respect.

Nous sommes devenus un des piliers principaux de la réorganisation de la civilisation contemporaine sur des principes pacifiques et démocratiques.

Les peuples, les nations ont obtenu une liberté réelle pour choisir la voie de leur autodétermination. Les efforts pour réformer démocratiquement l'État multinational nous ont conduits tout près de la coexistence d'un nouvel accord de l'Union.

Tous ces changements ont provoqué une énorme tension. Ils ne sont produits dans des conditions de lutte féroce, sur un fond d'opposition croissante des forces du

passé moribond et réactionnaire, des anciennes structures du parti et d'État et de l'appareil économique, ainsi que de nos habitudes, de nos préjugés idéologiques, de notre psychologie de nivellement et parasitaire.

Ils se sont heurtés à notre inertie, à notre faible niveau de culture politique et à la crainte des changements.

« Le pire est l'effondrement de l'État »

Voilà pourquoi nous avons perdu beaucoup de temps. L'ancien système s'est écroulé avant que le nouveau ait pu se mettre en marche. Et la crise de la société s'est encore aggravée.

Je connais le mécontentement qu'engendre l'actuelle situation difficile, les critiques aigres exprimées à l'encontre des autorités à tous les niveaux et à l'égard de mon action. Mais je voudrais souligner encore une fois : des changements radicaux, dans un pays si grand et avec un tel héritage, ne peuvent se dérouler sans douleur, sans difficultés et sans secousses.

Le putsch d'août a poussé la crise générale jusqu'à ses limites extrêmes. Le pire dans cette crise est l'effondrement de l'État.

Je suis inquiet de la perte pour nos compatriotes de la citoyenneté d'un grand pays, un fait dont les conséquences peuvent se révéler très graves pour tous.

Conservons les conquêtes démocratiques de ces dernières années. C'est pour moi d'une importance vitale. Elles sont le fruit douloureux de notre histoire, de notre expérience tragique. On ne peut y renoncer sous aucun prétexte. Dans le cas contraire, tous les espoirs d'un avenir meilleur seront enterrés.

Je parle de tout cela avec honnêteté et franchise. C'est mon devoir moral.

Je veux exprimer ma reconnaissance à tous les citoyens qui ont soutenu la politique de renouvellement du pays, qui se sont impliqués dans la mise en œuvre des réformes démocratiques.

Je suis reconnaissant aux hommes d'État, personnalités de la vie politique et sociale, aux millions d'hommes à l'étranger - à

ceux qui ont compris nos desseins, les ont soutenus, sont venus à notre rencontre, pour une coopération saine avec nous.

Je quitte mon poste avec inquiétude. Mais aussi avec espoir, avec la foi en vous, en votre sagesse et en votre force d'espérance. Nous sommes les héritiers d'une grande civilisation, et, à présent, il dépend de tous et de chacun qu'elle renaisse pour une nouvelle vie moderne et digne.

Je suis persuadé que, tôt ou tard, nos efforts communs porteront des fruits, et que nos peuples vivront dans une société démocratique et prospère.

Je vous souhaite à tous tout le bien possible. - 144P.

Le drapeau rouge ne flotte plus

Suite de la première page

Et d'annoncer ce qu'il n'a pas voulu ou osé dire dans son dernier message présidentiel à ses compatriotes : il soutiendrait les auteurs dirigeants « si ce qu'ils font aide à faire avancer les changements démocratiques », en prétextant qu'il n'est pas sûr que chacun d'eux, à ce qu'il le pense, mais, s'ils s'agissent, M. Gorbatchev affirme qu'il ne peut « promettre le silence » : « Je parlerai et donnerai mon avis, cela doit être clair ».

Ne pas prononcer le nom de M. Eltsine

C'était clair en tout cas pour M. Boris Eltsine qui, la veille, avait en une seule phrase résumé ce qu'il pensait de la démission de Gorbatchev : « M. Eltsine, s'il est élu, ne sera pas le président de la nouvelle Communauté ». Le président russe s'apprête à affronter les conséquences des mesures de « libéralisation » de l'économie de M. Gorbatchev ne s'était pas rendu à l'annonce de la démission de Gorbatchev, mais c'est le ministre de la Défense de la Communauté, le maréchal Chapochnikov, qui était sur place pour assurer le transfert de la valise à la présidence russe. Un transfert qui s'est déroulé « dans les règles », ainsi que l'a laconiquement déclaré le maréchal à la presse.

Les consultations pour M. Gorbatchev, ce furent ses entretiens téléphoniques avec les dirigeants occidentaux qui lui sont les plus proches : le président Bush informé du transfert du bouton nucléaire et invité par conséquent à « passer un

aussi, une interview mercredi à CNN pour rassurer sur ce qui inquiète - la maîtrise des armes nucléaires - pour dire qu'il « respecte beaucoup » M. Gorbatchev et, surtout, pour refuser de parler des « erreurs » de celui à qui le monde entier rendait au même moment hommage. M. Gorbatchev, lui, avait évité de prononcer le nom de celui qui est son rival victorieux.

Toutes ces précautions ne pouvaient cependant cacher le fait que les relations entre les deux hommes n'ont guère changé : M. Gorbatchev doit subir mercredi une ultime humiliation. Non seulement il y aura une cérémonie pour la transmission des pouvoirs mais encore, l'acte final de celle-ci - la remise des codes du feu nucléaire détenus par le président soviétique - s'est déroulé en l'absence du récipiendaire, M. Eltsine. Selon l'agence Interfax, un accord préalable voulait que le président russe vienne rencontrer M. Gorbatchev au Kremlin pour cette remise qui a eu lieu aussitôt après l'allocution de M. Gorbatchev. Mais c'est le ministre de la Défense de la Communauté, le maréchal Chapochnikov, qui était sur place pour assurer le transfert de la valise à la présidence russe. Un transfert qui s'est déroulé « dans les règles », ainsi que l'a laconiquement déclaré le maréchal à la presse.

Les consultations pour M. Gorbatchev, ce furent ses entretiens téléphoniques avec les dirigeants occidentaux qui lui sont les plus proches : le président Bush informé du transfert du bouton nucléaire et invité par conséquent à « passer un

Le premier et dernier président

Pourtant les médias de Russie, et notamment la télévision russe Vesti qui l'on accuse souvent d'être infidèle à M. Eltsine, s'ils n'ont bien sûr pas versé dans l'apologie, ont néanmoins rendu un hommage appuyé à M. Gorbatchev. « Mis à l'écart par les circonstances, il est parti dignement comme il sied d'un homme politique d'un tel rang », a annoncé Vesti. Son commentaire a émis

l'espoir que « l'ex-gorbatchévisme de démocratisation ne poursuivra » et souligné qu'il sera plus facile pour l'homme soviétique d'apprécier à sa juste valeur l'œuvre de Mikhaïl Gorbatchev quand cet homme « deviendra normal ». C'est-à-dire quand il sera débarrassé de ses maux et jalouses quotidiennes.

Les seuls à se réjouir en ce jour, a ajouté le commentateur, sont les anciens privilégiés du communisme qui ne pardonnent pas à M. Gorbatchev d'avoir détruit leur monde. Dans d'autres Républiques que la Russie, on voit sans doute les choses de façon plus nuancée et l'affirmation par M. Gorbatchev de son « ferme soutien à l'indépendance des peuples » a dû y faire sauter plus d'un auditeur.

Mais il reste que le « premier et dernier » président de l'URSS quitte son poste dans de meilleures conditions qu'il n'en aurait pu le craindre : il garde l'oreille de l'Occident et, à l'intérieur, les humiliations acceptées le relèvent presque dans l'esprit des gens, comme en son temps celles qui contribuèrent à la popularité de M. Eltsine. Alors que l'a exprimé mercredi sous le couvert de l'anonymat un des « plus proches collaborateurs » de M. Gorbatchev, ce dernier va maintenant pouvoir « revivre ».

« Avant, ils s'en prenaient au président, maintenant ils vont devoir affronter la réalité », ajoutait-il, parlant sans doute à la fois de l'équipe de M. Eltsine et des ex-soviétiques dans leur ensemble. Un commentateur de l'ex-télévision centrale, restée plus conservatrice, n'a pas hésité quant à lui à affirmer que l'on « entre trop vite le président Gorbatchev ».

Bref, la journée a peut-être été « difficile » pour le président sortant, comme l'a dit M. Eltsine à CNN, mais toutes celles à venir seront à coup sûr plus dures encore pour le président russe lui-même.

SOPHIE SHIHAB

Faire avec

Suite de la première page

Et la « petite Russie » ne sera pas forcément gagnante à ce jeu : elle est dépourvue de pétrole et la plupart de ses grandes usines de la région orientale, qui travaillaient pour le complexe militaro-industriel, sont dépourvues de toute commande. La tentation de la guerre économique risque donc d'être forte. On parle déjà à Kiev de taper le pétrole et le gaz sibériens qui transitent à travers l'Ukraine, ainsi que le sucre, qui est débarqué à Odessa et conditionné dans la région avant d'être réexporté vers le nord.

L'abîme caucasien

Une autre décision annoncée mercredi 25 décembre par M. Eltsine, sur le thème « la Russie d'abord », pourrait aussi être lourde de conséquence : en envisageant le retrait des troupes soviétiques du Nagorno-Karabakh, le président russe ne donne-t-il pas le feu vert à l'Azerbaïdjan pour reprendre les hostilités sur une grande échelle contre la population arménienne de l'endosse ? En faisant de même avec les troupes fédérales stationnées en Ossétie du Sud, ne contribue-t-il pas à aggraver la mini-guerre civile qui règne dans cette région autonome de Géorgie ? N'est-ce pas demain tout le Caucase qui risque de s'embraser ?

La région est certes plus lointaine de l'Europe occidentale que la Yougoslavie ; elle n'en est pas moins sensible et un conflit généralisé, qui opposerait grosso modo chrétiens et musulmans, ne manquera pas d'avoir des effets considérables dans une Russie toujours moins monolithique qu'on le croit généralement, pour ne rien dire du « ventre mou » de l'ex-Union soviétique, ces Répu-

bliques d'Asie centrale qui font déjà l'objet de toutes les attentions de la Turquie, de l'Iran et même de l'Arabie saoudite, qui y déverse les dollars par centaines de millions pour faire pousser de nouvelles mosquées.

Une grave explosion dans le Caucase ne manquera pas de plus de faire apparaître l'aspect « bicoïlé » de l'accord militaire théoriquement conclu à Alma-Ata entre les onze Républiques ralliées à la CEI. D'abord parce qu'elle inclurait les nouveaux États du Caucase, l'Ukraine et de l'Azerbaïdjan, c'est-à-dire à se doter d'armées nationales. Ensuite parce qu'elle raviverait les craintes des experts sur le sort de certaines armes nucléaires tactiques, dont le contrôle est loin d'être aussi strict qu'on veut bien le dire à Moscou. Enfin, parce qu'elle pourrait bien compromettre le vague compromis intervenu entre les quatre Républiques abritant des armes nucléaires stratégiques : la Russie, l'Ukraine, la Biélorussie et le Kazakhstan.

Un seul bouton pour quatre

C'est en vertu de cet accord, que M. Eltsine a reçu en cadeau de Noël la valise contenant les codes nucléaires dont M. Gorbatchev était détenteur, conjointement avec le ministre fédéral de la Défense et le chef d'état-major. « Il n'y aura qu'un seul bouton nucléaire et les autres Républiques n'en posséderont pas », mais pour appuyer sur le bouton il faudra l'accord des quatre Républiques nucléaires », a expliqué M. Eltsine, auquel il reste à nommer un ministre russe de la Défense. Chacun sait que la Russie a été acceptée par les Occidentaux comme seule puissance nucléaire devant subsister après l'effacement de l'URSS. La

Biélorussie et l'Ukraine l'ont accepté officiellement, mais le Kazakhstan renâcle encore.

Et de toute façon il faudra au moins une dizaine d'années - et des milliards de dollars, qui ne pourront venir que d'Occident - pour organiser la destruction des armes nucléaires. Des installations spéciales devront être construites et un système international mis en place pour assurer le stockage des matières fissiles récupérées. C'est un immense programme. Il aura l'avantage de donner du travail à des dizaines de milliers d'experts soviétiques - ce qui devrait éviter de les jeter sur le marché du « mercariat » nucléaire - mais sa réalisation exigera un minimum de paix civile, le maintien et même l'approfondissement de l'accord politique entre tous les partenaires concernés. Vaste tâche pour les diplomates occidentaux et immenses dépenses en perspective.

Les mois qui viennent seront cruciaux. Le fragile équilibre qui vient de succéder à l'URSS ne résistera pas, en effet, à de trop fortes tempêtes. Le défi est énorme pour Boris Eltsine, reconnu aujourd'hui seulement par défaut comme héritier de Gorbatchev. L'homme a fait ses preuves d'habile tacticien, doué pour la conquête du pouvoir. Il lui reste le plus difficile à accomplir : gouverner au milieu des écueils sans sombrer dans l'autoritarisme, la mégalomanie, la xénophobie. Vaste tâche, là encore, à l'heure des pénuries, de la misère qui engendre les jacqueries et de la haine des boïas émissaires, de la soif de revanche de certains. Boris Eltsine, enfin, ne doit pas oublier qu'il a fait roi : il y a quelques mois - c'est le peuple russe qui l'avait choisi, mais la semaine dernière ce sont les dirigeants de l'armée qui ont arbitré en sa faveur.

JACQUES AMALRIC

L'HISTOIRE LA REVUE DE RÉFÉRENCE DES PASSIONNÉS D'HISTOIRE

publie un numéro spécial sur l'affrontement Est-Ouest, depuis le rideau de fer jusqu'à l'effondrement du communisme.

Au sommaire :
LE SCHISME IDÉOLOGIQUE
LE PLAN MARSHALL
L'ÂGE D'OR DE L'ESPIONNAGE
LA GRANDE PEUR ATOMIQUE
et une enquête menée auprès des historiens :
QUAND LA GUERRE FROIDE A-T-ELLE PRIS FIN ?

N°151 - JANVIER 1992 - 38F



Le temps de la guerre froide
Du rideau de fer à l'effondrement du communisme

BULLETIN D'ABONNEMENT

DE M. GORBATCHEV

et en France

Le comportement de M. Mitterrand à l'égard de l'ex-président continue d'alimenter le débat politique

L'action de M. Gorbatchev est saluée, au moment de sa démission, par les socialistes, par les Verts et, avec de sensibles nuances d'appréciation, par la direction du PCF et par ses opposants. Le rôle du numéro un soviétique et le comportement de M. Mitterrand à son égard ont été des thèmes de débats récurrents, depuis six ans, entre les responsables politiques français.

La disparition de l'Union soviétique et la démission de M. Gorbatchev ont inspiré à M. Georges Marchais un message, adressé mercredi 25 décembre à l'ancien chef de l'Etat soviétique, dans lequel le secrétaire général du PCF déplore que « les lourds handicaps issus du passé (...) les fautes commises au nom de la perestroïka, le coup d'Etat du mois d'août et ce qui s'est ensuivi [aient] permis aux partisans du capitalisme et de la liquidation de l'Union soviétique de marquer des points décisifs ». « Je persiste à croire convaincu que les objectifs de renouveau du socialisme énoncés en 1985 (...) pouvaient être atteints si les dirigeants communistes et qu'ils correspondaient profondément à leurs intérêts », ajoute M. Marchais.

Deux opposants communistes, MM. Charles Fiterman et Anicet Le Pors, ont rendu hommage à l'ex-président soviétique, dont M. Fiterman, en voyage en Tchétchénie, s'est déclaré « naturellement solidaire ». L'ancien ministre des transports, qui lui a aussi adressé un message, a salué un « combat pour une démocratie sociale, économique et politique de notre temps » mené par M. Gorbatchev, ainsi que la « politique de construction d'un nouvel ordre mondial de paix, de coopération et de démocratie, à laquelle est attaché le nom » de l'ancien chef de l'Etat. Selon M. Fiterman, M. Gorbatchev « a fait progresser une vision du monde et des valeurs de portée universelle, dans le développement des pays les plus pauvres, la protection écologique de notre planète et la solidarité entre les hommes ».

M. Le Pors regrette, de son côté, que le PCF ne se soit « pas encore véritablement approprié » ces idées, « qui sont, pourtant, la condition de sa survie ». L'ancien ministre de la fonction publique a envoyé à M. Gorbatchev un message dans

lequel il rend hommage à son « courage » et à son « intelligence », ainsi qu'à « la fidélité [qu'il] a manifestée jusqu'au bout aux idéaux progressistes ». Dans une déclaration à l'agence France-Presse, M. Le Pors évoque le rôle décisif dans une révolution démocratique qu'il n'avait pas les moyens de mener à son terme en raison du sous-développement économique, mais, surtout, politique des peuples soviétiques. « M. Gorbatchev, conclut-il, c'était l'Union impossible ».

Les communistes et la perestroïka

La politique de M. Gorbatchev est un sujet de discorde au sein du PC français, dont la direction a manifesté une attitude ambiguë, tantôt créditant l'ancien secrétaire général du « parti-frère » de la volonté de défendre le système communiste en le réformant, tantôt lui reprochant d'en abandonner les principes sur le plan intérieur et sur le plan extérieur. La position de l'Union soviétique dans la crise du Golfe a été critiquée par la presse et les porte-parole du PCF même si ses initiatives de paix ont été, naturellement, appréciées. Pour les dirigeants communistes, les Soviétiques ne jouaient plus le rôle de défenseurs du « camp du progrès » face aux Etats-Unis. La situation économique et sociale en Union soviétique était, dans le même temps, imputée aux erreurs de la perestroïka, celle-ci étant officiellement soutenue. Les sentiments réels des dirigeants du PCF vis-à-vis de M. Gorbatchev se sont exprimés lors de la tenue de la conférence de l'Etat des deux pays, le 19 août dernier, le bureau politique avait adopté une déclaration condamnant seulement les « conditions d'élection » du président soviétique, position dont s'étaient démarqués M. Fiterman et M. Philippe Herzig.

L'appréciation à porter sur la politique de M. Gorbatchev n'a pas été discutée seulement chez les communistes. Aujourd'hui, le PS, qui avait toujours approuvé le soutien apporté par M. François Mitterrand à l'ancien chef de l'Etat soviétique, rend à ce dernier un hommage appuyé. « Peu d'hommes auront autant marqué leur époque en un laps de temps aussi court », a déclaré mercredi, M. Gérard Linderger, membre du secrétariat national. Dans l'histoire de l'Union

soviétique comme dans l'histoire du monde, il y aura, désormais, l'avant-Gorbatchev et l'après-Gorbatchev. » Même appréciation chez les Verts, dont le chef de file, M. Antoine Waechter, juge qu'« aucun homme politique n'aura à ce point fait l'histoire ». « Il a réussi à démanteler le régime totalitaire d'un empire continental millénaire, à ouvrir la voie à la démocratie mondiale, il a fait le choix du désarmement au risque de perdre sa suprématie planétaire. Elevé dans l'appareil communiste, il a déboulonné les premiers stades idéologiques du communisme avant de se voir lui-même déboulonné ».

M. Gorbatchev était-il la dernière carte de la nomenclatura qui l'avait porté au pouvoir ou le fondateur d'un nouveau régime politi-

adversaires déclarés du système, au risque de voir celui-ci se raidir et se doter d'un chef plus conservateur ? M. Mitterrand avait choisi la première solution, les chefs de l'opposition ont en tendance à privilégier la seconde. M. Jacques Chirac critiquant, au cours des premières années de la perestroïka, la lenteur des progrès accomplis dans le respect des droits de l'homme. MM. Valéry Giscard d'Estaing et Raymond Barre penchaient davantage, pour leur part, en faveur de la démarche réaliste adoptée par le président de la République.

La constance du chef de l'Etat

Au premier trimestre de 1990, les réactions du pouvoir soviétique face à la volonté d'indépendance des pays baltes relancent le débat

Il y a vingt-sept ans

De Gaulle et Khrouchtchev

Il y a vingt-sept ans, l'événement d'un autre dirigeant du Kremlin avait provoqué une réaction assez inaccoutumée du général de Gaulle. En voyage en Amérique du Sud depuis près d'un mois, le président de la République française se trouvait au Brésil.

A la veille de regagner Paris, le 16 octobre 1964, le Général offre une réception aux autorités brésiliennes à bord du croiseur Colbert ancré dans le bras de Rio. Il accueille sur le pont de son navire de guerre chacun de ses invités avec une formule aimable et convenue. On lui présente alors un évêque brésilien à qui il lance, à l'étonnement de son entourage et de quelques

journalistes présents : « Savez-vous que Khrouchtchev nous a quittés ce soir ? », alors que durant la journée il n'en avait parlé à quiconque. L'évêque, n'entendant pas le français, répond en portugais par un compliment poli mais tout à fait étranger à la question. Le Général, pensant alors se faire mieux comprendre dans une langue supposée commune, se penche vers le prélat et lui dit avec l'intonation qui lui est propre : « Eh oui ! Si se transmette glorieux monde, Monseigneur ! » En forme d'annonce funéraire, mais en esquissant un sourire malicieux.

A. P.

qui, économiquement et socialement, l'Union soviétique ? La question a été débattue à plusieurs reprises par les responsables politiques français, confrontés à une dialectique qui était assez classique face à un dirigeant communiste réformateur. Elle prenait, avec M. Gorbatchev, la forme suivante : fallait-il lui accorder l'aide économique qu'il demandait et conforter, ainsi, sa légitimité vis-à-vis des Soviétiques eux-mêmes, ou bien donner la préférence aux

sur les intentions du numéro un. « Il n'y a pas de raison de lui refuser notre confiance, charge à lui, bien entendu, de ne pas démentir cette confiance », estime M. Mitterrand. Après un voyage à Moscou en mai, le président de la République déclare au Monde (20 juin 1990) que la réussite de M. Gorbatchev « serait dans l'intérêt de tous ». Il se prononce, une fois encore, pour une aide « financière, commerciale et technique » à l'Union soviétique. « Aidons, oui,

mais, par pitié ! pas n'importe qui et n'importe quoi », répond, trois mois plus tard, M. Jean-François Deniau, député (UDF) du Cher. Selon l'ancien ministre de M. Giscard d'Estaing, M. Gorbatchev « a plus de pouvoir que les tsars, mais il ne peut pratiquement pas s'en servir » et il est « constamment en retard sur les événements » (le Monde du 28 septembre 1990).

L'intervention de l'armée soviétique dans les pays baltes, au début de 1991, renforce le point de vue de ceux qui se méfient de M. Gorbatchev. M. François Léotard, président d'honneur du Parti républicain, estime qu'il faut « cesser d'aider » le chef de l'Etat soviétique. Pour M. Chirac, « ce que nous craignons de l'Irak en matière de respect des droits de l'homme, des libertés et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, nous devons le craindre de M. Gorbatchev ». Plusieurs intellectuels signent ensemble un appel demandant au gouvernement français et à la Communauté européenne de « stopper avec vigueur » l'action militaire contre les Baltes. M. Edouard Balladur, député (RPR) de Paris, estime que la France doit aider les pays de l'Est avant l'Union soviétique.

Cependant, la visite « privée » de M. Boris Eltsine en France - à Strasbourg, puis à Paris - en avril, est l'occasion pour les socialistes de manifester leur défiance envers le président de la fédération de Russie. Mal reçu au Parlement européen par le président du groupe socialiste, M. Jean-Pierre Cot, qui le qualifie de « personnalité à la fois sympathique et démagogique », M. Eltsine n'a droit, à l'Elysée, qu'à un entretien informel avec M. Mitterrand, lequel ira, quinze jours plus tard, rencontrer M. Gorbatchev à Moscou. Le président russe est mieux accueilli par MM. Giscard d'Estaing et Chirac, tandis qu'en juin, M. Deniau condamne le « traitement (...) non seulement grossier, mais stupide » infligé à M. Eltsine (le Monde du 2-3 juin). Le soutien apporté par le président de la République à M. Gorbatchev, au moment même où celui-ci décide d'intervenir brutalement contre les Arméniens exposés aux attaques de leurs voisins d'Azerbaïdjan, soulève une vive émotion dans la communauté arménienne de France, traditionnellement proche de la gauche.

Le coup d'Etat du 19 août modifie les données du débat. Tandis que M. Giscard d'Estaing reproche

à M. Mitterrand d'avoir lu à la télévision, le jour même, la lettre qu'il venait de recevoir du chef des comploteurs, M. Guenadi lamayev, et demande la convocation du Parlement pour une session extraordinaire, les socialistes réaffirment leur appui à M. Gorbatchev. La suite des événements les amène à prendre en compte le rôle joué par M. Eltsine à la tête de la résistance contre le coup de force des conservateurs, mais l'opposition a, sur ce terrain, une nette longueur d'avance, que M. Chirac mettra à profit pour se rendre à Moscou, en septembre, en compagnie de MM. Léotard et Pierre Méhaignerie - et sans M. Giscard d'Estaing, afin d'y rencontrer le président russe, mais aussi M. Gorbatchev. « Il est clair que le retour, chez M. Eltsine, déclare M. Deniau, de l'ancien ministre de l'Education nationale, déclare que la façon dont M. Eltsine agit dans ce qu'est, à ses yeux, une « révolution », ne le choque pas, mais que « le problème est de savoir comment tous cela sera réglé ensuite, quelles garanties démocratiques seront durablement apportées ».

Invité à Paris par M. Chirac, à l'occasion d'une réunion des partis membres de l'Union démocratique européenne, M. Eltsine invoque un emploi du temps chargé pour excuser son absence et rétablit l'équilibre avec M. Mitterrand en le remerciant pour son appui lors du putsch. Le 30 octobre, au lendemain de l'ouverture de la conférence de Madrid sur le Proche-Orient, le président de la République reçoit M. Gorbatchev dans sa résidence de Laeken, pour un entretien quelque peu ténu par une contrainte sur une phrase du discours d'ouverture dans son livre racontant les événements du putsch de Moscou. M. Gorbatchev ne l'a pas appelé au téléphone dans la datcha de Crémée où il était retenu prisonnier ? M. Gorbatchev le dément poliment, mais cela ne suffit pas à dissiper l'impression persistante d'un faux pas du chef de l'Etat.

Le débat sur la politique de l'initiateur de la perestroïka et sur le rôle de M. Eltsine est devenu une polémique sur l'action internationale de M. Mitterrand. Autrement dit, une affaire franco-française.

PATRICK JARREAU

GEORGIE : accalmie dans les combats à Tbilissi

M. Gamsakhourdia mobilise des renforts en province

Les combats se sont apaisés, mercredi 25 décembre, en fin de journée, à Tbilissi. Après quatre jours d'effortements avec les forces du président Zviad Gamsakhourdia, les troupes dissidentes de la garde nationale, alliées à celles de l'opposition armée, se sont retirées des abords du Parlement, dans lequel est retranché le président depuis dimanche. Selon l'agence Tass, trente-trois personnes ont été tuées et deux cent six autres blessées depuis le début des affrontements. Des sources gouvernementales affirment que des volontaires de différentes régions de la République, fidèles à M. Gamsakhourdia, sont en train de se regrouper. Près de trois mille partisans du président ont manifesté, mercredi, sur le campus de l'université de la capitale.

Des échecs de tirs sporadiques à l'arme automatique se sont poursuivis mercredi dans le centre de Tbilissi, mais les belligérants semblaient avoir renoncé à l'artillerie. Contrairement aux jours précédents, il n'y a pas eu de détonations d'armes lourdes. Il semble que les forces loyales au président Gamsakhourdia aient profité de cette accalmie pour se regrouper dans la capitale et autour d'autres villes de la République. Des proches du président, élu à une majorité écrasante en mai, ont affirmé que des volontaires armés se sont rassemblés à Kutaisi, à 160 kilomètres à l'ouest de Tbilissi, et se préparent à gagner la capitale dans un jour ou deux. Selon ces mêmes sources, un détachement de troupes géorgiennes déployées dans la région de l'Ouest du Sud avaient déjà pris position aux alentours de Tbilissi.

Le président russe, M. Boris Eltsine, a indiqué le jour de Noël qu'il retirait de Géorgie toutes les forces relevant du ministère de l'Intérieur ainsi que les unités de l'armée rouge. Mais le porte-parole du président tchétchène a affirmé, mercredi, que des « conseillers militaires » soviétiques étaient toujours présents. Tengiz Sigua, et estime que les affrontements à Tbilissi sont un coup d'Etat de Moscou contre le président Gamsakhourdia. Le président tchétchène, un ami personnel de son homologue géorgien, a envoyé mercredi des émissaires à Erevan et à Bakou pour leur demander d'intervenir afin de mettre un terme au conflit. « C'est Moscou qui dirige le putsch militaire à Tbilissi », a-t-il déclaré. Dans le cas où ce putsch réussirait, la même destination attend l'Arménie et l'Azerbaïdjan.

Retranché dans les sous-sols du Parlement, le président géorgien a lancé un appel à l'aide aux pays occidentaux, mercredi, alors que M. Boris Eltsine rejetait la demande d'adhésion de la Géorgie à la nouvelle Communauté d'Etats indépendants. - (AFP, Reuters)

OUZBÉKISTAN : préparation de l'élection présidentielle du 29 décembre. - Un vote à bulletin secret opposera, dimanche 29 décembre, le président actuel M. Islam Karimov, à M. Mouhammad Salikh, poète et figure du parti démocratique d'Ouzbékistan. Le résultat devait être sans surprise puisque le président sortant est crédité de 90 % des intentions de vote. Un autre mouvement d'opposition, Bertik, s'est vu interdire de prendre part au scrutin car, également, seuls des partis constitués peuvent présenter des candidats. - (AFP)

EUROPE

TURQUIE : après l'attentat d'Istanbul qui a coûté la vie à onze personnes

L'espoir d'un dialogue avec les Kurdes s'éloigne

Une cinquantaine d'indépendantistes kurdes armés de cocktails Molotov ont mis le feu, mercredi 25 décembre, à un grand magasin situé à Bakirdöy, dans la banlieue d'Istanbul, causant la mort de onze personnes, dont le fils du propriétaire. Il y eut une vingtaine de blessés. Le magasin, un bâtiment de sept étages, appartenait au frère du gouverneur du Sud-Est, une région où les affrontements entre Kurdes séparatistes et forces armées turques ont fait plus de 3 300 victimes depuis 1984. C'est le premier attentat de cette ampleur dans l'ouest du pays.

ISTANBUL

de notre correspondant L'incendie causé par les bombes incendiaires s'est déclaré au premier étage du magasin, puis s'est rapidement propagé aux étages supérieurs, piégeant ainsi une foule d'acheteurs terrorisés, devant des issues de secours fermées. Selon la télévision nationale, soixante-dix personnes ont été arrêtées par la police, qui a également saisi des pancartes sur lesquelles on pouvait lire : « Le Kurdistan sera la tombe du fascisme ».

Jusqu'à présent, la violence séparatiste était généralement restée confinée aux provinces du Sud-Est et n'affectait pas la vie quotidienne de la population turque. Mais cet attentat, le premier de cette envergure contre une cible civile à

l'ouest du pays, indique que le PKK - qui, au cours des dernières années, semble avoir formé une alliance tactique avec le redoutable mouvement de guérilla urbaine Dev-Sol - a décidé d'étendre sa campagne armée aux grandes villes, où vivent la moitié des 12 millions de Kurdes de Turquie.

An cours de ces derniers jours, plusieurs incidents meurtriers dans le sud-est du pays, avaient mis aux espoirs soulevés par l'arrivée récente au pouvoir du gouvernement de coalition formé par M. Suleyman Demirel, qui semblait disposé à amorcer un semblant de dialogue avec la minorité kurde. Lors de plusieurs entrevues accordées à des quotidiens turcs après la formation du gouvernement, le dirigeant du PKK, M. Abdullah Ocalan, avait même laissé entendre qu'un cessez-le-feu était possible. Mais un source proche du PKK en Allemagne a déclaré mercredi : « Il aurait pu y

avoir un cessez-le-feu, mais la nouvelle politique du gouvernement est trahie. Si la situation continue ainsi, la Turquie sera transformée en un lac de sang ».

Incursions en territoire irakien

La mort, la semaine dernière, de cinq combattants du PKK a relancé le cercle infernal de la violence et des représailles. Mercredi 24 décembre, dix personnes au moins, dont un soldat, ont trouvé la mort dans les villes de Kulp et de Lice (province de Diyarbakir) lorsque l'armée a ouvert le feu sur des manifestants (le Monde du 26 décembre). Le même soir, dix soldats turcs ont été abattus par les combattants du PKK lors d'un raid contre un poste de garde isolé dans la province de Sirnak, près de la frontière irakienne.

A trois reprises depuis le mois d'août, l'armée turque a effectué des incursions sur le territoire irakien, où sont situés certains camps du PKK, pour venger la mort de

ses soldats. Dès lors, une réponse musclée aux derniers attentats est attendue dans les jours qui viennent. Lors du débat parlementaire sur la politique intérieure du gouvernement, qui a lieu jeudi, M. Demirel devait avoir de la peine à justifier une attitude conciliante à l'égard de la minorité kurde - une politique défendue par son partenaire de la coalition gouvernementale, le social-démocrate M. Erdal Inönü, mais à laquelle M. Demirel lui-même ne croit qu'à moitié - face aux nombreux départs de tirs qui entament qu'une répression brutale du séparatisme est la seule façon de résoudre le problème kurde. « Nous avons hérité d'un feu, nous essayons de l'éteindre. Mais tant que nous n'avons pas tous accepté la nécessité de cesser les mains qui font couler le sang, il sera difficile de trouver une solution », a déclaré M. Demirel après l'incendie de mercredi.

NICOLE POPE

Le Monde ÉDITIONS

Les échos de la mémoire

Tous et enseignant de la Seconde Guerre mondiale

Georges Mancinon et Gilles Mancinon

Préface de Claude Julien

ASIE

PAKISTAN : si le pays accepte le contrôle de ses installations

La France honorera ses engagements envers Islamabad en matière nucléaire

La France honorera ses engagements à l'égard du Pakistan. Ainsi peut-on résumer la position de Paris après la récente visite à Islamabad de M. François Scherer, secrétaire général du Quai d'Orsay. Autrement dit, la promesse, faite il y a deux ans par M. Mitterrand de faciliter le développement d'un centre nucléaire au Pakistan, sera tenue si Islamabad accepte le contrôle intégral de ses installations.

ISLAMABAD

de notre correspondant

M. Roland Dumas, ministre des affaires étrangères, avait fixé le cadre général de la politique française en la matière en septembre à la tribune des Nations unies. M. Scherer a rappelé cette position, qui a été accueillie avec sérénité par les Pakistanais. Eux aussi ont des arguments très clairs sur la non-prolifération. Le contrôle intégral, ils l'acceptent à condition que les Indiens laissent aussi l'Agence internationale d'énergie atomique (AIEA) inspecter l'ensemble de leurs installations. Le Pakistan est égale-

ment prêt à signer le traité de non-prolifération nucléaire (TNP) si New-Delhi en fait autant.

Une totale harmonie s'est dégagée des entretiens de M. Scherer avec son homologue pakistanais, M. Akram Zaki, sur la non-prolifération, dit-on de part et d'autre. Les deux hommes se sont entendus sur la nécessité d'une « approche régionale » dans le domaine nucléaire, a précisé un communiqué officiel d'Islamabad.

Depuis la visite de M. Mitterrand en février 1990, les négociations n'avaient guère avancé sur le projet de vente d'une centrale de 900 mégawatts au Pakistan. Il semble que les responsables d'Islamabad aient eux-mêmes tiré les pieds au vu des conditions françaises.

Un difficile montage financier

Leur programme atomique est toujours entouré du plus grand secret, mais ils ont la capacité de « produire quelque chose », estiment la plupart des experts occidentaux. Cela leur a d'ailleurs valu une sérieuse bronche avec les États-Unis, qui ont suspendu leur assistance annuelle en 1990 à la suite d'une brusque accélération des travaux nucléaires « au-delà de l'acceptable ».

Outre l'aspect politique, le mon-

tage financier lié à la vente d'une centrale française reste difficile. Son coût est estimé à 12 milliards de francs, et le Pakistan n'a pas l'argent nécessaire. Dans sa dernière prise de position publique à ce sujet, Islamabad avait parlé d'emprunt à un taux d'environ 7 % et d'une période de remboursement sur vingt ans, commençant après la mise en service de la centrale. Les Pakistanais avaient également évoqué la possibilité d'une assistance financière de la part de certains pays du Golfe.

La situation s'éclaircit vraisemblablement à l'occasion de la visite du premier ministre, M. Nawaz Sharif, le mois prochain, à Paris. La presse locale a avancé les dates des 17 et 18 janvier.

Quant au contentieux financier, lié au non-respect par la France d'un précédent contrat (Paris avait abandonné la construction d'une usine de retraitement de déchets nucléaires en 1978), les Pakistanais se montrent de plus en plus conciliants. Le montant des compensations réclamées par Islamabad s'est réduit au fil des mois et serait aujourd'hui bien en dessous du chiffre de 1,5 milliard de francs, cité à plusieurs reprises dans le passé.

GAD SUTHERLAND

CAMBODGE : en cas de nouveaux incidents à Phnom-Penh

Les Khmers rouges menacent de reprendre la lutte armée

Un convoi de nourriture est tombé dans une embuscade tendue au centre du Cambodge par les Khmers rouges qui ont tué dix personnes et en ont blessé quinze autres, a annoncé mercredi 25 décembre l'agence officielle cambodgienne.

Les Khmers rouges ont d'autre part annoncé leur intention de se rendre à Phnom-Penh pour y participer à la réunion du Conseil national suprême (CNS) qui devrait se tenir le 30 décembre, mais ont averti que si leurs dirigeants étaient à nouveau attaqués à cette occasion, la guerre reprendrait. L'embuscade, menée, en dépit du cessez-le-feu, par plus d'une cinquantaine de Khmers rouges, a eu lieu la semaine dernière dans la province de Kompong Thom, où un convoi de camions militaires roulait sur la route stratégique numéro 12, de retour d'une mission d'approvisionnement des unités gouvernementales basées dans la province de Preah-Vihear (nord), a affirmé l'agence. Parmi les tués figuraient trois enfants qui avaient pris place à bord des camions, a-t-elle ajouté.

La radio khmère rouge capta mercredi à Bangkok a averti que « si des incidents se produisent con-

tre Khieu Samphan et Son Sen, il est certain que le Parti du Kampuchéa démocratique [le nom officiel des Khmers rouges] devra continuer la lutte armée ». Khieu Samphan, le chef en titre des Khmers rouges, et Son Sen, chef de leur branche militaire, avaient échappé de peu

au lynchage par la foule lors de leur retour à Phnom-Penh le 27 novembre. C'était la première fois qu'ils y retourneraient depuis qu'ils avaient été chassés par l'intervention vietnamienne de 1979 qui a mis au pouvoir le premier ministre Hun Sen. - (AFP)

AFRIQUE

Djibouti enterre ses morts

Malgré « la tuerie d'Arhiba », la population afar de la capitale a gardé son calme

DJIBOUTI

de notre envoyé spécial

Une dizaine de tombes ont été fraîchement creusées, au milieu du terrain vague qui borde le quartier d'Arhiba : les habitants ont voulu garder leurs morts près d'eux. Plus loin, sous une grande tente, les familles des victimes achevées leurs sept jours de deuil, dans une apparente sérénité. Si les funérailles meurtrières du 18 décembre ont causé un grand choc parmi la population, celle-ci, malgré la rumeur ou la peur, a su conserver son sang-froid. Deux semaines après les tragiques événements d'Arhiba, les réactions violentes, que d'aucuns redoutaient, n'ont toujours pas eu lieu.

Au total, près de quarante civils ont péri, selon les chiffres officiels de l'armée. Les familles des victimes, membres de l'escadron présidentiel, à en croire l'opposition, - lors de ce qui ne devait être, selon la version gouvernementale, qu'une simple perquisition dans le quartier. Une vingtaine de personnes, emmenées dans des camions, sont portées disparues.

« On ne peut pas en rester là », assure un jeune chômeur, M. Hassan Ibrahim, qui a perdu l'un de ses siens. Mais il dit aussi son respect pour le très populaire Mohamed « Cheicko » - « le seul député qui nous défende ». Ce dernier, dès l'annonce du drame, s'était précipité à Arhiba pour appeler ses « frères afars » au calme. « La tuerie d'Arhiba », comme beaucoup l'appellent à Djibouti, et sur laquelle les autorités viennent d'ouvrir une enquête, a provoqué bien des remous dans la classe politique, particulièrement chez les parlementaires.

Plusieurs députés afars ont ainsi tenté, sans succès, de faire adopter par l'Assemblée nationale une motion appelant un dialogue avec l'opposition - seul moyen, selon eux, « d'éviter la guerre civile ». Devant l'échec de cette démarche, dix-sept députés (sur les soixante que compte le Parlement) ont quitté la salle, en signe de protestation. La veille, un des membres du

bureau politique du Rassemblement populaire pour le progrès (RPP, parti unique), M. Mohamed Adabo Kako, avait démissionné de ses fonctions, pour ne pas cautionner « le massacre de personnes sans défense » et pour dénoncer la politique officielle, « qui consiste à affamer la population du Nord ».

Selon le porte-parole du gouvernement, la circulation des boutres entre Djibouti et la côte du Nord, interrompue « pendant une semaine », est rétablie depuis un mois. En revanche, l'opposition affirme que les boutres sont toujours retenus à quai, à l'exception de ceux réquisitionnés par l'armée. « Compte tenu des stocks constitués par les commerçants à Djibouti, la situation alimentaire n'est pas encore dramatique », reconnaît M. Hassan Delga, fondateur du Comité de soutien aux populations du Nord. « Mais le prix des denrées n'augmente, les médicaments manquent et les mandats postaux n'arrivent plus aux familles », souligne-t-il.

Echec de la médiation française ?

A Djibouti et à Obock, les deux villes du Nord occupées par l'armée et largement désertées par leurs habitants, les hôpitaux et les écoles restent fermés. Aucune organisation non gouvernementale (ONG) n'a encore obtenu l'autorisation de se rendre sur place ou de visiter l'arrière-pays. Ce « blocus », imposé aux populations nomades, coupées de leurs sources de ravitaillement, dure maintenant depuis plus d'un mois. A en croire le porte-parole du gouvernement, M. Ali Mohamed, ce ne sont pas tant les militaires qui sont responsables de cette situation, mais les rebelles du Front pour la restauration de l'unité et de la démocratie (FRUD), « qui empêchent les civils de se rendre en ville ». Selon lui, les habitants de Djibouti sont « libres d'aller à Djibouti ». Une

version des choses que l'opposition, là encore, dément avec virulence, assurant que les habitants de Djibouti sont « pris en otage par l'armée ».

Le récent discours du président Gouled Aptidon, affirmant ne pas s'opposer à un référendum sur le multipartisme, est loin d'avoir calmé les esprits. En précisant que cette éventuelle consultation ne pourrait avoir lieu qu'après le retrait des « bandes armées » du territoire national, le chef de l'Etat a semé le doute quant à sa réelle volonté de dialogue. Politiquement, l'impasse reste totale.

Le dernier cessez-le-feu, décrété unilatéralement par le FRUD, a été levé le 16 décembre, après une offensive des soldats gouvernementaux autour de Djibouti. L'armée aurait subi de lourdes pertes en tentant d'ouvrir la route qui relie Djibouti à la capitale, à travers le pays rebelle. La guérilla se serait également emparée de la seule vedette rapide de la marine nationale encore disponible. Les autorités ont reconnu la perte du navire, mais démentent qu'il soit tombé aux mains du FRUD.

Quant à l'armée française, qui devait, en principe, ne déployer sur la frontière nord, afin d'empêcher l'infiltration d'éléments étrangers, elle demeure en attente. Aucune consigne ne lui a été donnée en ce sens. La brève visite effectuée, le 10 décembre, une semaine avant les incidents meurtriers d'Arhiba, par l'amiral Jacques Lanxade, chef d'état-major des forces françaises, n'a pas, semble-t-il, débloqué la situation. S'il est trop tôt pour parler d'un échec de la médiation française, on peut mettre en doute son efficacité.

La question afar n'inquiète pas les seuls responsables djiboutiens. Tandis que les « nouveaux maîtres » d'Addis-Abeba soupçonnent le FRUD de compter dans ses rangs « des militaires de l'ancien régime » éthiopiens, les dirigeants de l'Érythrée accusent directement la France de « créer un problème afar dans la région ».

JEAN HÉLÈNE

A TRAVERS LE MONDE

ALGÉRIE

Discrètes mesures de sécurité autour des bureaux de vote

Les opérations de vote ont commencé en Algérie, peu après 8 heures, jeudi 26 décembre, pour les premières élections législatives pluralistes depuis l'indépendance du pays en 1962. Aucune tension n'était perceptible aux abords des premiers bureaux ouverts. Des mesures de sécurité sévères ont été annoncées par les autorités pour prévenir d'éventuels troubles, mais le dispositif n'était pas visible. Les 13,5 millions d'inscrits doivent choisir, parmi 5 712 candidats, les 430 députés qui formeront la nouvelle Assemblée nationale. Le second tour de ce scrutin majoritaire uninominal est prévu pour le 16 janvier.

Selon une enquête de l'agence de presse officielle APS, les électeurs semblent éprouver quelque difficulté à comprendre les procédures de vote. Habités au scrutin de liste, ils ne saisissent pas toujours très bien le nouveau mode de scrutin. La complexité est particulièrement grande pour les analphabètes (presque la moitié de l'électorat). - (AFP)

■ CORÉES : ouverture des discussions entre Nord et Sud. - La Corée du Nord et la Corée du Sud ont ouvert jeudi 26 décembre une négociation décisive sur la dénucléarisation de la péninsule. Selon étant décidé à demander à Pyongyang de mettre fin au développement de son programme nucléaire. Cette discussion, qui fait suite à la signature, le 13 décembre, du pacte de non-agression, se tient au village frontalier de Panmunjom. - (AFP)

■ COLOMBIE : onze morts le jour du Noël. - Onze personnes ont perdu la vie en Colombie le jour de Noël dans des affrontements entre armée et guérilla et dans des crimes de droit commun, ont indiqué des porte-parole militaires. Trois policiers et trois rebelles des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) ont été tués lors d'une attaque de la guérilla contre le vil-

GRANDE-BRETAGNE

Elizabeth II n'envisage pas d'abdiquer

Dans son traditionnel message de Noël à ses sujets, la reine Elizabeth II a évoqué, mercredi 25 décembre, « la violence dévastatrice » des changements survenus cette année dans les pays de l'Est et dans l'ex-URSS, en exhortant « le monde libre » à aider ces pays à préserver leur nouvelle liberté. « C'est, a ajouté la reine, pour être une occasion pour réfléchir sur notre sort favorable et pour savoir si nous avons quelque chose à montrer à ceux qui viennent récemment de se libérer de la dictature. Nous, qui affirmions être le monde libre, devons nous pencher sur ce que nous voulons réellement dire par le mot liberté. »

La souveraine a évoqué le quarantième anniversaire de son accession au trône, en février 1952, en indiquant qu'elle n'envisageait nullement, dans l'immédiat, d'abdiquer et de laisser son fils, le prince Charles, lui succéder, alla-t-elle déclarer à ses sujets : « Je me sens très à l'aise de vous les mêmes obligations que celles que je ressentais en 1952. » - (AP, UPI)

lage andin de Piedra-Ancha (sud du pays). D'autres affrontements armés-guérilla se sont déroulés près d'El Bagre, dans le nord-ouest du département d'Antioquia. Dans ce même département, à Puerto Triunfo, une quinzaine de délinquants de droit commun fortement armés ont assassiné trois mineurs. - (AFP)

■ MALI : six morts lors d'une attaque à Tombouctou. - Six hommes armés ont été tués et quatre autres personnes ont été blessées, mardi 24 décembre à Tombouctou, au cours d'une attaque repoussée par les forces de sécurité, ont annoncé, mercredi, les autorités de Bamako. C'est la deuxième fois, depuis les pourparlers de Mopti, le 18 décembre, que de tels incidents se produisent. - (AFP, Reuters)

■ MAROC : les détenus de Casablanca arrêtent leur grève de la faim.

ISRAËL

Le chef de l'armée de l'air critique le pouvoir politique

Le chef de l'armée de l'air israélienne, le général Avihu Bin Nun, a critiqué le pouvoir politique et ses choix en matière de défense, ce qui a provoqué une vive polémique et lui a valu les remontrances du chef d'état-major, le général Ehud Barak.

Dans une interview publiée, mardi 24 décembre, par la Revue de l'Armée de l'air, le général Bin Nun avait déclaré : « En Israël, le processus de prise de décisions dans le domaine qui m'est familier, est obscur et désorganisé. Il y a des décisions qui ne sont pas claires, d'autres qui viennent trop tard, et d'autres enfin qui ne sont jamais prises. »

Mercredi, le général Barak a dit juger « avec gravité les attaques de la hiérarchie politique par des officiers de l'armée », tandis que des personnalités politiques se déclaraient « choquées ». - (AFP)

Les huit détenus en grève de la faim à la prison Oukacha, à Casablanca, ont mis fin, mercredi 25 décembre, à leur mouvement de protestation qui avait commencé le 26 novembre (Le Monde daté 15-16 décembre). La direction pénitentiaire a, en effet, répondu favorablement à leurs revendications pour l'amélioration de leurs conditions de détention. - (AFP)

■ SAHARA OCCIDENTAL : le Polisario accuse l'Espagne de « tuer » le Maroc. - Dans un communiqué, publié mardi 24 décembre, à Alger, le Polisario a accusé la France de soutenir Rabat, en appuyant le récent rapport des Nations unies, au sujet du corps électoral pour le référendum d'autodétermination. Les dirigeants saharais ont exprimé leur « surprise » et leur « amertume » devant la « surenchère », menée par le délégué de la France à l'ONU,

KENYA

M. Mwai Kibaki a quitté le gouvernement

Le ministre de la santé, M. Mwai Kibaki, a démissionné, a annoncé, mercredi 25 décembre, la radio nationale, sans autre commentaire. Membre de la puissante tribu kikuyu, M. Kibaki est considéré comme une des personnalités les plus importantes et les plus populaires de la scène politique. Nommé vice-président du Kenya, en 1978, lors de l'arrivée au pouvoir du président Daniel arap Moi, il avait été brusquement « rétrogradé » au poste de ministre de la santé, après les élections générales de 1988.

La démission de M. Kibaki, qui survient deux jours après le renvoi du ministre de l'emploi, pourrait sonner le début de défections massives dans les rangs du régime, notamment parmi les dirigeants de la Kikuyu Union National Union (KANU, parti unique). Plusieurs d'entre eux ont déjà annoncé leur départ de la KANU et rejoint les opposants du Forum pour la restauration de la démocratie (FORD), qui a déposé lundi une demande officielle de reconnaissance. - (AFP)

« en faveur de la thèse marocaine ». - (Reuters)

■ SÉNÉGAL : les séparatistes de Casamance condamnent l'attentat contre un député. - Le Mouvement des forces démocratiques de Casamance (MFDC) a condamné, lundi 23 décembre, l'attentat mortel dont a été victime, dimanche, un député du Parti socialiste, M. Mamadou Cissé (Le Monde daté mercredi 25 décembre). Le secrétaire général du MFDC, le père Augustin Diama, a déclaré qu'il était prêt à aider à faire la lumière sur cette affaire, mais réaffirmait son opposition à la tenue de réunions politiques en Casamance. - (AFP)

■ TCHAD : les évêques dénoncent le lentur de la démocratisation. - Les évêques du Tchad, réunis en conférence à N'Djamena, ont demandé, mercredi 25 décembre, au

NIGÉRIA

Plus de cent personnes tuées dans des affrontements ethniques

Plus de cent personnes ont trouvé la mort lors d'affrontements entre les groupes ethniques des Jukun et des Ibo, qui se disputent la propriété des terres dans l'état de Taraba, situé dans l'est du pays. Selon le quotidien gouvernemental Daily Times du mercredi 25 décembre, ces affrontements ont éclaté il y a deux semaines. Plusieurs villages ont été détruits et de nombreuses familles ont été évacuées de la région. Les victimes ont été enterrées dans des fosses communes, ajoute le quotidien.

De nombreuses escarmouches entra les deux communautés s'étaient déjà produites, ces deux dernières années. Toutes les tentatives de médiation menées par les autorités de l'ancien Etat de Gongola - dont le territoire en question faisait partie avant sa partition en deux Etats - sont restées vaines. - (AFP)

gouvernement de tenir sa promesse de démocratiser le régime. L'espoir suscité par l'arrivée au pouvoir de M. Idriss Deby, il y a un an, a fait place aujourd'hui, selon eux, à « l'incertitude du lendemain, l'insécurité, la lenteur de l'instauration d'une justice égale pour tous, le manque de protection des magistrats et des services de l'Etat ». - (AFP)

■ ZAMBIE : reprise des relations diplomatiques avec Israël. - Le gouvernement de Hérosalem a annoncé, mercredi 25 décembre, le rétablissement de ses relations diplomatiques avec la Zambie, rompues à l'initiative du président Kenneth Kaunda, à la suite de la guerre israélo-arabe de 1973. La Zambie est le dixième Etat africain à renouer officiellement avec l'Etat hébreu. - (AFP)

POLITIQUE

POINT DE VUE

Députés et fiers de l'être

Nous avons reçu le texte suivant de douze députés (UDF, RPR et PS), experts des questions économiques, qui ont créé l'association Douze pour l'entreprise.

Il ne se passe pas de jour sans que les parlementaires ne soient vilipendés : nous avons mauvaise presse et triste réputation. C'est une dérivation dangereuse qui s'ancre au moment où le rôle des élus est plus que jamais nécessaire dans une société écartelée par des enjeux économiques et sociaux aux dimensions colossales.

Les institutions de la V^e République ont transformé le rôle du Parlement. Notre fonction est sans doute moins bruyante et spectaculaire que par le passé. Elle reste cependant — et tout simplement — essentielle puisqu'elle est le garant de tout fonctionnement démocratique, un garant autrement solide que les manifestations de rue ou les émissions de télévision.

En matière législative, la variété et la technicité croissantes des textes ont poussé chacun d'entre nous à la spécialisation, qui s'exerce tant au sein de nos groupes politiques que dans nos commissions respectives. Interlocuteurs du ministre et de ses administrations, mais aussi des associations, experts, syndicats, corporations, entreprises, notre marge de manœuvre en matière d'amendements dépend étroitement de la qualité de la concertation et des arbi-

trages que nous avons su mettre en œuvre dans les mois qui précèdent la discussion en séance publique. Nous travaillons aussi plus en amont de l'action gouvernementale, dans le cadre des missions d'information ou des groupes de réflexion multiples que nous animons au sein ou en marge du Parlement. Ces activités, souvent méconnues du grand public, n'en contribuent pas moins à nourrir et enrichir le débat public.

De la même manière, notre fonction de contrôle traditionnelle repose-t-elle moins sur la procédure des questions orales du mercredi ou sur le jeu de la motion de censure que sur le regard continu que nous portons à la conduite des affaires du pays. Il se traduit par des procédures variées, de la simple intervention écrite à l'élaboration d'une contre-proposition ou à toute forme d'expression dans les médias. C'est ainsi que le dialogue entre majorité et opposition peut s'avérer plus fructueux qu'on ne le pense. Notre expérience du groupe Douze pour l'entreprise le prouve : nous pouvons réfléchir en profondeur, avec des chaires d'entreprises, aux grands enjeux économiques et sociaux auxquels la société française est confrontée.

Stopper la dérive de la politique-spectacle

L'image peu flatteuse des parlementaires est en contradiction avec cette autre facette de la fonction pour laquelle nous sommes en permanence sollicités par nos concitoyens sur le terrain de nos circonscriptions. Il n'est pas de problèmes, des décrets les plus personnels aux difficultés les plus objectives, de

la recherche d'un emploi ou d'un logement à la survie d'une entreprise, qui ne nous échappent et pour lesquels nous ne sommes considérés comme l'unique recours. Acteurs de la vie locale, nous contribuons à la promotion des initiatives les plus diverses. C'est ce qui nous amène à renforcer cet engagement. Car la fonction parlementaire est une occasion concrète d'écarter des responsabilités quotidiennes et de participer directement à l'amélioration de la vie des Français.

Il n'en est pas moins vrai que le Parlement doit être modernisé en profondeur. C'est à un véritable agencement qu'il faut en appeler, car force est de constater que toutes les initiatives prises depuis 1988 à l'Assemblée nationale pour améliorer l'institution n'ont pas produit les effets escomptés.

Il est tout d'abord clair pour chacun d'entre nous que l'organisation du Parlement n'est plus adaptée à la réalité de notre travail quotidien. Le rythme imposé par l'organisation des séances publiques ou des commissions est totalement irréaliste. Il nous oblige à de véritables prouesses d'emploi du temps, alors même que l'opinion nous fait régulièrement procès d'absentéisme. Il est donc urgent d'introduire un nouveau mode de vie parlementaire : allonger la durée des sessions ; revoir la procédure d'examen de la loi de finances ; réserver une plus large place à l'examen des propositions de loi ; organiser le contrôle de l'application des textes votés par le Parlement... Bref, donner à l'institution parlementaire les moyens, de fond et de forme, destinés à faire triompher ses droits.

Enfin, notre apparence politique

implique, pour chacun de nous, une discipline — légitime — vis-à-vis de nos groupes. Mais cette règle permet trop souvent à quelques responsables de monopoliser le temps de parole au détriment des élus qui se sont attelés, des mois durant, à la préparation technique des textes législatifs. Il est également regrettable que les consignes de vote soient plus représentatives de la conjoncture politique qu'illustratives de la teneur des débats en commission parlementaire.

En dernier lieu, l'ouverture récente de certaines de nos instances à la presse ne pourra conduire à une meilleure transparence de l'institution tant qu'elle revêtira un caractère exceptionnel. Car députés et médias tombent fréquemment dans le piège de la politique-spectacle. Seules une présence médiatique plus régulière et la définition mutuelle de règles du jeu donneront aux Français une image réelle du fonctionnement du Parlement.

Il est urgent en tout cas de stopper la dérive : l'antiparlementarisme exacerbé est souvent, l'histoire nous l'a montré, la première étape d'une remise en cause de la démocratie.

► Edmond Alphandéry (UDF, Maine-et-Loire), Philippe Auberger (RPR, Yonne), Jean-Pierre Delalande (RPR, Val-d'Oise), Raymond Fani (PS, Tarn-et-Garonne), François Hollande (PS, Centre), Charles Josselin (PS, Côtes-d'Armor), Christian Pignet (PS, Vosges), Etienne Pinte (RPR, Vendée), Jean-Paul Planchou (PS, Seine-et-Marne), Ladislav Ponietowski (UDF, Eure), Jacques Roger-Mechert (PS, Haute-Garonne), Philippe Vasseur (UDF, Pas-de-Calais).

La préparation des élections régionales

Royaliste, « M. le vicomte » milite au Front national

Avant le 6 février 1992, une élection municipale partielle devra être organisée à Trédion afin de pourvoir les dix sièges — sur quinze — laissés vacants par les démissions successives des adjoints et des conseillers de cette petite commune du Morbihan. Le choix du maire, M. Jacques de Rougé, de conduire la liste départementale du Front national aux élections régionales est à l'origine de cette crise locale. En mars 1989, sa liste « apolitique » avait obtenu dix sièges contre quatre à la liste d'opposition, le quinzième étant attribué à un candidat qui se présentait seul.

TRÉDION

de notre envoyé spécial

Midi. Les cloches de l'église annoncent l'heure du déjeuner. Une grappe d'écoliers pointe le nez à la porte de Chez Dédé, le bar-restaurent. A Trédion, les godelins ne disent pas qu'ils mangent à la cantine : ils disent fièrement qu'ils vont au restaurant. Depuis un bail, M. André Cadoret, avec son faux air bougon, fait le cuisinier pour les gosses de l'unique école privée et catholique de ce bourg de huit cent quarante-huit habitants et âmes réunies.

Il y a peu, M. Cadoret siégeait encore dans l'opposition municipale. Il avait été mieux élu, en mars 1989, que son chef de file, M. Roger Braud, classé « communiste » par ses adversaires, peut-être parce qu'il s'occupe du club de foot de son village. En apprenant, d'abord par Ouest-France du 22 novembre puis par une lettre individuelle, que le maire serait tête de liste du Front national aux régionales, les deux hommes, leur deux colistiers, l'adjoint au maire et deux élus de la majorité ont décidé de donner leur démission du conseil. Ces sept-là s'ajoutaient aux trois adjoints successifs que, pour incompétibilité, M. Jacques de Rougé avait perdus en l'espace de deux ans et demi.

« M. le Vicomte », disent les plus vieux du village. Par déférence ou par habitude. Ce titre de noblesse n'impressionne plus les autres. Après avoir été membre, pendant plus de trente ans, du

conseil municipal, M. de Rougé promet à ses concitoyens de « résider dorénavant à Trédion » en annonçant sa décision de constituer « une liste apolitique » aux élections municipales de 1989, « renouant ainsi avec la tradition établie par les Viral, qui ont toujours été au service de la commune ». Arthur-Conrad-Guillaume du Fresno de Viral, grand-père de M^{me} Antoinette de Rougé, son épouse, fut effectivement, au début des années 1900, maire de Trédion où la famille Viral possédait un ravissant château depuis la sécularisation. La vicomtesse de Rougé a vendu cette demeure en 1978 à un promoteur de Vannes, M. Guy Turpin, qui l'a transformée en multi-logement. Elle a fait aménager le chenil qui, au-delà des douves et de la route, faisait face à son château. En ouvrant rotativement ses volets, elle jette désormais un œil nostalgique sur son passé.

Une classe au-dessus des autres

Cette noblesse a-t-elle une connotation politique ? D'aucuns y verraient bien une certaine faiblesse pour l'Ancien Régime. « C'est tout de même curieux, tous ces nobles au Front national », dit l'un. « Ils se considèrent comme une classe au-dessus des autres », lâche M. Braud, chef de file des opposants, pour qui l'affaire est entendue : « Nous refusons, assure-t-il, d'être le honte de Trédion, en coopérant avec un parti d'extrême droite. » Les démissionnaires, majorité et opposition confondues, n'avaient pas demandé à M. de Rougé de choisir : soit le titre de liste lésipiens en laissant la mairie, soit l'inverse. Un équilibre est désormais rompu sur ce bout de terre des landes de Lanvaux.

Au téléphone, une voix anonyme a prévenu M. Turpin, le châtelain-promoteur, que « le vicomte n'est pas une opinion mais un délit ». Elle pensait certainement s'adresser au châtelain-maire, M. de Rougé. Erreur funeste, d'autant que les deux hommes ne se vouent pas une admiration sans borne. « C'était un copain, maintenant c'est fini », affirme M. Georges Brunel, cidevant maire, de 1976 à 1989, décrit comme « un bon radical-so-

cialiste ». Il admet, devant un petit verre de crémant de Bourgogne, ne pas être « particulièrement client chez eux » quand il parle de l'église et du clergé et pourtant il peut glisser que telle ou telle dame a particulièrement « belle à faire croire en Dieu ». Il préfère les réunions avec ses anciens compagnons de la Résistance, ce qui lui permet une sévère transposition locale : « On s'est pas bagarrié contre les Boches, tonne-t-il, pour avoir des mecs comme ça à notre tête. » Quant à M. Braud, il ajoute une transposition nationale : « Si le Front national avait le pouvoir, la France serait vite à feu et à sang. »

Dans sa mairie, M. de Rougé reste d'un calme olympien. « Les deux tiers de la population sont derrière moi », c'est une extraordinaire étude de mœurs, confie-t-il avec gourmandise. Serein, il correspond parfaitement à l'homme sympathique, au commerce agréable, que décrivent ses adversaires. Un homme prêt à « mettre à profit [ses] relations pour l'aboutissement des projets engagés » par la commune, ainsi qu'il l'indiquait à ses concitoyens en 1989. Si seulement deux conseillers sortants sur quinze avaient accepté de le suivre à cette époque sur sa liste, c'est, dit-il, « parce que les autres ne voulaient pas être liés aux nécessaires augmentations de l'imposition locale consécutives aux travaux dans le bourg ». Ceux-là ne se sont du reste pas présentés sur la liste d'opposition de MM. Braud et Cadoret.

Le lait de Maura

Et si trois adjoints nommés successivement se sont tout aussi successivement démis de leurs fonctions et de leur mandat, c'est, dit toujours M. de Rougé, « parce qu'ils me faisaient le reproche de ne pas assez déléguer. Mais puisque j'ai les responsabilités, je dois aussi avoir les décisions. » « Souvent, je les ai mis devant le fait accompli », admet-il.

Cette dérive monarchique n'est pas spécifique à Trédion. Ce qui l'est plus, c'est l'attachement de M. de Rougé pour cette forme d'institution. « Je suis royaliste », déclare-t-il, en ajoutant qu'il est abonné à Aspects de la France,

hebdomadaire de l'Action française, car « je leur dois bien ça ». « On a sucé le lait de Maura, si je puis dire », souligne-t-il, en parlant de sa famille. M. de Rougé précise que son père fut secrétaire du théoricien du « nationalisme intégral » à Lyon en 1940. Il assume totalement sa filiation quand il affirme que « la gros avantage, avec la monarchie, c'est que le suffrage universel ne remet pas en cause le rôle de l'Etat et de son chef ». Selon lui, « on » savait donc la commune qu'il conseillait « depuis longtemps » le président du Front national, pour qui le Morbihan, beaucoup plus que les Alpes-Maritimes, est le port d'attache sentimental. M. le maire s'est lié à lui, dans les années 50, à l'occasion d'une réunion pour « l'Algérie française » à laquelle participaient deux députés poujadistes qui étaient « comme deux frères à l'époque », M. Jean-Marie Le Pen et Jean-Maurice Demarquet. Le second est décédé et il devint, dans les années 80, un rival acharné de M. Le Pen.


« J'ai sans doute été un des premiers cartés », affirme aujourd'hui M. de Rougé, dont le frère siège au comité central de ce parti fondé en 1972. Il n'avait pas jugé nécessaire de préciser son ancienneté dans le maison au moment de la dernière campagne municipale. « Je ne pense pas, à ce moment-là, aller au-delà de la mairie », affirme-t-il, en soulignant que « les autres élections sont politisées » mais que son élection est utilisée comme « prétexte ou trampoline » pour l'attaque. Et si les habitants de Trédion sont choqués, d'après lui, c'est par « le ramdam » qui est fait autour de cette candidature. Pas à cause d'elle. La ligne est fixée : ceux qui s'opposent à M. de Rougé sont des « braillards qui ne mesurent pas la chance de leur commune », selon le jugement nuancé de M. René Bouin, secrétaire départemental du Front national.

Trédion est le troisième village de la France profonde, après Banat en Charente-Maritime (le Monde du 5 octobre) et Martel dans le Lot (le Monde du 25 octobre), où des « braillards » s'élèvent contre l'extrême droite.

OLIVIER BIFFAUD

ANDRÉ FROSSARD

de l'Académie française



André Frossard

de l'Académie française

Le monde de Jean-Paul II

Fayard

180 p. 79 F

Le style de Frossard va droit à l'essentiel.
Bruno de Cessole, *Le Figaro*

André Frossard dit tout haut ce que Jean-Paul II pense des grandes questions internationales.
Jacques Duquesne, *Le Point*

Une gageure.
Michel Kubler, *La Croix*, *L'Événement*

Un petit livre formidable.
Christian Souvage, *Le Journal du Dimanche*

Ce livre est une splendeur.
Philippe Caloni, *RTL*

Le laconisme "frossardien" fait une fois de plus merveille au service de sa foi et de son premier serviteur.
Éric Deschodt, *Le Figaro magazine*

La guerre au Proche-Orient inspire à André Frossard ses pages les plus superbes sur les Juifs et les Arabes.
Henri Tintin, *Le Monde*

FAYARD

SOCIÉTÉ

JUSTICE

Dans un rapport

Le Conseil de l'Europe dénonce des « conditions inhumaines » dans plusieurs prisons britanniques

Le rapport du Conseil de l'Europe sur les prisons britanniques dénonce des « conditions inhumaines et des traitements dégradants » dans trois des principaux établissements du pays. La surpopulation, des conditions sanitaires misérables et l'absence d'activités sont les principales critiques.

LONDRES

de notre correspondant

Le comité du Conseil de l'Europe « pour la prévention de la torture et les punitions et traitements inhumains et dégradants » a publié un rapport d'allégations de torture dans les prisons et les postes de police que ses représentants ont visités au cours de leur enquête, en juillet et août 1990. Certains prisonniers ont, en revanche, affirmé avoir été battus au cours de leur détention. Pour le reste, ce rapport, basé sur la visite de trois prisons — Brixton et Wandsworth, dans le sud de Londres, Wymley, près de Leeds (West-Yorkshire) — souligne la « combinaison pernicieuse » de plusieurs facteurs, notamment la

surpopulation, des activités inadéquates pour les détenus et l'absence d'hygiène dans les cellules. L'ensemble de ces éléments conduit le comité du Conseil de l'Europe à dénoncer des conditions d'incarcération « inhumaines et dégradantes ».

Trois détenus par cellule

Ce comité, qui organise des visites dans les centres de détention des pays membres, établit des rapports qui, contrairement à ceux de la Cour européenne des droits de l'homme, ne sont pas de nature judiciaire et sont publiés avec l'accord des gouvernements. Le ministre britannique de l'Intérieur, M. Kenneth Baker, a accepté cette publication après un long délai (le rapport était déposé en mars dernier), tout en rejetant les conclusions du comité. Celles-ci sont rendues publiques en même temps que le rapport annuel rédigé par le chef inspecteur des prisons, le juge Stephen Tumin, lequel souligne que beaucoup d'établissements carcéraux d'Angleterre et du pays de Galles sont surchargés, pauvrement équipés et de nature à engendrer la claustrophobie. L'un des facteurs les plus préoccupants, ajoute-t-il, est

l'absence d'espace, la certitude des prisonniers que « les choses ne pourront jamais s'améliorer ».

Le rapport du Conseil de l'Europe souligne, de son côté, que la surpopulation est « un problème significatif à Wandsworth, près de Brixton, et qui atteint un niveau indigne à Leeds », qui abritait, au moment de leur visite, 1 205 prisonniers dans un espace prévu pour 627. Cette situation a été récemment améliorée : la prison comptait 919 détenus au début du mois de décembre. Les cellules, occupées pour une personne, sont souvent occupées par trois détenus, qui sont de facto confinés à leur lit. Les enquêteurs décrivent notamment la pratique consistant à astreindre certains prisonniers à ramasser les excréments que les détenus jettent par leur fenêtre, faute de conditions sanitaires suffisantes. Le comité souligne, d'autre part, les conditions sanitaires déplorables, les détenus ne pouvant prendre un bain ou une douche par semaine, et beaucoup d'entre eux n'étant pas autorisés à sortir de leur cellule plus de deux heures par jour.

Les activités proposées aux détenus (ateliers de travail) sont extrêmement limitées et font l'objet d'une rémunération dérisoire (39,50 francs par semaine). Quant aux classes destinées à la formation, elles sont souvent annulées faute de personnel. L'unité psychiatrique de la prison de Brixton, (de sinistre réputation) ne dispose pas, d'autre part, des équipements ni du personnel habilités à traiter les quelque 7 000 détenus souffrant de troubles mentaux qui y séjournent chaque année, souligne le rapport. Depuis la visite des enquêteurs européens et à la suite de « fuites », en octobre dernier, sur le contenu de leur rapport, le gouvernement a fermé l'unité psychiatrique de Brixton qui les redistribuerait le nombre de suicides (dix-sept cas en deux ans) de toutes les prisons du Royaume-Uni.

LAURENT ZECCHINI

A la suite d'une série d'articles sur les grandes affaires criminelles

« Paris-Match » condamné à verser 160 000 francs de dommages et intérêts à Denise L.

La première chambre du tribunal civil de Paris, présidée par M. Gérard Pluyette, a condamné, mercredi 18 décembre, l'hébdomadaire Paris-Match à verser 160 000 francs de dommages et intérêts, « en réparation du très grave et irréparable préjudice » créé à Denise L. par un article consacré aux femmes chies dans des grandes affaires criminelles (le Monde du 30 août).

« Match ouvre le dossier noir de ces tueuses hors série », titrait l'hébdomadaire, au cours de l'été 1991, en annonçant à ses lecteurs que, dans les prochains numéros, un article serait consacré aux « anges du mal », dont Pauline Dubois, les sœurs Papin, Violette Nozire et Denise L. Condamnée en 1956 à la réclusion criminelle à perpétuité pour avoir tué son enfant à la demande de son amant, lui-même condamné à vingt ans de bagne, Denise, âgée aujourd'hui de soixante-cinq ans, seule survivante

des quatre femmes évoquées par l'hébdomadaire, vit retirée dans un village depuis sa libération, en 1972. Effacée, discrète, elle tente d'oublier son crime, commis il y a trente-sept ans, en refusant de faire parler d'elle. Aussi, elle avait suivi le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris pour tenter d'empêcher la parution de l'article, en invoquant une sorte de « droit à l'oubli ».

Dans son ordonnance, M. Pluyette, alors juge des référés, refusait de prononcer l'interdiction d'un article dont il ne connaissait pas la teneur, en écrivant : « S'agissant de faits licitement révélés (...) par des compte-rendus de débats judiciaires (...) », le journaliste ou l'historien peut à nouveau en faire état, même s'ils ont trait à la vie privée de la personne mise en cause, dès lors qu'il n'est pas manqué au devoir de prudence et d'objectivité qu'ils doivent respecter ».

Cependant, Denise avait engagé une procédure devant le tribunal civil, qui écarte aussi la notion de « droit à l'oubli » en retenant la même argumentation que le juge des référés, avant d'ajouter :

« Même s'il peut être jugé discutable, le rappel, en dehors de toute actualité, de ces faits passés il y a plus de trente ans, alors que l'on sait la personne en cause toujours vivante et se voulant définitivement oubliée, il est incontestable que le procès [de Denise L.] appartient à l'histoire des grandes affaires criminelles ».

Toutefois, les magistrats constatent que Paris-Match, dans l'article publié dans le numéro daté du 5 septembre 1991, a fourni au public, « de façon incidente ou déliée », des renseignements concernant sa vie privée actuelle [et] maints détails précis sur sa vie personnelle, sur sa famille et sur ses habitudes de tous les jours dans les villages proches de son domicile. Aussi, le tribunal déclare : « Ces révélations constituent, à l'évidence, des intrusions inutiles, gravement fautive, dans la vie privée actuelle » de Denise L. « qui veut demeurer pendant sa vie dans l'oubli, ce que tout journaliste doit pouvoir prendre en considération, nanobstant les actes passés ».

MAURICE PEYROT

EN BREF

La Croix-Rouge demande des jouets pour les enfants délaissés. La Croix-Rouge française demande aux enfants et aux parents de lui faire parvenir des jouets neufs non utilisés qui seront redistribués tout au long de l'année aux enfants délaissés. Pour cette opération « des jouets pour l'année », lancée avec France-Info du 26 décembre au 10 janvier, les antennes locales de la Croix-Rouge collecteront les jouets « en surplus » que les enfants ont reçu pour Noël. La Croix-Rouge française se chargera « de les stocker et de les redistribuer tout au long de l'année aux enfants malades ou handicapés dans (ses) établissements, aux enfants dans les parents sont hospitalisés ou en prison, et à ceux, notamment en Yougoslavie, qui sont réfugiés dans des camps ».

Manifestation de soutien au maire de Trébeurden. Environ cent cinquante personnes ont manifesté silencieusement, mercredi 25 décembre à Trébeurden (Côtes-d'Armor), pour soutenir leur maire, M. Alain Guennec (app. PS), qui, soupçonné d'avoir touché des fonds d'une société participant à la construction du port, est incarcéré depuis un mois à Rennes. Le 19 décembre, la cour d'appel de Rennes avait rejeté une demande de mise en liberté provisoire. Par ailleurs, la construction du port, désormais interdite, est stoppée.

Solidarité avec les infirmières en grève. Les infirmières qui comptent depuis quatre-vingt-trois jours devant le ministère de la santé à Paris pour obtenir une amélioration de leurs conditions de travail et de leur rémunération (le Monde daté 17-18 novembre), ont été rejointes, le jour de Noël, par quelques brebis et leur berger. « Je suis venue par solidarité », a indiqué celle-ci tout en installant ses agneaux dans un enclos tapissé de paille sous l'œil des CRS. La coordination des infirmières annonce d'autres manifestations de soutien pour les jours à venir. Mgr Gaillet, évêque d'Evreux, ainsi que le chanoine Jacques Higelin devraient ainsi leur apporter leur soutien.

VENTES PAR ADJUDICATION

Rubrique OSP
64, rue La Boétie, 45-63-12-86
MINITEL 36.15 CODE A3T
puis OSP

Vite sur saisie immobilière au Palais de Justice de NANTERRE, le 9 janvier 1992, à 14 heures, en UN LOT :
UNE PIÈCE A ASNIÈRES (92)
206, bd Voltaire, au r.-de-ch.
MISE A PRIX : 70 000 F
S'adr. : M. JAUDON, av., 27 bis, r. de l'Abreuvoir, Boulogne, Tél. 48-25-74-14 - M. RUMY-CAHEN, av., à PARIS-9, 7, r. de La Fayette, tél. 42-80-01-36 - Au Greffe du Trib. de Gde Inst. de NANTERRE.

Vente sur saisie au Palais de Justice de NANTERRE le JEUDI 9 JANVIER 1992, à 14 heures
MAISON A CLAMART (92)
8, avenue Adolphe-Schneider
sur un terrain de 5 a 34 ca
MISE A PRIX : 2 590 000 F
S'adresser à M. Michel POUCHARD, avocat à ASNIÈRES (92600) 9, rue Robert-Lavigne - Tél. : 47-98-94-14
Sur les lieux pour visiter.

Vente après liquidation judiciaire au Palais de Justice de PARIS le JEUDI 9 JANVIER 1992, à 14 h 30 en un seul lot
COMPLEXE INDUSTRIEL
sur un terrain de 40 498 m² env.
comportant
nombreux bâtiments pour stockage et raffinage d'hydrocarbures et tous éléments d'exploitation et d'administration
à CHELLES (Seine-et-Marne)
6 à 14, quai de l'Argonne
et chemin du Corps-de-Garde
Mise à Prix : 4 000 000 de francs
S'adresser à Maître BERNARD MALINVAUD, avocat à PARIS-16-1 bis, pl. de l'Alma - Tél. : 47-23-73-70 - Maître JOSSE, mandataire-liquidateur, 4, place du Marché-St-Honoré, PARIS-1^{er} et à tous avocats, près le tribunal de grande instance de PARIS.

Vente sur saisie au Palais de Justice de Nanterre, le JEUDI 9 JANVIER 1992, à 14 heures
EN DEUX LOTS
PREMIER LOT DE L'ENCHÈRE :
à droite dans l'entrée avec accès sur la rue Saint-Placide et une CAVES au sous-sol communiquant avec le local
MISE A PRIX : 1 232 000 F
DEUXIÈME LOT DE L'ENCHÈRE :
au 3^e étage, comprenant :
entrée, salon, salle à manger, 2 chambres, cuisine, cabinet de toilette, w.-c. et dégagement
CHAMBRE DE SERVICE au 6^e étage - CAVES
MISE A PRIX : 1 331 000 F
PARIS-6^e - 53, rue SAINT-PLACIDE
S'adresser à M. Michel POUCHARD, avocat à ASNIÈRES (92600) 9, rue Robert-Lavigne, Tél. 47-98-94-14 - M. MALLAH-SARKOZY, avocat 184, av. Charles-de-Gaulle à Neuilly-sur-Seine (92). Tél. 42-24-02-13.

Vente sur saisie au Palais de Justice de NANTERRE le JEUDI 9 JANVIER 1992, à 14 heures
EN UN SEUL LOT
UN APPARTEMENT
au 1^{er} étage, comprenant :
entrée, salon, deux chambres, cuisine, cabinet de toilette et w.-c.
et escalier particulier communiquant avec
UN APPARTEMENT
au 2^e étage, comprenant :
entrée, salle à manger, 3 chambres dont une avec lavabo et baignoire, cuisine, w.-c. DEUX CHAMBRES DE SERVICE au 6^e étage - 2 CAVES
PARIS (6^e) - 53, rue Saint-Placide
MISE A PRIX : 1 925 000 F
S'adres. à M. Michel POUCHARD, av. a ASNIÈRES (92600) 9, rue Robert-Lavergne, Tél. 47-98-94-14 - M. MALLAH-SARKOZY, av. 184, av. Charles-de-Gaulle à Neuilly-sur-Seine (92). Tél. 42-24-02-13.

ENVIRONNEMENT

La baie électrique

Suite de la première page

Pour réaliser ce chapelet de lacs artificiels, qui s'étire sur 800 kilomètres de long, il a fallu multiplier les digues et les barrages-masse, dont ouvrir d'immenses carrières dans les montagnes et le granite. Pour le barrage le plus en aval de la Grande Rivière, actuellement en cours de construction, 400 000 mètres cubes de béton ont déjà été coulés. « Autant que pour les installations olympiques de Montréal », souligne l'ingénieur d'Hydro-Québec, l'équipement local d'EDF. D'autres milliers de mètres cubes de granite ont été remués pour installer les centrales électriques souterraines et tailler dans les rochers des évacuateurs de crues. Ces trop-pleins qui ne doivent en principe jamais servir, forment des escaliers pharaoniques où la moindre marche de granite mesure 10 mètres de haut.

L'Amazonie du Nord

Non seulement la Grande Rivière est ainsi « bornachée », mais il a fallu détourner le cours de trois rivières, afin de renforcer encore le débit du fleuve. Pour les quelque 10 000 Indiens Cris de la région, c'est un véritable « hold-up », car le régime des eaux est complètement bouleversé. Certaines rivières ne sont plus praticables, même en canot léger, et d'autres ont un débit artificiellement renforcé qui interdit la pêche. Les castors et la sauvagine qui nichent au bord des lacs ont dû chercher refuge ailleurs, car certains réservoirs baissent de 2 à 3 mètres durant l'hiver, lorsque les turbines tournent à plein. Quant aux caribous, qui se déplacent sur des milliers d'hectares au cours de leurs migrations, ces aménagements les perturbent. En 1984, 10 000 d'entre eux s'étaient noyés en franchissant une chute d'eau.

A ces bouleversements physiques, notables même à l'échelle du Canada, s'ajoute un phénomène chimique apparu en 1978 : la libération de méthylmercure par les bactéries qui digèrent tourbières et forêts submergées. Depuis la tragédie de Minamata, au Japon, on sait que ce mercure s'accumule dans la chair des poissons carnassiers et peut provoquer des lésions graves du système nerveux des populations qui les mangent. Les autorités

ont dû interdire la consommation de certains poissons aux enfants et femmes enceintes. « La baie James, c'est notre Amazonie du Nord », affirme Brigitte Gagné, animatrice du mouvement Greenpeace à Montréal. A Radisson, on se défend bien sûr de détruire l'environnement. « Les caribous aiment les routes et les plans d'eau gélés pour leurs déplacements », explique Richard Verdon, un jeune biologiste d'Hydro-Québec. Leur nombre est passé de 200 000 en 1975 à 700 000 aujourd'hui ! S'il reconnaît que des millions d'hectares de taiga ont été noyés, il soutient que la transformation de milieux terrestres en milieux aquatiques « riches » est une opération blanche, dans la mesure où « la biomasse reste la même ».



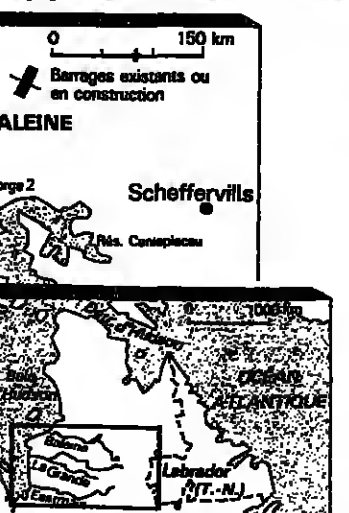
Quant aux Indiens, la Société d'énergie de la baie James renvoie constamment à la fameuse convention de 1975 où toutes les parties (gouvernements fédéral et provincial, Hydro-Québec, Cris et Inuits) sont convenues de compensations importantes aux populations autochtones : 115 millions de dollars aux Cris et 90 millions aux Inuits, étalés sur vingt ans à partir des premiers versements (en 1978). En

outre, un revenu garanti de presque 10 000 dollars par famille a été accordé aux chasseurs et trappeurs, afin qu'ils puissent continuer à chasser malgré l'effondrement du prix des fourrures. « Si nous n'étions pas intervenus, il n'y aurait presque plus d'autochtones à vivre de la chasse », affirme Guy Litalien, chargé des relations publiques d'Hydro-Québec.

Mais cette « convention de la baie James », qui n'envisageait aucune étude d'impact pour les projets hydro-électriques, est aujourd'hui contestée par les deux communautés autochtones. D'autant plus que, au fil des années, de nouveaux travaux se sont constamment greffés sur ceux prévus. Et surtout depuis la relance, il y a quelques mois, du projet « Grande-Baleine », qui prévoit la construc-

d'ajouter la signature du contrat. A Montréal comme au ministère fédéral de l'environnement, à Ottawa, on affirme que, cette fois, il y aura une longue et minutieuse enquête publique, avec toutes les études d'impact souhaitables. « D'elle-même, Hydro-Québec a déjà renoncé à détourner une rivière où vit une colonie de phoques d'eau douce rarissimes », explique-t-on à Ottawa. On ajoute que l'énergie hydroélectrique, en ces temps de lutte contre les gaz à effets de serre, apparaît idéale pour préserver l'atmosphère. « Et c'est moins cher que la centrale nucléaire de Darlington (Ontario) qui, après douze ans de travaux et 13,5 milliards de dollars dépensés, n'est toujours pas opérationnelle ».

L'empiètement du Québec à équiper ses territoires du Nord ne



relève pas seulement de considérations économiques. Coïncide entre Terre-Neuve et les terres « anglaises » de l'Ouest, la province ne peut se développer que vers le nord. Or le rattachement de ces territoires à la province du Québec est relativement récent (1898 et 1912), et les Québécois ne veulent pas qu'il soit remis en question au cas où les relations avec le reste du Canada se tendraient. Quel meilleur gage qu'un maillage du territoire par Hydro-Québec ? Quitte à bousculer la nature et ses 17 000 habitants autochtones.

ROGER CANS

Denis Richet

LIVRES • IDEES

Liberté de Henry Miller

Il aurait cent ans aujourd'hui. Jusqu'au bout, il fut tout de fougue et de témérité. Refusant, à chaque instant de sa vie, de dissocier le verbe et la chair. Rebelle, voilà ce qu'il fut

HENRY MILLER, BIOGRAPHIE
de Mary Dearborn.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Jean-Paul Mourlon.
Introduction et annotations
de Georges Belmont.
Belfond, 380 p., 149 F.

HENRY MILLER, ANGE, CLOWN, VOYOU
de Béatrice Commengé.
Plon, 404 p., 160 F.

ULTIMES ENTRETIENS
de Henry Miller
avec Pascal Vrebos.
Belfond, 110 p., 125 F.

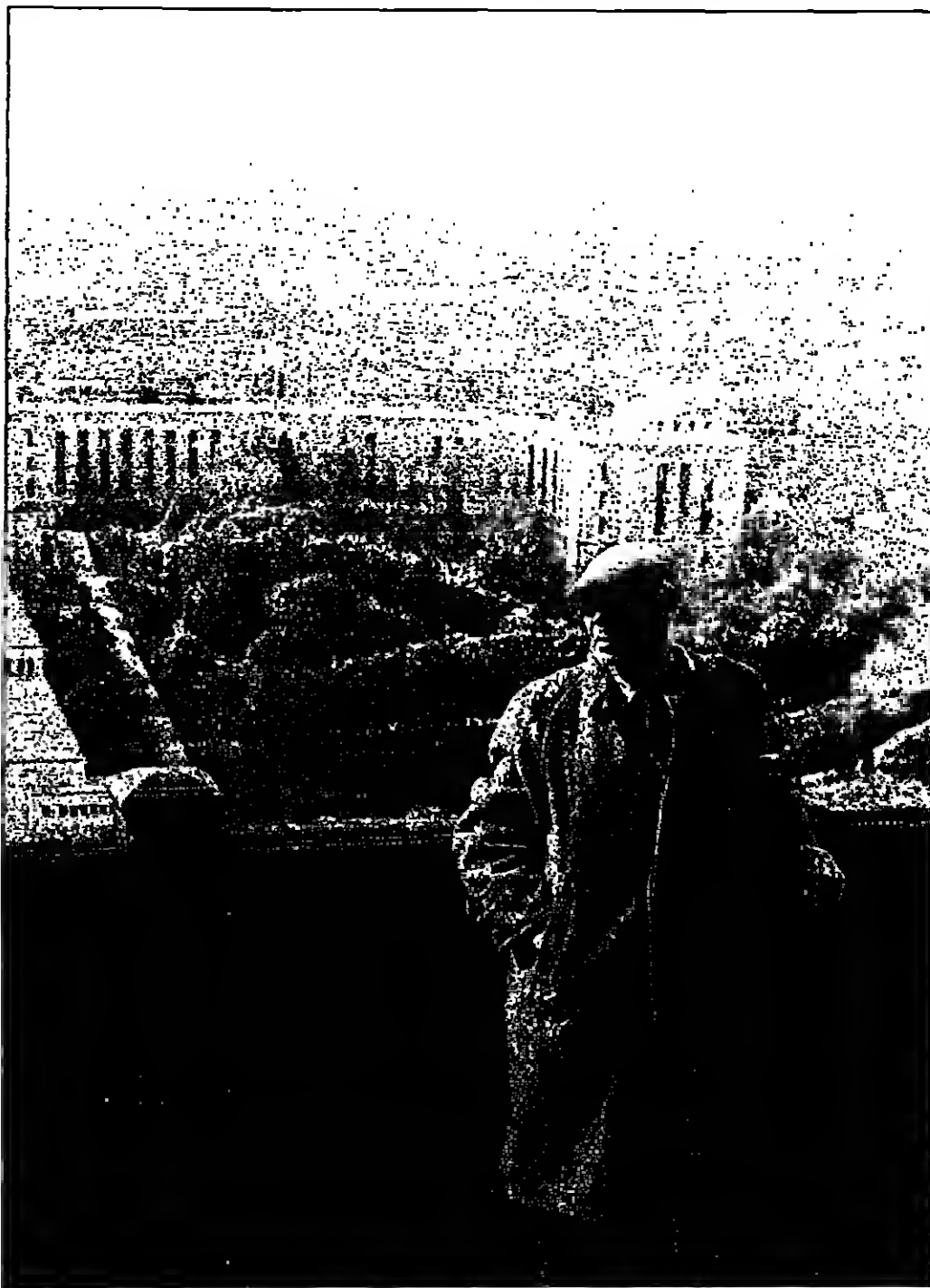
Henry Miller aurait cent ans aujourd'hui. Il y a cinquante ans, lors d'une vente chez Sotheby's, à New-York, le manuscrit de *Tropique du Cancer* s'est vendu soixante-cinq mille dollars. Ce livre qui, comme *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, a bouleversé la littérature du vingtième siècle, est resté interdit aux Etats-Unis pendant vingt-sept ans, de 1934 à 1961. Ces chiffres, ces dates, disent bien une vérité, mais laquelle ? Celle-ci, en tout cas : Miller n'a été célèbre dans son propre pays qu'à l'âge de soixante-dix ans. Cela suffit, sans doute, pour comprendre son peu d'enthousiasme pour l'Amérique.

Sans *Tropique du Cancer*, écrit dans la misère à Paris, pas de *Partay et son complexe*, de Philip Roth ; pas de *Festin nu*, de William Burroughs ; pas de *Mailer*, de Durrell, de Ginsberg, de Kerouac. Le scénario est, hélas, classique : censure, pseudo-récupération publicitaire et, enfin, rentabilisation financière. Ainsi fonctionne le système nerveux du puritanisme qui va de la répression à la tentative d'oubli, en passant par les surenchères, des collectionneurs.

Plusieurs négations

La société n'aime pas que la vie physique s'écrive, surtout s'il s'ensuit une condamnation sans appel de sa dissimulation exhibée ou sombre. Miller, ou la vérité du sexe américain. Après l'avoir trouvé obscène et blasphématoire, puis exotique, on dira donc aujourd'hui qu'il est phalocrate, machiste et réactionnaire. Le tour est joué.

Miller a échappé à plusieurs négations conjuguées. D'abord à l'atmosphère de sa naissance presbytérienne et pauvre (ivrognerie paternelle, brutalité maternelle, « son débile »). Ensuite au harcèlement byzantin que de sa femme June, fiancée



Henry Miller vu par Brassai, 1959.

de son amie lesbienne Jean Krouski, puis aux manœuvres plus subtiles d'Anaïs Nin : cette dernière commence par le financer avant de l'exploiter par sa propre célébrité. Enfin, vient l'isolement et la précarité quotidienne avec différentes épouses, dont la moins pire (qui lui permet d'écrire un peu calmement en Californie) semble avoir été Eve. A peine devient-il

célèbre, cependant, que les campagnes contre lui reprennent : il devient le bave émissaire idéal du féminisme, lequel débouche, de nos jours, sur le mouvement « politiquement correct ». Accusation pleinement justifiée, d'ailleurs : quel écrivain américain aura été plus « incorrect » que Miller ? Comme le confie un juré Nobel, en 1976, à Lawrence Durrell : « Nous attendons

qu'il devienne respectable. » Autant se précipiter pour sa mort : elle a fini par venir.

Les biographes de Miller sont un peu perdus dans la jungle de cette existence effervescente. Mary Dearborn le suit pas à pas, fiebs en main, mais juge (catéchisme féministe oblige) qu'il n'a rien compris en répétant sans arrêt son amour des femmes. « Le problème n'est pas

là », tranche-t-elle. Si le problème n'est pas là, on se demande où il est.

Béatrice Commengé, dans son beau livre sensible, accorde au moins l'essentiel à ce bizarre animal : il s'est toujours défini comme écrivain, à chaque instant, il n'a jamais dissocié sa liberté de vivre de celle d'écrire. « J'écris, c'est cela l'important. Non pas ce que j'ai écrit, mais le fait d'écrire en soi. » Et, juste avant de passer de l'autre côté, en 1980 : « Je peux écrire jusqu'à la mort. Pas mal, quoi ? »

Le « cancer du temps »

Etrouver son corps, et l'écrire en même temps, serait donc le grand péché : vivez mais n'en dites rien, au pas trop : écrivez, mais vivez le moins possible. Or Miller, de plus en plus, exalte simultanément sa sensation d'exister et le fait, comme miraculeux, de pouvoir l'exprimer dans l'instant. Ainsi : « Quelle chose stupéfiante que la vie ! Par quel miracle le magma brûlant de la planète se transforme-t-il en ce que nous appelons la parole ? » Ou encore : « Ce que j'essaie de décrire se passe en ce moment même, juste sous mes yeux. » Que le verbe puisse se faire chair est déjà assez pénible au troublant à penser, ne nous accablons pas en suggérant que la chair pourrait se faire verbe, sans cesse. Et pourtant, chacun l'éprouve plus ou moins confusément, la ligne capitale, le « tropique », est bien là, au cœur du « cancer du temps qui nous dévore ».

Né un 26 décembre, Miller a toujours pensé qu'il était une sorte de nouveau Christ rédempteur, crucifié, peut-être, mais ça rose. La plus grande partie de ce qu'il écrit touche à cette transmutation permanente de la misère en beauté, du dénuement en abondance, de l'abandon en communication universelle, de la tristesse en joie. Personne n'a été plus sensible à la trivialité sexuelle transformable en une grandeur radicale. Ouvrons *Jours tranquilles à Clichy*, tout de suite, le charme après : « J'écris, la nuit tombe, les gens vont dormir. » Au Wepler, place Clichy (banjour Céline), voici Nys, prostituée raffinée : « Sa voix était encore plus séduisante que son sourire : harmonieuse, assez grave et rauque, c'était la voix d'une femme heureuse d'être en vie et qui aime le plaisir, d'une femme sans souci ni argent, mais prête à tout pour conserver le peu de liberté qu'elle possède. »

Philippe Sollers
Lire la suite page 14

LE FEUILLETON

de Michel Braudeau
Cher journal

« L'auteur souhaite que figure entre ses pages le plus possible de ce qu'il entrevoit de l'époque, afin qu'elles aient du moins l'excuse de constituer une petite anthologie de son temps » : ainsi Rinaud Camus définit-il l'entreprise dans laquelle il s'est lancé en 1985 et qu'il poursuit aujourd'hui avec *Fendre l'air*, quatrième tome de son *Journal*. Ou il ost démontré qu'on peut avoir du talent pour de banales inconsistances et captiver le lecteur ironique en l'embobinant avec des mens.

Page 10

HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Bort

Le retraité du Périgord

Il feut quelquefois un accident de cheval pour faire les écrivains. C'est parce qu'une telle chute le contraignit à rester élité près de quatre onnées que Brantôme se mit à rédiger ses souvenirs. Et quels souvenirs ! Quarante ans durant, celui qui elleit achever sa vie en « retraité du Périgord » avait voyagé, guerroyé, aimé. Il en fit notamment ce *Recueil des dames* qu'édite aujourd'hui « le Pléiade ». C'est très déléuré et très savoureux.

Page 10

SOCIÉTÉS

par Georges Balandier

Les mots de l'enracinement

Le temps des villes, c'est aussi celui des « déracinés », qui cultivent la nostalgie des origines. Si bien que, aujourd'hui, les mots de l'enracinement se disent ou s'écrivent avec une force ravivée. André-Mercet d'Ans, combinant les talents de l'ethnologue et de l'écrivain, a recueilli la parole des Indiens Ceshineha ; en Amazonie encore, Jacques Meunier et Anne-Marie Savarin chantent le Silbaco et ces « sociétés qui s'affirment » ; quant à Anne-Marie Thiess, elle montre qu'il est des renaissances qui peuvent être des populismes dévoyés.

Page 12

Denis Richet historien promeneur

Collection de fragments — articles, cours, conférences, — les « Etudes sur la France moderne » ordonnent un savant vagabondage du Paris de la Ligue à la monarchie des Bourbons

DE LA RÉFORME A LA RÉVOLUTION
Études sur la France moderne
de Denis Richet.
Aubier, coll. « Histoires ».
584 p., 250 F.

« Je me suis promené, au hasard des obligations universitaires et des goûts personnels, à travers une histoire dont je n'ai fait, dans mes livres publiés, que donner des fragments. » Cette phrase a été écrite par Denis Richet peu de temps avant sa mort, en septembre 1988. Titrée de l'avant-propos du recueil qu'il avait préparé et qui devait rassembler des textes inédits ou publiés entre 1965 et 1989 sous

des aspects et en des lieux fort divers, elle souligne un paradoxe : la collection d'articles, conférences, cours — et même une thèse dite complémentaire et jamais soutenue, — une série de fragments, donc, serait la forme la plus apte à exprimer l'unité d'une démarche et à restituer fidèlement le vagabondage dans la continuité d'un projet.

A demi-mot, une révélation nous est ainsi faite sur le sens de la promenade : optimiste avec que la promenade avait un sens. En fait, ce livre se propose qu'une partie des « promenades » de Denis Richet. La bibliographie, heureusement publiée à la fin du volume, recense, en effet, plus de cent titres. Auteur d'une

célèbre *Révolution française* écrite avec François Furet (1965) et de la *France moderne : l'esprit des institutions* (1973) qui est un chef-d'œuvre, Richet a su aussi évoquer Trotski, Malthus, la Belle Époque au cinéma au le concile Vatican II. Mais c'est de l'histoire dite moderne, entre XV^e et XVIII^e siècle, qu'il fut un spécialiste et que traitent les textes rassemblés aujourd'hui sous le titre *De la Réforme à la Révolution. Études sur la France moderne*. A côté de la thèse inédite sur la famille Séguier, avant le chancelier, y prennent place une petite, mais brillante série d'articles fameux, donnés avant tout aux *Annales* (Économies, Société, Civilisation), plusieurs

communications à des colloques ou à des tables rondes, des cours préparés — et rédigés de bout en bout comme autant de leçons inaugurales — du temps où il enseignait à l'université de Tours, après la Sorbonne et avant l'Ecole des hautes études en sciences sociales, et enfin une synthèse lumineuse et pourtant restée inédite sur le royaume de France au XVI^e siècle. La clarté de la pensée et de l'écriture caractérisent l'ensemble, qu'il s'agisse d'histoire économique, sociale, politique, religieuse ou culturelle.

Christian Joubaud
Lire la suite page 13

DOISNEAU-PENNAC



"M. Doisneau en vacances. Attention chef-d'œuvre !" Vogue Hommes

"Un hymne aux insoumissions et à l'ode enivrante des stations balnéaires" Télérama

"Offrez-vous ce petit bijou !" Le Nouvel Observateur

LES GRANDES VACANCES : 198 F. Ed. HOEBEKE

FENDRE L'AIR

Journal 1989

de Renaud Camus.

P. O. L., 448 p., 185 F.

UN observateur étranger des lettres françaises qui aurait la passion ethnologique essez chevillée au corps ne manquerait pas, dans la section « Nombriisme hexagonal », au chapitre « Extravagants, graphomanes et forcés », de consacrer un petit dévouement au cas de Renaud Camus. On imagine mal un autre pays que la France, une autre capitale que Paris, ébrécher un phénomène aussi concentré d'égotisme débridé, d'écriture sans frein, une pareille quantité de pages sur si peu de choses. On débat, ici et là, à propos de Céline, de l'impossibilité qu'il y aurait d'être à la fois un grand écrivain et un pauvre type, ce qui correspond sur le plan de la morale à une auto-amnésie de type socialiste. Mais il y a plus étonnant : on peut également avoir du talent pour de banales incoérences, un beau style pour des platitudes. Et, par-dessus le marché, trouver le moyen de captiver le lecteur ironique en l'embobinant avec des rires, des ragots et des pages très belles, des idées générales peu toujours foudroyantes, des révélations personnelles assez drôles, tout un fatras d'intimité où l'on s'enlève avec une lâcheté savoureuse.

A quarante-cinq ans, Renaud Camus, alias Denis Duvert, alias Tony Duparc, natif de Chamellères, auteur de deux romans (*Roman Roi*, *Roman Furieux*), de trois livres d'éloges, de cinq livres d'élégies, de cinq livres de miscellanées, de chroniques autobiographiques (dont le fameux *Tricks*, trente-trois récits de drague, préfacé par Roland Berthes), publie le quatrième tome de son Journal. Après les très copieux *Journal romain 1985-1986*, *Vigiles (Journal 1987)*, *Aguts (Journal 1988)*, voici que choisit sur notre table de rude labeur un fort pèvé, intitulé *Fendre l'air*, qui nous dit tout sur les faits et gestes, les méditations et les rêveries de Renaud Camus pour l'année 1989.

Il est possible, théoriquement, de lire un tel ouvrage de façon linéaire, de la première à la dernière page. Son caractère décousu, bifurqué, zigzaguant, incite plutôt à une lecture piochée, à de longs coups de sonde qui sont dans sa manière de sauter du coq à l'âne, si l'on peut introduire ici ces deux braves bêtes, en se reportant à l'index des noms cités ou en recherchant ce qu'il faisait tel ou tel jour de l'année. L'émouvement le plus souvent, à se demander où il trouve le temps. Parce que, en plus de ces heures consacrées à se raconter par le menu, à se débattre avec sa machine à traitement de texte (heureusement, l'excellent ami Emmanuel Carrère vient le dépanner), il va au cinéma, lit, regarde la télévision. Et il a un avis sur tout, qu'il nous donne, ô public impatient.

CRITIQUE de cinéma, il illustre cette idée reçue par tous les spectateurs que n'importe qui peut être critique de cinéma. Idée fautive, à en lire les journaux. Pour la musique, il penche essentiellement vers les classiques et les baroques. En peinture, en revanche, ses goûts vont aux modernes, à Cy Twombly par exemple. C'est encore de sa poste de télévision qu'il est le plus amusant. Il ne loupe aucune émission d'Apostrophes et,

RECUEIL DES DAMES,
POÉSIES ET TOMBEAUX.

de Brantôme.

Édition établie, présentée
et annotée par Etienne Vaucheret.

« Bibliothèque de la Pléiade »,

Gallimard, 1 632 p., 420 F.

jusqu'au 31 décembre,

470 F ensuite.

FRANÇOIS DE BOURDEILLE, le père de Brantôme, avait participé à la bataille de Marignan. Ce n'est pas rien, 1515. Depuis toujours, c'est la seule date que retiennent facilement les écoliers de France. Mais ne leur parlez ni de Rocroi, ni de Valmy, ni de Wagram. En 1518, lorsqu'elle épouse ce guerrier, Anne de Vivonne, future mère de l'écrit, n'avait que treize ans. À l'époque, on ne jugeait pas que c'était un âge trop jeune pour se marier, car la vie était brève. Pierre de Bourdeille, qui ne s'appelle pas encore Brantôme, naquit entre 1539 et 1542. Avec lui, l'histoire de France a refusé d'être précise. Elle fait parfois des ceptures. On venait de décider que le français remplacerait le latin dans les écoles judiciaires. C'était sans doute une bonne nouvelle. La mauvaise nouvelle, c'est qu'en 1544 le trépas de Clément Marot, lequel ne s'était même pas éteint « dedans Paris, ville jolie », mais à Turin. La mort ne nous laisse pas le choix de l'endroit...

Étrange époque, où l'on faisait beaucoup la guerre et où l'on faisait et célébrait beaucoup l'amour. Les troubles de l'histoire semblaient favoriser d'autres égarements. En 1553, un des frères aînés de Pierre de Bourdeille mourut au service du roi de France. Pour consoler ou dédommager le jeune homme, Henri II allait lui donner l'abbaye de Brantôme, dans le Périgord. Comme le voulait le coutume, Pierre de Bourdeille prit le nom de son domaine. C'était un nom sûrement propice à l'immortalité littéraire. Et

cela permettait de naître une seconde fois.

Après avoir passé son enfance chez Marguerite de Navarre (l'auteur de l'*Heptaméron*), Brantôme fréquente la cour de France à partir de 1556, et découvre qu'il avait un faible pour les princesses quand il connut Marie Stuart, la (trop) séduisante reine d'Écosse. Car il commença de l'admirer dès qu'il l'aperçut... Il entreprit ensuite de voyager. Il découvrit d'abord l'Italie. C'est une habitude chez les écrivains français. Parti sous le règne d'Henri II, Brantôme rentra sous celui de François II. Dans cette période, l'instabilité monarchique était pire que celle de la IV^e République.

Epouse de François II, la chère Marie Stuart ne garderait pas longtemps le titre de reine de France, qu'il s'était ajouté à celui de reine d'Écosse. François II eût en effet mourir à la fin de 1560, la même année que Joachim du Bellay. Dix-sept mois de règne seulement, sous la surveillance de la reine mère, Catherine de Médicis.

L'année d'après, Brantôme reconduirait Marie dans son pays. Il ne serait pas le seul, hélas ! On ne dira jamais assez le charme des jeunes veuves. L'ÉPOQUE continuait d'être fort égarée. Quand ce n'était pas les guerres avec l'extérieur, c'était la guerre intérieure, la guerre religieuse, que l'on devait faire ou subir. Le seigneur de Brantôme était du parti des Guises, le parti catholique. Il participa à diverses campagnes et à diverses batailles. Il réussit à conjuguer la carrière des armes

LE FEUILLETON

de Michel Braudeau



Renaud Camus : en manque de l'exhaustivité.

Cher journal

comme il ne fréquente pas le gratin littéraire et n'y prend aucun appui pour faire carrière, ce qui est tout à son honneur, il dit sans embages ses sympathies et ses antipathies. Ainsi, il ne peut pas souffrir Jean-François Kahn. Le directeur de l'*Événement du Jeudi* le met dans tous ses états. Il le trouve trop sûr de lui, de son intelligence, trop raconné. Et pourtant, il partage beaucoup de ses idées. Tandis qu'il aime bien Jean Lacouture, « ellez savoir pourquoi, là encore ! », cela doit relever d'une préférence pour le côté british de Lacouture en opposition avec le style plus bouillant de Kahn, et pourtant il n'est pas souvent d'accord avec Lacouture. A propos de l'Indochine, notamment, il considère que Lacouture s'est planté sur toute la ligne, comme la plupart des intellectuels de gauche. Non, à la télévision, son

chouchou, c'est Jean d'Ormesson. Voilà un homme poli, enjoué, de bonne humeur, bien habillé, « je ne veux à ce gentilhomme que du bien ».

L'une de ses têtes de Turcs 1989, c'est Pierre Arpaillange : « On remarque assez généralement, depuis qu'il est en poste, que l'actuel garde des sceaux donne l'impression d'une inquiétante proximité à la débilité mentale », etc. L'autre, c'est Claire Gallois. L'auteur de l'*Homme de peine* l'exaspère. Il juge son livre « une malheureuse petite chose sans existence ; que de convention, de complaisance et de plaisanterie triste... » et s'indigne des bornes de la presse à l'endroit de cette romancière. Comment Pierre Sipriot peut-il lui consacrer une émission ? Jean-François Josselin estime sans rire (audiblement) que « c'est un roman beau comme un adieu ». Et François Nourissier s'empêtrant dans des compléments ambigus ? « O la putridité du monde, ou du moins de la ville ! », s'exclame notre Alcaste furibond, sans lâcher pour autant ses journaux, ni sa télé ni la ville.

Invité à l'Elysée, il remarque : « Nous sommes gouvernés par des nains. Mitterrand et Rocard sont encore plus petits qu'en images. » Il aime mieux Alain Juppé, Chirac et surtout Giscard, l'autre grand de Chamellères, avec lequel les jeunes rénovateurs sont bien injustes.

AVEC ses confrères en littérature, il s'inquiète, il n'a toujours pas lu le *Grand Inconnu* de Londres de Jacques Roubaud, alors que Roubaud le lui a gentiment envoyé. Ou il se gendarme, en lisant la *Croyance des voleurs* de Michel Chailou, dont il trouve la langue exagérément fautive, le jeudi 29 juin 1989 à 15 h 46, consacrant toute une page aux « fautes » de Chailou, avant de faire machine arrière le 17 juillet à 11 h 27 : il a sans doute été un peu sévère, un peu cynique, passablement injuste, à propos de ce livre. Sans doute. Et tant qu'à s'occuper de la paille dans l'œil du voisin, que n'échange-t-il sa propre « bonasse financière » du 10 janvier contre une « bonace » qui désigne la calma de la mer après un orage ? Laquelle bonace est un peu d'argent que lui envoie son éditeur, ce qui lui donne à réfléchir à tout le papier utilisé, au coût de la dactylographie, aux heures passées à calculer tout ce qu'il économiserait par après-midi de promenade en quittant sa table. Et son éditeur donc, à qui ces livres ne rapportent rien ou presque.

C'EST l'ambiguïté même de son entreprise, qu'il définit bien par ailleurs comme un manique souci d'exhaustivité : « L'auteur souhaite que figure entre ses pages la plus possible de ce qu'il entrevoit de l'époque, afin qu'elles soient du moins l'excuse de constituer une petite anthologie de son temps. » L'intérêt de ce genre de projet, qui n'est pas nouveau, tient de nombreux facteurs. L'instrument d'optique que constitue le journal, parfois longue-vue, souvent microscope. La qualité de l'œil qui s'y colle. Celui de Camus est vif, honnête, parfois emporté d'une belle poésie, parfois empiétré dans des bricoles de coucharies (le poète est souvent sur le toit, mais la concierge toujours dans l'escalier). Enfin, et là nul n'en peut mais, l'intérêt de ce que l'on regarde. Le Versailles de Saint-Simon est d'une grandeur inoubliable jusqu'à dans ses pettoches, le New-York d'Andy Warhol d'une froideur de glace, tâté par l'argent. La France de Renaud Camus est moins grandiose. Ce n'est pas sa faute, mais c'est à nous tous d'ouvrir les fenêtres.

HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Bott

Le retraité du Périgord



BRANTÔME CLEVER

toujours les beaux visages et les bonnes fortunes.

Cette vie mouvementée, dans un siècle qui ne l'était pas moins, s'interrompt vers la fin de 1584. Il faut quelques fois un accident de cheval pour faire les écrivains. Ce fut la « chance » de Brantôme. Cet accident l'obligea à rester tranquille dans son domaine du Périgord. Et, comme il fallait bien qu'il occupât ses journées, il entreprit ses Mémoires. Morand dépeindra cette (heureuse) mésaventure à sa façon : « Après une chute de cheval, l'empereur François-Joseph se releva en disant : « Tomber s'apprend comme le reste. » Trois siècles auparavant, après une chute de cheval qui devait le maintenir couché près de quatre années, le baron et vicomte de Bourdeille, cessant de guerroyer, se mit à rédiger ses souvenirs. « Écrire s'apprend comme le reste », eût pu dire, dans son immobilité forcée, ce Gascon pérégrin, passionné de vie extérieure. »

DE son propre aveu, Brantôme endura beaucoup de « tourments ». Il ne pouvait accomplir le moindre geste sans gémir. Et la littérature fut sa consolation. Tout se passait comme s'il avait suivi un plan de vie : quarante ans pour « la cour, les voyages et la guerre » ; et trente années, jusqu'à sa mort en 1614, pour la mémoire et « les travaux de plume ». Selon Morand, à mesure qu'il approchait de son terme, le seizième siècle se remplissait de ces estroptés qui rassemblaient leurs souvenirs.

A la fin de l'été 1592, Brantôme perdit son voisin de province, Michel de Montaigne (2). René Descartes était né en 1596. Les deux esprits les plus français se croisent presque. L'un rejoignait le néant, et l'autre en sortait. Pendant ce temps, le retraité du Périgord continuait d'évoquer les grands capitaines et les jolies personnes de sa jeunesse. Les exploits des champs de bataille et les performances amoureuses...

Ce volume de « la Pléiade » réunit « tout ce que Brantôme a écrit sur les dames de son temps ». Il y a le *Recueil des dames* (illustré et galantes), des poésies, une oraison funèbre et des « tombeaux », c'est-à-dire des œuvres consacrées aux personnes défuntes. Catherine de Médicis figure parmi les femmes illustres, en compagnie de ses deux filles, Elisabeth et Marguerite de Valois. La première fit un mariage malheureux avec Philippe II, le roi d'Espagne ; et la seconde fut l'épouse d'Henri IV. Brantôme exagère quand il assure qu'Elisabeth devrait être nommée « Elisabeth des deux ». Car il préfère sûrement sa sœur, la voluptueuse reine Margot. Celle-ci était, d'ailleurs, le modèle des dames galantes qu'il célèbre dans la deuxième partie de son recueil. Il compare les plaisirs de l'amour : « le toucher », « la vue », « le parole ». Il fait l'éloge de « la belle jambe ». Il se demande lesquelles brillent davantage, entra les femmes mariées, les veuves et les jeunes filles. C'est très délégué, c'est très savoureux. Paul Morand effirme que « Brantôme est un parleur, un habileur » ; plus qu'un écrivain. Peut-être ! Mais quel écrivain, quelle vigueur, quel goût de la vie !

(1) Paul Morand : *Montaigne en littérature*, Gallimard, 1967.

(2) Signation l'essai de Pierre Lechevalier : *Montaigne ou le mal à l'âme*, Imago, 216 p., 130 F.

Bergour

LIVRES • IDÉES
ROMANS

Marc Petit masqué

« Architecte des glaces » est une « autobiographie fictive ».
Tout y est vrai... sauf le narrateur

ARCHITECTE DES GLACES
de Marc Petit.
Ed. de l'Aube.
coll. « Curriculum vitae »,
124 p., 75 F.



Marc Petit : collectionneur de masques

Qui aurait pu penser que des écrivains soumis au mot d'ordre d'une « autobiographie fictive » soient amenés, malgré eux, à en dire encore plus sur eux-mêmes et sur la source de la création, que s'ils avaient rédigé sans détour leurs Mémoires ? Se mettre dans la peau d'un autre, à une époque non imaginaire, jouer la comédie de son autobiographie, tel est le défi qu'a lancé Jean-Luc Moreau à travers la nouvelle collection qu'il dirige aux éditions de l'Aube.

Dans la vie, Marc Petit collectionne les masques. Peut-être fant-il voir sous cette fascination du visage gravé en creux, exposé dans l'évidence de son trépas et de sa fausseté, un palimpseste secret avec la goût que montre l'écrivain pour les « palais de glace » : architecture fugitive, édifices de transparence qui s'expriment dans la négation même de ce qu'ils sont parce qu'ils froissent l'invisible et qu'ils se bâtissent dans l'éphémère, condamnés à fondre à la chaleur du soleil.

Ces merveilles tout en glace sont l'œuvre de Yaakov Levinski : à la fois héros, narrateur, auteur de l'autobiographie fictive de Marc Petit, Yaakov Levinski est avant tout un architecte des glaces, artiste mégalomane et réalisateur d'impossible, d'un orgueil assez fou pour s'adonner de toute son âme à la construction

de chefs-d'œuvre périssables. Orgueil ou humilité : car c'est devant la défaite assurée de l'artiste à accomplir l'œuvre parfaite que Yaakov Levinski se résout à entreprendre la création de son cocon comme son double négatif, l'œuvre invisible et mortelle : le palais de glace, aussi prodigieux le temps bref de son existence qu'il sait parfaitement se confondre au néant, épouser le vide quand la chaleur le fait disparaître.

L'art et le néant

Presque tout est vrai dans le roman de Marc Petit, même la folie des palais de glace qui a marqué le mode, de temps à autre. Tout, sauf Yaakov Levinski, devenu vrai pourtant au gré de cette autobiographie et à force de s'accrocher dans la

réalité de l'Histoire que le livre traverse, de la Russie de la fin du siècle aux grondements du régime nazi en passant par le groupe « niet », « dada », le bulévième ou les débats de Hollywood.

Chacun tire à soi, pour les besoins de la cause, une utilité spécifique de ces folies : l'uo y trouve la dérision même, la splendeur sophistiquée du baroque, d'autres l'accomplissement de l'impossible et le dévouement des jalousies capitalistes. Un autre encore - l'inspecteur du Reich - le signe d'un art éphémère proche de l'idée de ruine, une idéologie de la destruction. Quant à Léon et les autres, ils aimeraient redonner ce talent plus positiviste. « Construisez-vous des usines, des palais du peuple, des gares et laissez les igloos aux Esquimaux ».

Mais pour le juif Yaakov

Levinski, qui a appris de son père la Loi, « Tu ne feras pas d'image », et retenu l'interdiction de l'idolâtrie, il n'est pas d'art qui soit de représentation. L'art parfait, dont le palais de glace serait la moins imparfaite image, est celui qui n'aurait à voir ni avec la vie ni avec la mort mais avec le néant : « L'œuvre parfaite est celle qui ne laisse aucune trace d'elle-même ».

Pourtant, Yaakov Levinski devra renoncer au souci puriste de ne pas faire œuvre d'icône. « Même la retraite est un péché d'orgueil ». Devant l'échec de pouvoir jamais saisir le beau pur, il refait à lui seul le chemin du paradis perdu. La tour de Babel qu'il commença enfant lors d'un concours de hussards de neige, le volant grand « jusqu'au ciel » et qu'il recommença, commandée par Cécil B. de Mille, pour la futilité d'une superproduction hollywoodienne, ne sera jamais achevée.

Reste un ultime recours devant la faillite de l'art qui vaille entre l'impossibilité du vrai et la chute dans l'idolâtrie : écrire. Renoncer à l'adéquation parfaite, à la création par le dedans des choses pour les contourner avec les mots qui ébarebot, qui expliquent. Alors, on peut faire taire aux chefs-d'œuvre la durée d'existence. Du moins avant que le chandelle ne s'éteigne car elle food, elle aussi, comme les palais de glace.

Marion Van Renterghem

AU FIL DES LECTURES

par Patrick Kéchichian

Serge Velay et le poème du monde

Mathias Dagormann, le héros du premier roman de Serge Velay, la *Vallée des voix*, est un queteur. Son promontoire ast cette lisière où l'intériorité rencontre le monde visible. Adossé à sa bibliothèque, où les poètes latins donnent la main à Rilke et Hofmannsthal, à Stifter et Thomas Mann, il s'exprime au monde. Spirituellement appuyé sur ses références littéraires, qui font de lui un « ancien », l'homme d'un âge culturel réputé révolu, il contemple le dehors, écoute le poème que les montagnes et la vallée qui se déploie, et l'emplaciel que l'automne agit, ne cessant d'émouvoir. Au-delà de l'émotion qu'elle traduit, la littérature est pour lui la quête d'un accord, d'une essentielle harmonie. « De tous ses sens alertes, il écarte le grand livre du monde, et quand il s'arrête pour ramener ce que l'instinct lui avait emporté, il médite longuement, et le monde lui paraît ».

Plaçant son héros dans la longue et belle lignée d'écrivains et de poètes qui, de mille manières, désirent cet accord, Serge Velay veut manifestement illustrer sa

propre conception de la littérature. Seule cette volonté donne au personnage une certaine existence et au récit sa justification. Le rythme de la narration, son caractère parfois trop démonstratif, l'insuffisante constance axiologique ou psychologique de Mathias maintiennent cependant le lecteur dans une attente que les qualités d'écriture et la lueur vraie de l'auteur ne combleront pas toujours. Retenons, à sans réserve, les belles pages d'un portrait de Virgile.

Déçagé des contraires que le récit doit se donner, Serge Velay parvient, dans un ordre proprement poétique, à faire entendre une voix plus convaincante. Deux livres de notations et de fragments au témoignage : *Dehors enquadrant* (éd. Jacques Brémond, le club de la Carrière, 30210 Remoulins-sur-Gardon, 108 p., pas de prix indiqué) et *Chart premier* (Babel Édition, la Métairie-Baasa, En Fréman, B1200 Mazamet, 42 F.).

La Vallée des voix, de Serge Velay, éd. Jacqueline Chambon, 154 p., 90 F.

Christine Angot et le roman de la cruauté

« Sur mon front il y a un signe de mort », Couché dans son lit d'hôpital, le narrateur du deuxième roman de Christine Angot, *Not to be*, se regarde mourir. L'interrogation, l'alternative, ont fait place à la certitude. La question à la réponse. Définitive. Grimaçante comme le titre en forme de flote beckettienne.

Avec une violence et une apreté dont on comprend d'ailleurs mal le motif ou la raison, Christine Angot prend le contrepied du poncif qui fait du mourant un solitaire et de la mort l'instant d'un idéal face-à-face avec soi-même. Son égonisme est entouré, peuplé de tous ceux - famille, personnel de l'hôpital - qui assistent sa fin, ou plutôt assistent à sa fin. Est-il, ce mourant, l'ordonnateur et l'acteur du

spectacle, de cette ultime représentation ? Sa conscience, la seule scène où elle se joue ? Le temps et les souvenirs, les mots entendus, les désirs se pressent dans son esprit pour le remplir de confusion.

A travers une forme particulière de monologue intérieur, Christine Angot, comme dans son précédent roman - *Vu du ciel* (Gallimard, « L'Arpenture », 1990) - invante une sorte de roman de la cruauté (comme le théâtre du même nom, dont Artaud défendit l'idée). Tendue, violente, efficace, son écriture est l'expression, presque jubilante, d'un ravage obscur, sans complaisance ni retour.

Not to be, de Christine Angot, coll. Gallimard « L'Arpenture », 106 p., 60 F.

Félicie Dubois et l'enfance désinvolte

Il y a aussi beaucoup de cruauté dans le troisième roman de Félicie Dubois, le *Blanc d'Espagne*. Mais une cruauté comme s'en inventent les enfants, comme elle se déplace parfois dans les contes qui leur sont destinés.

Une désinvolture certaine, dont l'écriture se fait trop souvent le reflet, double ici une certaine gravité. Les personnages se croisent dans un monde étrange où les souvenirs se conjuguent au présent, où les figures du passé rencontrent celles d'un avenir incertain. La tendresse qui lie Barnabé, Méridienne, Boz ou Léa - déjà présents dans les deux romans précédents de Félicie Dubois (*Marie Morano*, Lieu commun, 1989, et

le *Livre de Boz*, Baland, 1990) - semble appartenir à un monde marginal, figé dans une interminable enfance. « Mon esprit invente des images, l'horizon, passé ou blanc d'Espagne, réapparaît lavé, transparent. Un miroir fluide dans le reflet duquel je reconnaissais le visage de ma mère ».

Le lecteur, pour autant qu'il renonce à trouver dans le récit de Félicie Dubois une architecture, une armature narrative un peu anilla, peut se laisser séduire par cette quête d'une identité fantasque, en forme de dérive adolescente.

Le Blanc d'Espagne, de Félicie Dubois, Baland, 126 p., 79 F.

EN BREF

n Valéry Larchand l'Européen. - Un colloque international intitulé « Tradition française et modernité européenne » chez Valéry Larchand se déroulera à Strasbourg du 25 au 27 octobre 1992, conjointement organisé par l'Association des amis de Valéry Larchand, présidée par Roger Grenier, l'université des sciences humaines de Strasbourg et Monique Kuntz, directrice du Fonds Valéry Larchand, à Vichy.

n La fin des écrivains. - « Comment faire une fin ? » après avoir étudié l'antiquité des textes dans les brochures d'écrivains, l'Institut des lettres et manuscrits modernes du CNRS organise son séminaire annuel à leur fin. Claude Duchet et Isabelle Tournaire ouvrent le cycle de conférences (11 janvier), suivies par P. Petitier (Michelet, 15 février), G. Sagnes (21 mars, *Madame Bovary*), B. Benoit (21 avril,

Ponge), B. Clément (23 mai, Beckett), Ph. Lejeune (13 juin, « Point final de l'autobiographie »). Les séances ont lieu à l'École normale supérieure, 46, rue d'Ulm, Paris 5, 10 heures.

n Le Grand Prix de l'UNICEF à Annab. - Le jury du Grand Prix de l'UNICEF pour le développement a récompensé Amin Maalouf pour son livre *Les Jardins de lumière* (éd. J.-C. Lattès). Ce prix littéraire couronne, chaque année, un ouvrage consacré à l'enfance et à la protection, notamment dans le tiers-monde.

n Rectificatif. - Le livre d'Edouardo Lourenço, *L'Europe introuvable*, publié aux éditions A.-M. Métailié, a été traduit du portugais par Annie de Paris. Il est vendu 120 F et non 260 F, comme nous l'avons indiqué par erreur dans le *Monde* des livres du 20 décembre.

Bergounioux, nouvelle manière

Sur ses thèmes de toujours, c'est comme si l'artiste passait de l'aquarelle à l'huile. Non sans tâtonnements...

LA MUE
de Pierre Bergounioux.
Gallimard, 144 p., 75 F.

Cela commence comme une nature morte : « Si les têtes tressaillent et vomissent n'avaient pas surgi là entre le comptoir de pêches, le vase en opaline de maman, la Seine (ou la Marne) sous verre de Marguerite et le petit meuble en palissandre, dans la lumière du même jaune mûr, succulent que les fruits, peut-être que rien de ce qui a eu lieu ne se serait produit ».

Mais que s'est-il produit chez Pierre Bergounioux ? On avait quitté un écrivain « impressionniste », attaché à capter inlassablement les reflets dansants des lumières et des ombres, les transparences ou les vapeurs de l'eau, les gammes irisées de l'univers aérien (*L'Arbre sur la rivière*). On connaissait le peintre subtil de la nature et des saisons qui, de la Dordogne à la Vézère, installait son chevalet en plein air. Souvent à la hauteur des yeux des enfants, ses héros, pour mieux fixer les mille variations de décors qui, écrivait Elie Faure, « font de l'horizon du monde un vaste drame mouvant » (*C'était nous*) (1).

Et voilà soudain une manière toute nouvelle, presque déconcertante : un court roman qui dénote une évolution aussi importante que celle que l'on constatait chez un Monet par exemple, depuis les « sages » paysages d'un écrivain « impressionniste », jusqu'aux séries des *Nymphéas*, ces grandes compositions aux frontières de l'abstraction, par lesquelles l'artiste voulait susciter « l'illusion d'un tout sans fin, d'une onde sans horizon et sans rivage... ». Loin de la description ou de la narration, Bergounioux ne cherche plus à traduire que l'émotion, le sensible, non le sens. Il ne se soucie plus vraiment de construire un récit, mais juxtapose, comme on

le ferait avec des taches de couleurs primaires infiniment grossies, des perceptions diffractées, décomposées en « éléments simples ».

Tout commence donc dans la maison natale, entre la vase en opaline et le petit meuble en palissandre, tandis que, dans le regard du narrateur, un enfant de treize ans, c'est « dans les profondeurs de la Marne ou de la Seine de Marguerite qui semblaient vivre et s'évanouir les images ». Des images « venues des confins », la guerre du Vietnam à la télévision, avec ses hélicoptères pareils à d'énormes têtards, à moins qu'il ne s'agisse, s'intègre confusément l'enfant, d'un « documentaire sur le cycle de la grenouille » ; des voix brouillées, superposées, celle du père, celles de M. Costes et de M. Duthell, qui parlent de politique, mais ne produisent, en fait, que des tim-

bres, des bruits plus ou moins harmonieux, des sonorités douces ou des fracas de paroles, amoncelés comme des débris.

L'horizon gris crépusculaire d'un élève de Khâgne, les échos assourdis de mai 68 : un temps distendu, immobile (« On était encore dans les tentures de la fin du jour. Il était longtemps sept heures et demie »), avec des secondes figées qui durent des chapitres : tout est prétexte à retourner, dans leur fulgurante brièveté, des formes, des sons, des visions obscures, des germes de perceptions toujours diffusées et floues. Quelque chose d'instinctif, de primitif peut-être, qui fumerait la part la plus profonde, la plus lointaine, la plus archaïque de chaque individu.

Cela donne un livre difficile, où les mots se bousillent, comme pour faire écho au désordre des sentiments : « J'en étais

encore à me demander quel élément, univers, déferlait dans la salle à manger et c'est maintenant que l'événement était depuis longtemps dépassé, que les bribes de cris devenaient à gauche - ou bien laissés en arrière, abandonnés, perdus (left) - et en dessous - below, là, c'était sans équivoque, j'étais sûr - et j'ai trouvé réconfortant qu'il subsiste au cœur de la pire confusion quelque chose à quoi me raccrocher, un lien entre les fruits, le soir, la comptabilité de papa et l'agitation démente, la vie et la mort de créatures pour lesquelles il existe aussi un haut et un bas, une gauche et une droite, et qui avaient la faculté de le dire alors que je les avais prises pour des têtards... ».

Cette confusion des sentiments, ce désordre du style sont le signe d'une double mue : celle du narrateur laissant derrière lui la dépouille vide de l'adolescence ; celle aussi de Pierre Bergounioux, dont l'écriture, en se transformant, a gagné en intensité, sinon en facilité, ou peu comme on passe des demi-teintes de l'aquarelle à la force de l'huile.

Seuls les thèmes, eux, depuis des années, semblent immuables : l'enfance, le sentiment de la nature, l'idée même de la mue, présents dès les premières pages de *C'était nous*. Certes, on n'accusera pas pour autant Pierre Bergounioux de donner toujours le même livre (reproche-t-on à Monet d'avoir peint cent fois la même rivière ?), mais on constatera, en revanche, que ses recherches nouvelles, pour intéressantes qu'elles soient, restent encore aujourd'hui à un stade expérimental.

Florence Noiville

(1) Tous les romans de Pierre Bergounioux sont publiés chez Gallimard. *La Mue* est son septième roman.

Hatier abandonne la littérature

Bernard Foulon, PDG des éditions Hatier, a décidé la suppression du secteur de littérature générale, dont il avait confié la responsabilité à Colline Faure-Poirée. Une dizaine de personnes vont être licenciées. Pour Hatier, c'est l'échec d'une tentative de diversification et de renouvellement d'image ; pour Colline Faure-Poirée, pour les auteurs et les directeurs de collection - Michel Cacciotti, René de Cacciotti, Patrick Beaumais -, qui s'étaient investis avec talent et passion dans cette entreprise littéraire de grande qualité, c'est l'amertume et le sentiment d'un échec. Pour les lecteurs, c'est l'arrêt - qu'on espère provisoire - d'une production riche et ambitieuse.

C'est en juin 1991 que Hatier

P. L.

DOCUMENTS

L'ultime utopie

LA VOIE LIBERTAIRE

de Michel Regan.
Coll. « Terre humaine », Plon,
200 p., 140 F.

MOI, CLÉMENT DUVAL,

BAGNARD ET ANARCHISTE

Edition établie et présentée
par Marianne Enckell,
Editions ouvrières
(12, avenue de la Saur-Rosalie,
75013 Paris), 255 p., 125 F.

Michel Regan ne croit pas, après le reflux communiste, que le capitalisme soit une fatalité au même titre que la mort. Cet autodidacte, volontiers frondeur, a, il est vrai, choisi, depuis l'âge de vingt ans, la voie libertaire, « un petit chemin caillouteux (...) sur lequel ne s'engagent que quelques utopistes ». Il a écrit des livres de cet ordre profane, mais d'une manière si digne, si sûre, ne renvoyant pas, au détour d'une page, à l'anarchie.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui n'apprend pas grand-chose aux anarchistes de cour ou de raison. En revanche, il représente une superbe initiation à cette utopie que beaucoup tiennent pour un folklore du siècle passé. Remarquable propagandiste libertaire, Michel Regan n'a pas fait œuvre de théoricien, mais a éclairé ses idées à la lumière de ses propres expériences. Au passage, il salue les livres et les hommes, Henri Poulain en particulier, qui l'aidèrent à explorer cette voie.

« Le pouvoir ne doit pas être conquis, il doit être détruit », disait Bakounine, qui récusait le dogme marxiste selon lequel la classe ouvrière devait diriger la société. L'anarchiste russe prévenait les révolutionnaires de 1917 : « France la révolutionnaire la plus radicale et place-la sur la route de toutes les Russies, ou confiez-lui un pouvoir dictatorial et, avant un an, il sera devenu pire que le tsar lui-même ».

Michel Regan est par trop humaniste pour apprécier l'idéologie

isme anarchiste des années 1896-1912. Il estime que l'anarchie, après la répression de la Commune de Paris (trente et un mille morts) et la mort de Bakounine (1876), s'est égarée. « La propagande par le fait » fut la réponse d'une poignée de sans-espoir à la barbarie de la société. Veillant, dans la bombe à la Chambre des députés en 1933, n'eût fait aucune victime, fut néanmoins guillotiné.

« L'orgie et la misère »

Condamné pour vol aux travaux forcés à perpétuité en 1887, Clément Duval fut l'un de ces illettrés. Après quatorze ans de bagne et dix-huit tentatives d'évasion, il réussit enfin à s'enfuir de l'enfer vert et à gagner New-York où il bénéficia de la solidarité d'anarchistes italiens. Marianne Enckell a retravaillé le manuscrit des Mémoires qu'il écrivit aux États-Unis. Les pages les plus touchantes sont celles dans lesquelles il relate son procès. A l'instar de Louise Michel devant ses juges versaillais, il plaide coupable avec fierté et revendique, haut et fort, le droit de combattre une « société égoïste, marâtre, corrompue où l'on voit d'un côté l'orgie, de l'autre la misère ».

Après avoir rappelé que les anarchistes furent à peu près les seuls à prôner, dans la première moitié de ce siècle, le malthusianisme, le droit à l'avortement, l'amour libre, et que c'est l'un des leurs, Louise Lecol, qui obtint, en 1902, après une grève de la faim de vingt-deux jours à l'âge de soixante-quatre ans, un statut pour les objecteurs de conscience, Michel Regan réaffirme sa confiance dans l'avenir de l'humanité, car l'homme, pense-t-il, ne peut vivre sans utopie.

Pierre Drachline

Les riches heures de l'hérésie

LES GNOSTIQUES

de Jacques Lacarrière.
Préface de Lawrence Durrell,
A.-M. Métaillé, 191 p., 89 F.

Peu de livres épuisés manquent à ce point. Même pour ceux qui ont découvert avec une ombre jubilation, voilà vingt ans, cette cohorte d'hérétiques, d'insoumis, d'irréductibles appelés « gnostiques ». Il n'y a vraiment rien de mieux à faire que de repartir en campagne de Jacques Lacarrière pour vérifier leur éblouissement d'alors et combien la dégradation générale s'est encore accrue. Quant aux autres, les lecteurs neufs, ils ont bien de la chance : ils vont pouvoir perdre pied, connaître l'ivresse de pensées radicales mais gaies, repérer les comportements libres et libertaires qui lient tout naturellement la luxure à l'ascèse.

A dix-huit siècles de distance, la parole et l'exemple des gnostiques demeurent toujours aussi décapants. Avec ses turberies absurdes, ses violences quotidiennes, ses programmes d'abrutissement collectif, le monde d'aujourd'hui légitime au plus haut point le refus ébale qui lui opposait déjà ces lointains rebelles. Pour eux, une création parcellaire retée ne peut être le produit que d'un Dieu méchant, un Dieu ennemi de l'homme. « Viadrement, impériale, irrémédiablement », note Lacarrière, le gnostique ressent la vie, la pensée, le devenir humain et planétaire comme une œuvre manquée, limitée, vicieuse dans ses structures les plus intimes. (...) Mais cette critique radicale de toute la création s'accompagne d'une certitude tout aussi radicale, qui la suppose et la soutient : à savoir qu'il existe en l'homme quelque chose qui échappe à la malédiction de ce monde, un

feu, une étincelle, une lumière issue du vrai Dieu, lointain, inaccessible, étranger à l'ordre parvenu de l'univers réel, et que la tâche de l'homme est de tancer, en s'arrachant aux sortilèges et aux illusions du réel, de regagner sa patrie perdue, de retrouver l'unité première et le royaume de ce Dieu inconnu, méconnu par toutes les religions enterrées.

C'est donc les voies de ce retour vers l'unité première qui se trouvent explorées dans ce livre. On imagine les surprises et les merveilles de ces périodes, des déviances, des « monstruosités » pour la pensée commune et l'assujettissement aux normes. Aïe, et entre autres provocations, les gnostiques prenant le soin de vivre en marge de toute société constituée, d'éviter toute compromission avec les sphères institutionnelles, de refuser la procréation, le mariage, la famille... On entend d'ici le colère des commentateurs chrétiens et des tenants de l'ordre grégoire. Ceux-ci appellent auynchisme, à l'érudition, au bûcher, et ils sont attendus. D'Alexandrie au pays cathare, les gnostiques seront pourchassés et exterminés. Ce n'est pas le moindre mérite de Jacques Lacarrière que d'avoir sorti leurs voix et leurs enseignements du grand charnier oublié des religions.

A. V.

* Jacques Lacarrière publie par ailleurs, dans la série « Courants de pensée/ Terre humaine », un livre autobiographique intitulé *Chemins d'écriture*. Il s'agit, à travers quelques livres, de restituer le mouvement d'une vie. Lacarrière définit très bien les deux versants de sa quête, les deux moyens d'accès à soi-même : la marche et le mot. « Si ever c'est d'une certaine façon s'inscrire dans l'histoire, écrire, c'est essayer de capturer cet éphémère pour l'inscrire dans la durée, c'est devenir élève du Temps » (Plon, 238 p., 121 illustrations, 120 F.).

LE DIT DES VRAIS HOMMES

d'André-Marcel d'Ans.
L'Aube des peuples/Gallimard,
393 p., 155 F.

LE CHANT DU SILBACO

Chronique amazonienne
de Jacques Meunier
et Anne-Marie Savarin.
Phébus, 237 p., 125 F.

ÉCRIRE LA FRANCE

d'Anne-Marie Thieesse.
P.U.F., 314 p., 195 F.

VOICI venu le temps des villes, partout dans le monde. Les chiffres le disent : dans un avenir proche, la moitié de la population de cette planète étroite sera concentrée, agglomérée, dans les grands ensembles faits d'hommes, de constructions, de réseaux et de techniques imbriqués. C'est le triomphe du méga et de l'artificialité, l'avènement des machines urbaines qui aspirent des hommes longtemps liés aux pays de la tradition, aux terroirs et aux cités modestes. Les « déracinés » font nombre, sans avoir aussitôt aboli la mémoire de leurs origines, ni apaisé l'inquiétude de leur identité à l'épreuve.

Les périodes de grandes transitions engagent dans l'espérance, dans l'attente d'un autre avenir, elles exaspèrent le désir d'accéder à de nouvelles satisfactions et à des biens plus nombreux. Mais, dans le même mouvement, elles engendrent des déceptions et des maux nouveaux, elles nourrissent la nostalgie. Les gens des sociétés de la tradition, ailleurs, campent en marge d'une civilisation coquetterie, porteuse d'une modernité qui n'est pas encore la leur. Et notre propre histoire a été marquée par ces poussées où la révolution se veut retour aux origines, au passé, et exaltation des patries paternelles. Alors, les mots de l'enracinement se disent ou s'écrivent avec une force ravivée.

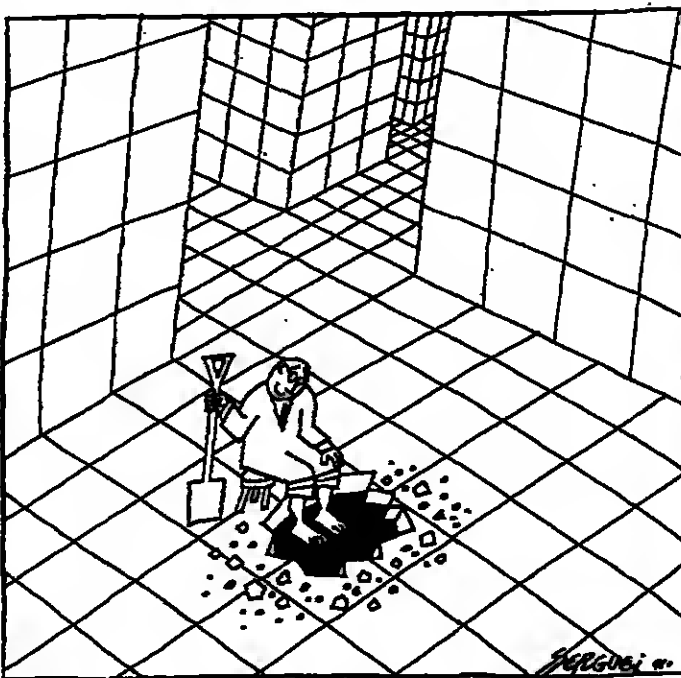
ANDRÉ-MARCEL D'ANS, associant le double talent de l'ethnologue et de l'écrivain, nous entraîne dans la longue histoire culturelle des Indiens Cashinahua de l'Amazonie - qui se disent les « vrais hommes » - et dans leur lutte contre l'oubli. Il leur cède la parole en présentant une soixantaine de récits, mythes explicatifs des « raisons d'être du monde », des origines de toute chose et des pratiques humaines, histoires métamorphiques et de « merveilles », contes à portée morale, en les précédant d'une brève introduction ethnographique qui en éclaire l'acros. Ces narrations, où le savoir-dire par recours aux métaphores, aux analogies, aux ressources rhétoriques accompagne l'humour, composent, avec les savoir-faire encore maintenus, une mémoire multiple gardienne des anciennes valeurs. Elles révèlent aussi une pensée que les assauts conduits de l'extérieur n'ont pas encore ruinée.

Il ne s'agit pas de « vestiges surannés », mais d'une façon différente d'appréhender le monde, non dominatrice et non totalitaire. C'est un monde dont l'homme ne s'est pas séparé afin de le soumettre ; il y découvre la vie partout diffusée, le jeu des « forces spirituelles » et les manifestations des « étres mythiques » ; il n'y cherche pas les vérités qui fondent la puissance, mais les connaissances ouvertes qui le placent sur « une multiplicité de plans expérimentiels » ; il s'accommode de ce que les choses soient à la fois, et toujours, « en état et en devenir ». Dans ce monde, « rien ne saurait jamais être faux », tout est possible. Cette conception plurielle, non préemptive, explique la difficulté rencontrée dans la transmission du « dit » des Cashinahua. Le transmetteur, André-Marcel d'Ans, a l'art de rendre accessible leur grand livre du monde, sans cacher la contrainte de recourir à une « réécriture littéraire » - et les risques que pris face aux gardiens de la pure restitution scientifique, sans masquer une ambiguïté qui allie l'attachement au temps des collines (lieux du passé et du mythe) au désir du temps des vallées, lieux de contact avec les « étrangers » et avec les produits de leurs techniques. L'imagination procure alors ce que la réalité refuse, tout en marquant la certitude d'une rupture, d'un impossible retour aux pays des ancêtres : il semble bien que le « pont mythique » reliant les deux mondes soit une ouverture fois coupée.

C'est ce que confirment, dans leur *Chronique amazonienne* rééditée, Jacques Meunier et Anne-Marie Savarin. Ils font surgir les « Indiens désindianisés » pour qui l'effacement devient destin, ils montrent des « sociétés qui s'effi-

SOCIÉTÉS

par Georges Balandier



Les mots de l'enracinement

tent. Et la légende du Silbaco, de l'engouement au chant lugubre « annonce sans se laisser la fin des maîtres blancs ».

Ce livre où la science et l'indignation se marient doit être lu, il enseigne, il provoque, il entraîne dans une exploration rapide des cultures amazoniennes, dans un survol des espaces où sont multipliés les tourbillons et les drames d'une histoire de longue durée. Les auteurs venus du dehors apparaissent alors sur la scène indienne : les découvreurs à la suite de Colomb, les colonisateurs, les insoumis, les aventuriers, les collecteurs et les barons du caoutchouc, les fondateurs d'un capitalisme primaire, et finalement les touristes à la recherche d'émotions et de souvenirs.

Cette chronique est aussi celle des calamités, des maladies et des agressions qui ravagent les cultures amérindiennes et saccagent les hommes. Des misères où s'entreteint pourtant la force de lutter

contre l'oubli, par la mémoire et les mots. L'art du conteur accompagne les arts matériels restés vivants, il transfigure le présent, il préserve encore une beauté autrefois capturée. Les deux auteurs de la chronique amazonienne veulent s'y accorder, leur savoir est porté à l'incandescence pour devenir poème et pamphlet. Et proclamation : « La gloire de vivre, voilà le miracle indien ! »

CE détour d'éloigne pas de notre passé culturel, il l'éclaire. Sous la culture unificatrice française se sont maintenues des cultures locales, estimées inférieures, folklorisées par l'effet de la modernité. Périodiquement, elles se manifestent par les mots de leurs porte-parole et les textes des écrivains qui en sont issus. Elles provoquent ce qui fut qualifié de « Réveil des provinces » à la fin du siècle passé ; elles nourrissent non pas seulement la passion de la tradition, mais aussi une critique du pouvoir central, de la ville capitale où se

nausent les valeurs terriennes et les manières d'être anciennes. L'oubli (ce que porte la parole) et la littérature (ce que diffuse l'écrit) sont allées par l'expression des « régionalismes ». Anne-Marie Thieesse, dans un livre nécessaire à une connaissance décentrée de notre histoire culturelle et à une meilleure appréciation des forces décentralisatrices, suit le mouvement de la littérature régionaliste française « entre la Belle Époque et la Libération ».

Le Midi est le pays d'où part cette renaissance contagieuse, avec Mistral, le Félibrige, le recours à une langue d'oc épurée, le folklore ravivé, l'exaltation d'un peuple à la fin provençal et paysan. Puis, « le mouvement s'étend à toute la France » en entraînant une multiplication des manifestations, des écoles, et une culture passionnée de la différence, source d'une littérature qui se veut « neuve et revivifiée ». « Des centaines d'écrivains et des milliers d'œuvres » composent un espace littéraire méconnu, bien que le régionalisme ait pu devenir un moyen de la réussite et que le roman régionaliste ait en un temps « concurrencé le roman de meurtre ». Il exaltait l'authenticité, la vertu de l'enracinement, la vigueur des cultures et des langages nés des provinces et du peuple.

Anne-Marie Thieesse montre nettement les ambiguïtés d'un mouvement qui engendre un genre littéraire peu défini, une « représentation fraîche et enchanteresse du monde rural », un hybride par le mariage de la fiction et de la documentation folklorique ou ethnographique. Elle souligne surtout l'ambiguïté politique. Le régionalisme culturel a été le support d'une idéologie fluctuante, il devient, durant les années 30, une sorte de « remède à la crise » : la conjugaison des différences se fait « réconciliation », négation des affrontements de classes, correctifs des maux de la modernité. La Révolution dite nationale imposée après la défaite a tenté de le transformer en une sorte de « réformisme consensuel », mais elle n'a créé, selon le mot de l'historien Marc Bloch, qu'un « vaste musée d'antiquités ». Il est des régionalismes qui sont des naissances à l'envers, des populismes dévoyés ; nous ne devons pas l'oublier.

* Signatures sous Al-Azhar, la quête des origines, de F. Boute et al. (Éditions M. S. 18, 200 p., 170 F.), et l'été sibérien dans le monde arabe se trouve dans son « essai sur le social profond » et ses « capacités évolutives ». D'autre part, l'actualité européenne conduit aux interrogations de passé, à l'analyse des textes politiques et culturels repérés de l'histoire. Des anthropologues considèrent, avec une démarche nouvelle, les nations dans l'Europe, les nations, décrites par la suite de la revue *Terrain* (70 F.) et R. Lohet trouvent les certitudes que l'homme européen a sur son passé dans *Notes, peuple européen* (Éditions Klincksieck, 264 p., 145 F.).

La civilisation du désert

Un siècle avant le colonel Lawrence, un agent de Napoléon tentait d'unifier les tribus bédouines

LE DÉSERT ET LA GLOIRE,

Mémoires d'un agent syrien

de Fathallah Sâyigh.

Traduit de l'arabe

et présenté par Joseph Chelhod.

L'Aube des peuples/Gallimard,
304 p., 150 F.

Avec son nom et son titre d'empereur, Lascaris, marquis de Vintimille, n'a pas encore pris la place qui lui revient au premier rang des grands explorateurs des déserts d'Arabie. Il fut pourtant, cent ans avant T. E. Lawrence, un formidable érudit de sable et de pistes caravanières entre Nil et Euphrate, Yémen, Palestine, Perse et jusqu'aux frontières des Indes. Né sarde, passé au service de Bonaparte du temps de l'expédition d'Égypte, cet aventurier devait s'impliquer totalement dans le vaste projet de conquête de l'Orient imaginé par l'empereur. Celui-ci, incapable d'envahir l'Angleterre, entendait la réduire en la privant de ses possessions asiatiques. D'où la nécessité de se ménager des alliés du côté de l'Arabie pour favoriser le passage sans embuscades d'une armée de cent mille hommes. Dans cette perspective, la mission de Lascaris était double : fournir des renseignements de première main sur les itinéraires

possibles, sur les contrées désertiques et leurs habitants, tenter aussi d'unifier les tribus bédouines afin de s'en servir à traiter avec un seul chef.

C'est cette odyssee, menée magistralement, mais en pure perte du fait de la débâcle impériale après la campagne de Russie, que retracent les Mémoires de Fathallah Sâyigh, le traducteur syrien engagé par Lascaris qui devint bientôt son associé, son confident, presque son fils. Longtemps contenté et hrocaré par les arabes institutionnels, exultés en chambre peu soucieux de se mettre à l'épreuve du terrain, ce récit paraît désormais pour ce qu'il est : l'une des sources irremplaçables de toute étude des Arabes du désert.

Car la fonction d'espion, d'agent d'influence, voire de stratège, requiert surtout, en plus d'un courage assez inconsciemment, un sens aigu de l'observation, une compréhension des coutumes et des mœurs rencontrées, une capacité à en rendre compte sobrement, efficacement. Fathallah Sâyigh se révèle ainsi un mémorialiste précis, rapide, serrant au plus près l'action, dessinant au plus net les lieux, les silhouettes, les caractères. Même s'il se fait l'écho de légendes, d'anecdotes ou de contes emblématiques, il sait éviter les redites, les détours. Il transcrit par exemple au galop cette magnifique histoire de

jumeaux très renommée que son maître bédouin ne voulait, pour rien au monde, céder au vizir de Damas. A la suite d'un stratagème, un vaineur avait pourtant réussi à chevaucher la cavale et à s'enfuir. Le propriétaire, avec d'autres cavaliers, mène la traque, mais sur le point de rattraper le fugitif il lui cris le « secret » de dressage qui décuple la vitesse de la monture. Devant la surprise de ses compagnons, il avoue : « J'aime mieux perdre ma jument que de ternir sa réputation. Quel déshonneur pour moi si l'on disait que parmi les chevaux des Wild Ali il en existe qui soient capables de l'atteindre et de la ramener ! »

Tout ce livre, qui fait figure de révélation, multiplie les détails sur la vie quotidienne, le goût de l'espace, le sens du faste, la dureté aussi des bédouins. En marge d'une équipée militaire qui n'aura pas lieu, c'est une exploration des terres et des éaux nomades qui s'accomplit ici. Grâce à Joseph Chelhod qui vient d'assurer la réimpression d'un tel texte, par une traduction, des notes et une présentation exemplaires, Doughty, Lawrence, Thesiger se découvrent, sur le tard, un grand devancier.

André Velter

SOCIÉTÉS

De l'énergie

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

de Georges Balandier

SOCIÉTÉ

HISTOIRE

De l'énergie à revendre

Hier quasi miraculeuse, aujourd'hui banalement quotidienne : l'électricité dans son histoire et sa magie

HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ EN FRANCE, TOME I 1881-1918

Sous la direction de François Caron et Fabienne Cardot, préface de Marcel Boiteux, Fayard, 1 000 p., 340 F.
LA FÉE ÉLECTRICITÉ
d'Alain Beltran, Gallimard, coll. « Découvertes », 160 p., 72 F.

Il ne manque pas un bouton à presser pour éclairer le lecteur de cette monumentale *Histoire de l'électricité en France*. Encore ne s'agit-il que du tome premier, qui s'arrête en 1918. Une entreprise encyclopédique, fruit des travaux de douze auteurs (1). La lumière est si crue sur ces « années d'espoir et de conquêtes » qu'on aurait envie de murmurer « blaise un peu l'abat-jour ». Ce serait oublier qu'il s'agit là d'un ouvrage de référence, publié par l'Association pour l'histoire de l'électricité en France, qui s'est donné pour tâche – parfois bien ingrate – de fixer, sans limite de poids, cette « saga » de l'« énergie noble ».

Cela démarre en 1881, date de l'Exposition internationale d'électricité à Paris. C'est la première fois, en effet, que le public peut mesurer l'impact d'un mouvement d'innovation datant du début du dix-neuvième siècle, et qu'il voit, en même temps, la lampe à incandescence d'Edison, le téléphone de Bell, la machine de Gram, le tramway de Siemens, etc. La première fois aussi qu'on met l'accent sur une seule technique, au lieu de monter ces « comices industriels » dont parlait Renan. La presse est dithyrambique. Les visiteurs comprennent combien leur vie quotidienne peut être modifiée par cette énergie. Bien sûr, il faut du temps pour l'apprivoiser, et défilent, quelques pages plus loin, les grands de cette aventure : Volta, Ohm, Ampère, Faraday, Maxwell, Gram, etc., des « inspirés », jugés alors comme des artistes autant que des inventeurs.

Les lecteurs apprendront ensuite... ce qu'ils savent déjà, à quoi va servir la nouvelle énergie. Seulement ils seront initiés par le menu aux questions posées par l'arrivée de l'électricité dans tous les secteurs. Ainsi ce n'est pas sans une lutte acharnée que le gaz d'éclairage cédera la place dans les rues et dans les maisons. La vapeur résistera encore plus longtemps dans les chemins de fer. Les chevaux des tramways seront moins coriaces et laisseront plus facilement la place aux concurrents à étincelles.

L'Allemagne, déjà

Nos auteurs insistent beaucoup sur ce qu'ils appellent un peu pompeusement « la culture électrique », c'est-à-dire tout simplement la manière dont l'enseignement de tout niveau intègre ces connaissances. On passe de « l'électricité minérale et électrique des salons et des cabinets de physique du dix-huitième siècle » au lancement de la modernité.

Parallèlement, un extraordinaire mouvement de vulgarisation se répand avec ses vedettes et ses querelles, la pierre de touche étant l'introduction ou non d'éléments mathématiques dans cette littérature. Les écrivains, eux, ne s'embarassent pas de cela, qu'ils s'appellent Jules Verne ou Villiers de l'Isle-Adam, avec son *Eve future*, automate électrique.

L'histoire de l'économie électrique permet de se rendre compte des retards pris par la France sur l'Allemagne (air connu, hélas) dès le début du siècle. Ce ne sont pas seulement les entrepreneurs qui s'agitent, mais la communauté scientifique de notre pays qui n'a pas réussi au bon moment les orientations les plus prometteuses, et les politiques qui n'ont pas su soutenir financièrement ces activités nouvelles. Détail significatif, c'est par l'éclairage que l'électricité est entrée dans nos usines, et c'est bien plus tard qu'elle servira à actionner des moteurs. Des cam-



NICOLAS SIBERT

pagées étaient au reste menées sur le thème : « L'électricité est la seule source de lumière non polluante ». Les écologistes étaient déjà là, on les appelait les « byénistes ».

Cette « âme de l'univers »

Petit à petit, les possibilités d'approvisionnement des centrales thermiques, puis hydrauliques, suscitent la naissance d'un marché, donc d'une industrie de la construction électrique et, dès avant 1914, les Thomson-Houston, CGE, Empain sont là, la toile d'araignée technique et bancaire commençant d'être sérieusement tissée. Contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres branches, la guerre de 1914-1918 n'a pas suscité de progrès technologiques pour l'électricité, mais, dès 1920, le paysage électrique de la France était formé, en particulier celui des principaux fournisseurs de haute tension. Avant cette date, les trois graves importantes de 1905, 1907 et 1910 provoquent dans l'opinion la prise de conscience du caractère de service public de l'électricité.

Pour un si grand nombre de pages, il nous paraît toutefois que les allusions à la condition ouvrière et au rôle des syndicats sont vraiment maigres. En général, ce considérable travail est trop lisse ! Qu'il n'y ait pas de

vrai portrait des hommes hauts en couleur qui illustrèrent le parcours peut se comprendre, c'est la loi du genre. On a choisi délibérément l'austérité de l'expression. Mais pourquoi un livre si « aseptisé » ?

On a l'impression que « tout baigne », comme on dit aujourd'hui, dans cette histoire, qu'il n'existe pas d'intrigue, de scandale, de procès (ah ! si, le « Gaz de Bordeaux »). Et pour quoi n'avoir pas dispersé les quarante-cinq pages d'iconographie au lieu de les serrer frileusement au centre ?

A propos d'iconographie, c'est un festival qui nous est offert par Alain Beltran dans un petit livre sur la *Fée Électricité*. Il prend le parti contraire de la « sècheresse » que nous venons d'analyser. Tout pour le grand public, cette fois. Avec un texte très dépouillé, une mise en pages de classe, des couleurs, un rythme allégre, de l'humour, des petites histoires et des témoignages rares. Des origines à nos jours, l'électricité, cette « âme de l'univers » disait Jules Verne, brille de tous ses feux. Un ouvrage qui se révèle... très bon conducteur.

Pierre Drouin

(1) Michel Baul, Alain Beltran, Serge Benoit, Fabienne Cardot, François Caron, Michel Caron, Paul Gerbod, André Grélon, Pierre Lanthier, Pierre Lemaire-Vireux, Henri Morel, Girolamo Rasmuzzi.

Qui a tué Fualdès ?

En ressuscitant cette grande affaire criminelle du XIX^e siècle, Pierre Darmon fait œuvre de sociologue autant que d'historien

LA RUMEUR DE RODEZ
Histoire d'un procès truqué
de Pierre Darmon.
Albin Michel, 244 p., 95 F.

Mars 1817. Le corps d'un notable de Rodez, M^{re} Fualdès, est découvert, un matin, ligoté, flottant dans les eaux de l'Aveyron, en pleine ville de Rodez. Sa canne à pommeau d'argent avait été retrouvée la veille au soir, au coin d'une ruelle mal famée. Très vite, cela sent le crime politique, car la victime, magistrat à la retraite, avait autrefois siégé dans les tribunaux révolutionnaires et avait achevé sa carrière comme procureur impérial au criminel.

Peut-être, mais rien ne serait plus inopportun pour les autorités de la Restauration, à peine remises de l'ultime secousse des Cent-Jours, que de relancer à l'occasion de cette affaire un enchaînement de vengeance et de règlements de comptes – n'aurait-il dans ce cas, où le passé de la victime oriente naturellement les soupçons vers le camp royaliste ?

C'est bien pourtant dans ce sens qu'il faudra se résoudre à aller, non sans qu'entre-temps quelques têtes ne tombent et que n'interviennent d'innombrables détours judiciaires : un rôle décisif va revenir à une femme dont les fantasmes alimentent les témoignages successifs et contradictoires – elle était « un poignard attaché à une girouette », – au point de conduire un président de tribunal au bord de la crise de nerfs.

Ce livre n'est pas seulement, comme l'indique son sous-titre, l'histoire d'un procès truqué (pour le cantonner dans les limites sans danger du droit commun) sur lequel, d'ailleurs, la lumière ne sera jamais faite intégralement. Le plus près qu'on en approchera sera, sans doute, ces paroles prononcées sur l'échafaud par un des condamnés innocents : « Fualdès n'avait des ennemis, il s'en était fait pendant l'interdiction. Les personnes qu'il avait persécutées pendant les Cent-Jours avaient juré sa perte. »

Justice terroriste

Ce récit d'un complot judiciaire est, avant tout, une plongée dans le fond d'une province, d'une campagne meurtrie par les trahisseries de la Révolution, puis de la Terreur blanche, où les peurs, les superstitions, la crainte de forces occultes venues du fond des âges, n'ont pas encore disparu. « Une peur sourde », écrit Pierre Darmon, commençait à investir la place comme une réurgence des climats de psychose et de terreur dans lesquels baignaient jadis les procès en sorcellerie. La justice elle-même « voyait des signes occultes partout ».

C'est dans ce contexte que se construisent des réquisitoires dans lesquels les rumeurs – « on dit... », « on ajoute... » – tiennent lieu de preuve, où se déterminent des jugements dictés par une opinion publique – encouragée par le pouvoir politique – pour

laquelle la culpabilité des accusés ne saurait faire aucun doute et qui réclame des têtes. Du reste, « les témoins à décharge furent beaucoup moins nombreux que les témoins à charge. Et pour cause ! En soutenant la cause des prévenus, tous encouraient le risque de se retrouver dans la nasse d'une justice terroriste ».

Pierre Darmon a fait ouvrage à la fois d'historien et de sociologue – on appréciera ses descriptions du milieu rutabénois au début du siècle dernier – en s'appuyant sur les pièces de justice qui sont restées de ce long procès (on alla en cassation, on revint devant d'autres cours...), mais aussi sur les très nombreuses études consacrées depuis à ce que l'on appelle « l'affaire Fualdès », pour laquelle on se passionna, à l'époque, « de Gibraltar à Arkhangelsk ». Peu d'affaires jugées devant des tribunaux réguliers ont conservé leur mystère aussi longtemps puisque l'une des dernières de ces études, publiée dans la *Revue du Rouergue*, date... de 1989.

Le dernier mot est-il dit et le dossier peut-il être classé ? Non, car l'Histoire, fût-elle judiciaire, est habile à conserver ses secrets. Mais, comme conclut Pierre Darmon, « les rumeurs assassines exploitées par un machiavélisme partisan sont de tous les temps », et l'affaire, « dans sa dimension politique où se devine le délire de la persécution des pouvoirs aux abois, [...] préfigure le maccarthysme et les procès de Prague ».

Alain Jacob

Denis Richet historien promeneur

Suite de la page 9

La traversée de ces différents domaines, à laquelle il tenait beaucoup, était pour Denis Richet l'occasion de soulever, à partir de plusieurs points de vue, le problème central de la crise du système absolutiste, saisie dans son histoire longue entre les troubles de religion du XVI^e siècle et la Révolution. On le suit ainsi dans le Paris de la Ligue, au temps des barricades puis de la flamée eschatologique des protestants de 1589. A partir de là, il traverse les XVII^e et XVIII^e siècles, pose, de manière encore très neuve, la question de la reconversion des énergies ligueuses dans le militantisme contre-réformé du siècle des saints, celle aussi de l'origine du jansénisme. Il nous fait entrer avec le même allant dans l'univers qu'on a connu moins souriant des courbes semi-logarithmiques qui mènent – encore et toujours – à la question cruciale : croissance et blocages en France du XV^e au XVIII^e siècles. Avec cette conclusion si

nette : « La ville irrigue peu à peu la campagne, et c'est dans ses murs qu'il faut chercher sans doute les secrets de cette « accumulation primitive » que Marx croyait rencontrer dans l'exploitation des cultivateurs. » D'où l'enjeu d'une histoire longue des notables urbains (on des élites : il ne tenait que modérément à ce terme dont il avait un temps assuré la fortune historiographique), de ceux qui accumulent, génération après génération, les capitaux, les terres et les rentes pour les investir dans l'achat d'offices qui les transformeraient lentement en moyens puis, pour les plus ébancés d'entre eux, comme les Séguier, en grands seigneurs de l'Etat.

Cette histoire-là suppose une vraie familiarité avec des archives difficiles qui permettent de reconstituer les familles, de suivre la transmission des biens et des charges – même quand elle se fait par les femmes, une autre idée forte de Denis Richet, – de repérer les achats de terre, depuis le lopin grappillé sur les malheurs du voisin jusqu'à la seigneurie qui fait franchir le seuil de la vie noble, d'analyser les dettes actives et passives, le contenu des bibliothèques, les collections. L'histoire sociale des notables, de leur ascension, mais aussi de leurs divisions et de leurs combats, apparaît donc comme le socle sur lequel repose la compréhension de pratiques politiques qui dessinent l'horizon des « origines idéologiques lointaines » de la Révolution française. En chemin, on rencontre l'Etat, « la monarchie au travail sur elle-même ». Un Etat qui lutte pour la stabilité et l'approfondissement de sa souveraineté et finit par se perdre dans les excès de ce combat gagné.

La monarchie antiritaire des Bourbons, que l'un définit volontiers comme la grande nivellement des particularismes, n'a eu de cesse de produire de la fragmentation dans le monde social des notables. Les solidarités politiques et civiques de la ville ancienne, qui unissaient, dans des prérogatives communes, les différents groupes de notables urbains, ont ainsi cédé devant le centralisme louisquatorzien. Les agents de ce centralisme ont accédé à une puissance politique et sociale nouvelle, brisant la

cohérence politique du monde de l'office dont ils sortaient. Ils ont contribué de ce fait à détruire la logique des « corps intermédiaires ». C'est ainsi que « plus l'absolutisme se renforce, plus il s'affaiblit », illusoire vainqueur des diversités et des contradictions qui l'avaient fait naître. Cette forte interprétation, qui doit beaucoup à Tocqueville mais le déplace et le dépasse, surgit par petites touches, délicatement, dans les textes consacrés au « seigneur et ses peuples ». Elle a été développée plus systématiquement dans la *France moderne : l'esprit des institutions*. On en saisit ici l'esquisse et comme la mise au point.

D'un article « dur » à une conférence, d'une fin de colloque à un cours, le lecteur se laisse guider en confiance par l'historien maître promeneur. Le plaisir vient aussi du rapport heureux entretenu par Denis Richet avec les différents registres du travail historique, entre expérience et divulgation. Ce que d'autres vivent comme un écartèlement ou, au moins, une contrainte, il le prend comme un des plaisirs du métier, une force de l'écriture historique dont il fut, à sa manière, un moraliste, au nom de la netteté, de la brièveté, de l'élégance.

Christian Jouhaud

François Fejtő, le « sang-mêlé »

QU'VA LE TEMPS QUI PASSE ?

de François Fejtő.
Entretiens avec Jacqueline Chervault-Serper, Balland, 242 p., 120 F.

A la fois grande figure de la diaspora hongroise et de l'intelligentsia française, François Fejtő a traversé le vingtième siècle comme témoin, observateur et militant. Il se définit lui-même comme un « sang-mêlé d'une grande famille multinationale et un centre-européen ». En effet, né en 1909 à Zalaegerszeg, en Hongrie transdanubienne, lorsque l'empire créé par François-Joseph fut démembré dix ans plus tard, plusieurs des oncles, tantes et cousins de Fejtő se retrouvèrent citoyens yougoslaves, italiens, tchécoslovaques, roumains... ou restèrent hongrois.

Réfugié en France en 1938 après une (déjà) brillante carrière littéraire

dans son pays d'origine, résistant pendant la guerre, après avoir été attaché de presse à la légation de Hongrie, François Fejtő rompt avec le régime communiste en 1949 au moment de l'affaire Rajk ; dans une étude parue en octobre de la même année dans la revue *Esprit*, il démontre la caractéristique mensongère des accusations lancées par les stalinistes contre l'ancien ministre de l'Intérieur, victime de l'un des premiers procès préfabriqués organisés à l'Est par le pouvoir totalitaire. François Fejtő, journaliste à l'AFP, devient l'un des meilleurs spécialistes du monde communiste. Ses articles et surtout son maître ouvrage, écrit en 1952 et constamment complété, traduit en dix-sept langues, sur *l'Histoire des démocraties populaires* (Le Seuil), font autorité.

Traitant pendant de longues années des sujets politiques les plus divers, multipliant les livres sur des problèmes relatifs à l'Europe

centrale et orientale, François Fejtő n'a pas cessé de répéter qu'aujourd'hui comme hier, alors que le régime s'est enfin débarrassé de la dictature, les peuples paient pour les erreurs de 1917-1918, à savoir la liquidation de l'empire. Dans les *Entretiens* – qui complètent, mais dans un registre différent et beaucoup plus intime, ses *Mémoires* (De Budapest à Paris) parues en 1987 aux éditions Calmann-Lévy –, François Fejtő parle de ses amis, de ses adversaires, de la Hongrie où il est chaleureusement accueilli lors de ses visites, reprises après plus de quarante ans de séparation forcée. Mais, explique-t-il, « je ne vais pas commencer une nouvelle vie à mon âge ». Il se dit heureux que la Hongrie comme la Tchécoslovaquie aient choisi comme présidents – Václav Havel ou Arpad Göncz – des intellectuels au-dessus de tout soupçon. Comme un certain François Fejtő...

Thomas Schreiber

LE PLAISIR D'ÉCRIRE LE DROIT D'ÊTRE LU

Si pour vous écrire est une passion, écrivez. Nous éditerons et diffuserons vos ESSAIS, MÉMOIRES, RÉCITS, ROMANS, POÈMES en LIBRAIRIES, LANCEMENT PUBLICITAIRE par PRESSE, RADIO, TÉLÉVISION, LIBRAIRIES. Envoyez dès maintenant vos manuscrits à :

LA PENSÉE UNIVERSELLE

115 boulevard RICHARD LENOIR
75046 PARIS CEDEX 11
Tél. (1) 43 57 74 74

Courrez vite ! Les 49 de la loi de 11.03.57 sur la propriété littéraire.

1520 1520

A CINQ HEURES,

MON ANGE

Lettres à Maria St Just

(1948-1982)

de Tennessee Williams.

Préface d'Elia Kazan.

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Thomas Wullaume.

Robert Laffont, 480 p., 190 F.

D'AUTRES MONDES

par Nicole Zand

Le bon ange de Tennessee Williams

EN 1948, une jeune actrice de famille russe, Maria Britneva, née à Leningrad, rencontre à Londres, à une réception donnée par John Gielgud, l'auteur dramatique le plus célèbre de l'époque, Tennessee Williams. « Un homme petit, assis sur un canapé avec une chaussette bleue et une chaussette rouge. Il avait l'air sans prétention et vulnérable, et personne ne lui parlait. J'ai pensé que c'était une doublure. » Il lui confie que Tchekhov est son auteur préféré, qu'il avait été élevé par sa grand-mère comme Maria, que c'était la première fois qu'il rencontrait une Russe. Ce sera, entre la jeune femme et l'auteur de la *Ménagerie de verre* et d'*Un tramway nommé désir*, le début d'une amitié que nous fait découvrir, après la récente édition en un volume des nouvelles complètes (1), une correspondance intitulée *A cinq heures, mon ange*, reprenant les derniers mots de la grand-mère russe à sa petite-fille au moment de mourir (« Dieu sait si j'aime Tennessee », écrit-elle, et je ne crois pas qu'il y ait au monde quelqu'un de plus doux et de plus gentil, plus attentif et généreux et si plein de talent [...] Sa compagnie et son soutien sont ce que je place le plus haut aujourd'hui dans ma vie »).

Une amitié qui durera jusqu'à la mort de Tennessee et dont témoignent quelques centaines de lettres, trente-cinq ans de lettres, qui ont été réunies dans ce volume et qui sont une forme de biographie, futile le plus souvent, superficielle, grave parfois, affectueuse, souvent vacharde. Thomas Lanier, né à Columbus (Mississippi), dit Tennessee, dit Ten (ou 10), y apparaît dans une quotidienneté, une sincérité sans fard, une convalescence, une tendresse qui dévoilent la fragilité de l'artiste. Des premiers succès, qui suivent la *Ménagerie de verre*, jusqu'à la mort, des lettres, parfois plusieurs par semaine, des rendez-vous, des appels au secours, des papotages et des ragots de vieux complices, souvent truffés de hons (et de méchants) mots, avec Maria, devenue lady St Just après son mariage avec un lord du Wiltshire, Maria l'amie fidèle, l'ange gardien,

l'amoureuse, la confidente, l'inspiratrice du rôle de Maggie dans *La Chatte sur un toit brûlant*, Maria dont Tennessee apprécie particulièrement la gaieté, le dynamisme, mais aussi l'intuition et le désintéressement, jusqu'à en faire son exécutrice testamentaire.

NEW-YORK, Key-West, La Nouvelle-Orléans, mais aussi Rome, Barcelone, Portofino, Londres, Paris, Naples, Pampelune, Tanger, Positano, Bangkok, La Havane, Hollywood... Une hougote sans fin, plusieurs fois par an, de part et d'autre de l'Atlantique et au-delà, parmi les amis et ceux qui ne le sont pas, les gens de théâtre, les amants et les gigolos, les chiens dont on ne se sépare pas même dans les voyages, la vieille Olivetti indispensable... Les membres de sa famille surtout, auxquels Tennessee Williams, toujours généreux, reste extraordinairement attaché : le révérend Walter Dakin, son grand-père, qui l'avait emmené pour la première fois en Europe quand il avait dix-sept ans et qui meurt en 1955 à quatre-vingt-dix-huit ans, l'année de la création de *La Chatte sur un toit brûlant*; Edwinna, sa mère, intervenue pour paranoïa, qui meurt en 1980 à quatre-vingt-cinq ans; son frère cadet, qui rêve d'une carrière politique grâce à son beau-père, mais dont la femme est « psychologiquement frigide »; sa sœur Rose, la préférée, schizophrène, personnage central dans son œuvre, que les séquelles d'une lobotomie exécutée en 1937, à la demande de la mère, pour « soigner » ses obsessions sexuelles, condamneront à l'hôpital psychiatri-



Une forme originale de conjugalité.

que à vie. « Je pense que tu l'aimerais bien », écrit, à propos de Rose, Tennessee à Maria après un Noël à Nyack chez Carson McCullers. Elle est redevenue fort jolie. Mince, la peau claire, et ses yeux gris-vert sont ravissants, et cette incroyable douceur, cette patience, ce calme. Après tout ce qu'elle a enduré dans les fosses aux serpents, c'est vraiment un miracle qu'elle soit demeurée une vraie dame. [...] Je suis très fier d'elle ! Je pense que c'est l'être le plus formidable que j'aie connu !

La partie la plus riche de la correspondance, truffée de renseignements sur les dessous de Broadway et de Hollywood, est celle des années 50, l'époque des grandes pièces — le *Printemps romain* de Mrs Stone, la *Rose taillée*, la *Chatte sur un toit brûlant*, Baby

Doil, la *Descente d'Orphée*, soudain l'été dernier, jusqu'à la *Nuit de l'iguane* (1961). Même s'il ne parle que très rarement de littérature, de théâtre ou de critique dramatique... Succession de foudres qui alternent avec les triomphes, la férocité des critiques, les condamnations du cardinal Spellman, la malveillance des « amis », les démentis avec les producteurs, les metteurs en scène, les acteurs...

Une distribution étonnante : Helen Hayes, Liz Taylor, Anna Magnani, Vivien Leigh, Lawrence Olivier, Marlon Brando, Elia Kazan, Bette Davis, les plus grands acteurs de théâtre et de cinéma, les réalisateurs, le fidèle Elia Kazan, Luchino Visconti, dont il suit le tournage de *Senso* et de *La Terre tremble*, Franco Zeffirelli, Paul Bowles en Italie, où il compose la musique de *Senso*, ou à

Tanger (« Paul Bowles est toujours au Maroc. Il m'a manqué beaucoup plus que le Maroc. Il sera toujours plus intéressant l'endroit où il habite »), Gore Vidal, Hemingway, Kenneth Tynan, Carson McCullers, Françoise Sagan, qui fera l'adaptation française d'*Un doux oiseau de jeunesse*.

L'« Ange » Maria, qu'il nomme encore sa « *Talare furieuse* », ne peut pas toujours contrecarrer la déprime qui peut à peu s'installer malgré, ou à cause, des tranquillisants, des antidépresseurs, des amphétamines, du kiff, de l'alcool, des pilules et des drogues de toute sorte. L'âge qui guette, le sentiment que son œuvre est passée dans les théâtres de Broadway (« *Où les années s'en sont-elles allées si vite ? Même les chiens et le perroquet semblent se le demander.* [...] De toute

façon, j'avais décidé d'arrêter de travailler dans les années 60. Je suis devenu tellement démodé que j'en suis presque redevenu à la mode. » Frank, qu'il avait surnommé affectueusement Cheval à cause de ses grandes dents, meurt brutalement, après treize ans de vie commune. Et Tennessee, diminué, vieilli, malade, intoxiqué, désintoxiqué, se sent la proie des parasites de toute sorte, guetté par des journalistes à la recherche de scandales. Guetté par ses amants de passage qui le terrorisent, l'exploitent, même s'il a encore de la répartie (« *Je lui ai dit : « Tu ne me supportes plus. » Il m'a répondu : « Je te trouve repugnant. » Et j'ai répondu, dans mon style à la Blanche : « Pas aussi repugnant que tu seras dans un an. »* ») Guetté par les inévitables ruptures et la solitude : « *Il paraît que ce sont les maladies cardiaques qui tuent le plus, mais moi je crois que c'est la solitude.* »

COMPLÉTÉE de quelques-unes des lettres qu'elle avait adressées au dramaturge, de son *Journal* et de commentaires de Mario St Just (qui passent curieusement de la première à la troisième personne...), cette correspondance de l'auteur de *Soudain l'été dernier* avec la seule femme de sa vie (outre sa sœur Rose) apparaît finalement comme une forme originale de conjugalité, d'autant plus harmonieuse que les partenaires ne se rencontrent qu'en de rares occasions, ne se disent pas tout, et que l'homosexualité affichée interdit tout malentendu entre eux ! L'histoire d'une vie dans l'amitié, plus personnelle, plus savoureuse, en fin de compte, que la médiocre autobiographie (Doubleday 1976, Laffont, 1978) coupillée par l'éditeur afin d'insister sur la « *vie sexuelle scandaleuse* » de l'auteur. « *Il m'avait donné les épreuves à lire, note Maria dans son Journal. J'ai tout lu et je l'ai flanqué à la poubelle. Quand il m'a réclamé le texte, je lui ai répondu qu'il était à la place qu'il méritait.* » L'impression de retrouver dans ces lettres, dans cette intimité, dans ces obsessions, dans ces personnages quasi mythologiques aux impulsions contradictoires, la chair même de l'univers de ce grand du théâtre américain de l'après-guerre.

(1) *Nouvelles* (Laffont). Voir l'article d'Ileor Bianciotti, « Tennessee Williams, puriste et débauché », dans « *Le Monde des livres* » du 9 mars 1990.

Liberté de Henry Miller

Suite de la page 9

Comment oublier, d'autre part, cette poétesse surréaliste qui poursuit son inspiration dans la situation suivante : « *Je me demandais si elle continuerait d'être si je lui glissais un doigt dans la fente. Je fis ça très gentiment, comme si j'explorais les pétales délicats d'une rose. Et elle continua de griffonner sans le moindre murmure approbateur ou désapprobateur, se contentant d'ouvrir les jambes pour me faciliter l'accès.* » Le bonheur d'improvisation de Miller à Paris (quand il habite villa Seurat) se comprend encore mieux quand on sait qu'il écrit en 1927 à New-York : « *L'Amérique produit des gangsters et des magnats de la bière. La littérature est laissée aux femmes. Tout est laissé aux femmes, sauf la féminité.* »

Voilà les phrases, parmi les plus douces, que les douanes des États-Unis avaient pour fonction de saisir sur-le-champ. Récits libres d'un homme libre dans une ville encore libre. Plus tard, dit Mary Dearborn, « les caricatures le présentaient comme un voyeur lubrique griffonnant sur un petit carnet. Quand il se mit à passer à la télévision, on lui posa plus de questions sur sa vie que sur ses livres ». Bien sûr, bien sûr. Ah, ces carnets ! Les voici, dans *Printemps noir* : « *Les notes sont écrites en style cryptique. Une simple phrase peut contenir les lites d'une année. Quelques-unes des lignes sont devenues indéchiffrables pour moi — mes biographes s'en occuperont.* »

L'innovation de Miller est là : la situation telle qu'elle est, telle qu'elle arrive. Comme les surréalistes à l'époque, mais avec cent fois plus de crudité (Breton et Aragon, en comparaison, ont l'air de clergymen), il dit ce Paris fabuleux, cette ville qui n'a pas fini d'étonner le monde (à commencer par les Français qui ne savent pas s'en servir). Miller est

concret et lyrique, pas romantique : « *Il n'était pas romantique, comme disait toujours Vanya. Un homme qui ne se tuait pas, alors qu'il avait toutes les raisons de se tuer, était un homme décevant.* »

Oui, on ne saurait trop remercier Henry Miller d'avoir identifié ce qu'il appelle « la Trinité de la mort : culpabilité-doute-peur ». C'est le sens de sa torrentielle trilogie *Sexus-Flexus-Vexus*, parfois fastidieuse : revenir inlassablement sur les empêchements, les obstacles, les ruses du refoulement, les inhibitions programmées, faire sauter les barrières contre la simple extase d'être là. En quoi ses livres sont des classiques de l'antihédonisme : grossiers, souvent ; sincères toujours. Nécessairement grossiers : « *Sachez avoir tort, lui écrivait Céline à propos de *Tropique du Cancer*. Le monde est plein de gens qui ont raison, c'est pour cela qu'il échoue.* » La devise éternelle de Miller restera celle de Walt Whitman : « *Je me contredis ? Eh bien, je me contredis.* »

Couché dans une jeunesse sans fin

Le meilleur livre de Miller ? Le plus étoilé de sa caricature en voyeur lubrique ? Sans doute le *Colosse de Maroussi*. Fuyant l'Amérique et son « cauchemar chimatisé », il aggrave son cas, en pleine guerre. C'est un déserteur définitif de cinquante ans qui scandalise, aujourd'hui plus que jamais, le culte de la puissance de mort. « *Ne pas dire un mot de toute la journée, ne pas lire de journal, ne pas entendre la radio, ne pas écouter de commérages, s'abandonner absolument, complètement, à la paresse, être absolument, complètement indifférent au sort du monde, c'est la plus belle médecine qu'on puisse s'administrer.* » Encore des déclarations inadmissibles : « *La presse engendre le mensonge, la haine,*

la cupidité, l'envie, la suspicion, la peur, la malveillance... Ce qu'il nous faut, c'est la paix, la solitude, le loisir. » A Athènes, Mycènes, Epidaure, Corinthe, Thèbes, Delphes, dans le tombeau d'Agamemnon, il se prête un serment de fidélité à lui-même. En voici la leçon : « *Qui-conque prétend brûler de faire autre chose que ce qu'il fait, ou d'être ailleurs que là où il est, se ment à soi-même... Il est des êtres qui, lisant ces lignes, comprendront nécessairement que la seule chose à faire, c'est de transformer leurs désirs en actes, jusqu'au bout.* »

Eh oui, jusqu'au bout. Il est de bon ton d'ironiser ou de ricaner de façon apitoyée sur le vieillard Miller qui, à quatre-vingt-quatre ans, entre une Japonaise et une Chinoise, s'éprend d'une jeune beauté sudiste, stricte de seconde zone, mais, semble-t-il, très compréhensive. Quelle obstination sénile, n'est-ce pas ? Quel mauvais goût ! Je ne partage pas cette hypocrisie. Les lettres à Brenda Venus sont directes, drôles, fraternelles, obscènes (en français), sans aucun tremblement. Miller, presque infirme, téléphone, lit, recommande, conseille, divague, rêve, note ses fantasmes. Il est toujours attentif au moindre événement excitant, beaucoup moins spirituel qu'on a bien voulu le dire, sorte d'Hokusai couché dans une jeunesse sans fin. Et voici un dernier message à sa correspondante, comme pour approuver et contresigner le beau mot de Sécession. « *Les « rebelles » [vous tous] étaient admirés, même des Yankees, pour leurs charges intérieures, leur fougue, leur folle témérité. Voilà ce que tu es.* »

Philippe Sollers

En deçà des « Tropiques »

CRAZY COCK

de Henry Miller.

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Alain Defosse.

préface de Mary Dearborn.

Belfond, 252 p., 98 F.

Autant l'annoncer d'emblée, ce roman inédit d'Henry Miller, le deuxième qu'il ait écrit et renoncé à publier après quelques tentatives infructueuses auprès des éditeurs, n'est pas un grand livre, loin s'en faut. Pour tout dire, des œuvres majeures — les *Tropiques*, la *Crucifixion en rose*, le *Colosse de Maroussi* — il est même pénible d'avoir à parcourir ces pages avec pour seul aiguillon une sorte de sens du devoir qui enjoindrait de détecter, ici ou là, les emmures, les ébauches, les frissons, les échos prémonitoires des compositions futures.

Mary Dearborn, biographe méticuleuse de Miller, note justement : « *Première tentative pour transposer ces expériences émotionnelles en œuvre d'art. Crazy Cock est sans doute un document fascinant.* » Document, voilà bien le mot qui convient. Pour le plaisir, on peut toujours repasser !

L'intérêt de cette publication est donc de l'ordre du repérage : voir comment avant le grand lâcher-tout, les intuitions timides et encore floues de Miller allaient lui permettre de trouver sa voix, son timbre, son rythme, et le convaincre que la pulpe de sa vie était le trésor où il devrait puiser ses censes.

En 1927, il a trente-six ans, il se retrouve seul après le départ soudain pour l'Europe de June, sa deuxième femme, à la suite d'une lesbienne extravagante, Jean Kronski. Il est désespéré, humilié, à la dérive. Il accepte un médiocre emploi de bureau et, un soir, reste

sur place pour taper frénétiquement à la machine l'histoire de cette relation chaotique, de cet enfer au quotidien qui l'avait mené au bord de la folie et lui avait imposé un total dégoût de lui-même.

La décision d'écrire une telle chronique est pourtant, indépendamment de la qualité de la narration, déterminante pour Miller : il commence à pressentir que sa singularité doit s'exprimer en dehors des formes établies, qu'il n'a pas à s'en tenir à un cadre avec intrigue, estuques romanesques et autres artifices « littéraires ». Ce que Michael Fraenkel lui confirme brutalement après lecture de *Crazy Cock* en lui affirmant que si le livre est prometteur, il convient néanmoins de le déchirer, de n'y plus penser.

« *Écrivez comme vous parlez, lui dit-il, écrivez comme vous vivez !* »

Passer du « il » au « je »

En fait, Miller avait à accepter d'être son propre héros, de passer du « il » au « je ». Cet unique passage suffirait d'ailleurs à transfigurer les meilleures séquences de *Crazy Cock*, quand il s'en fait d'un rien pour que les répliques clef, pour que les descriptions s'alignent, pour que naisse la jubilation du « *mâcheur de mots* ».

« *Comme il allait gravir l'escalier qui menait à la salle à manger, une femme grande et bien faite, affûtée comme une guirlande de Noël, commença de descendre en se dandinant. Elle lui décrocha un sourire appuyé, lui faisant signe de se ranger. Sa robe tombait bas sur sa gorge, et montait haut sur ses jambes ; elle ne cessait de le regarder, comme si elle craignait de trébucher. Lentement,*

avec mille précautions, elle descendit l'escalier, raide comme un piano de concert. Elle gardait un sourire figé sur les lèvres, qui évoquait le sourire des paralytiques. Il plongea son regard dans le sien, puis un peu plus bas, sur la profusion de chair qui s'étendait des genoux à la taille. C'était de la viande dense, olivâtre, comme lustrée, avec ici et là un reflet sombre. Son regard remonta des cuisses au visage, redescendit. Elle retroussa sa jupe un peu plus haut ; son sourire s'élargit. Elle mettait des bâcles à se transborder jusqu'au bas de l'escalier. Elle n'était pas seulement émue, elle était incendiée. »

Il y a, de cette encre, d'autres citations possibles où la verve à venir affleure. Mais c'est encore de Miller à distance, du Miller d'en deçà des *Tropiques*. D'autres inédits sont annoncés pour les prochains mois, notamment chez Christian Bourgois : souhaitons qu'ils soient plus toriques et que leurs éditeurs ne cèdent pas, comme de vulgaires distributeurs de films, à cette mode qui veut que l'on ne traduise plus les titres anglais. *Crazy Cock*, enfin que nul ne l'ignore, signifie la *Queue en folie*, la *Pine cinglée*, ou quelque chose d'approchant. De toute façon, il y a tromperie sur la marchandise.

A. V.

+ Signaler, par ailleurs, l'excellent Gilles Plazy, *Mon ange* de Henry Miller (Terra vague, 150 p., 85 F.), la réédition de *Jours tranquilles à Clichy* (traduit par Brice Matthiessen, Bourgois, 138 p., 75 F.), ainsi que la régate en poche de *Lettres d'amour à Brenda Venus* (10/18, n° 2210) et de l'essai de Miller sur Rimbaud, le *Temps des assassins* (10/18, n° 1649).

Ne laissez
et l'abs

Aldebert,

Arthur Bertrand

Audemars Piguet.

Breguet

Parnus Caron

Cassegrain

Chamet

Chopard

Christolle,

Ebel

Escada Beate,

Ne laissons pas la morosité tuer le désir et l'absence de désir tuer l'économie.

Fred Joaillier,

Codecot Pauliet,

Heurion,

Karl Lagerfeld,

Lancel,

Mauboussin,

Jacques Morabito,

O. J. Perrin,

Poiray,

Potel et Chabot,

Puiforcat,

Souleïado,

Van Cleef & Arpels.

adressent ce vœu

à tous ceux

qui font l'opinion.

SPECTACLES

EXPOSITIONS

Centre Georges-Pompidou

Place Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.l.j. sf mar. de 12 h à 22 h, sam., dim. et jours fériés de 10 h à 22 h.

FRANÇOIS-MARIE BANNIER. Photographies. Galerie du forum, rez-de-chaussée. Jusqu'au 27 janvier 1992.

L'ÉCRIT, LE SIGNE, L'AUTOUR DE QUELQUES DESSINS D'ÉCRIVAINS. Galerie de la SPI. Jusqu'au 20 janvier 1992.

MAX ERNST. Rétrospective. Grande galerie 5^e étage. Jusqu'au 27 janvier 1992.

FORUM DES QUESTIONS : BEN PROVOQUE LE DEBAT. Forum, 1^{er} sous-sol. Jusqu'au 20 janvier 1992.

GISELE FREUND. Grande galerie - 6^e étage. Jusqu'au 27 janvier 1992.

PHILIPPE GONTIER. Reportage photographique sur l'incendie de l'Ensemble InterContemporain. 1^{er} sous-sol. Jusqu'au 6 janvier 1992.

MARCEL LODS. Photographies d'architecture. Galerie du CCI. Jusqu'au 6 janvier 1992.

FRANÇOIS MORELLET. Dessins 1847-1961. Cabinet d'en graphique, 4^e étage. Jusqu'au 8 mars 1992.

STÉPHANE SIDEROU. Photographies. Centre d'information CCI. Jusqu'au 27 janvier 1992.

NICOLÉ TORONTO, JEAN-LUC VILMOUTH. Galeries contemporaines. Entrée : 16 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

ROBERT WILSON. Mr. Bojangles' memory. Og son of fire. Galerie du CCI. Jusqu'au 27 janvier 1992.

Musée d'Orsay

1, rue de la Boétie (40-49-48-14). Mer., ven., sam., mar. de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 21 h 45, dim. de 9 h à 18 h. Fermé le lundi.

CARPEAUX. Dessins et collections. Collections ou Musée de Valenciennes. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 18 février 1992.

CRAYON. ENCRE OU TERRE CUITE. ESQUISSES D'HENRI CHAPU (1833-1911). Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 12 janvier 1992.

MUNCH ET LA FRANCE. Entrée : 30 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA PAYSANNE MOISSONNEUSE. OEUVRE LHERMITTE. PHOTOGRAPHIES DE CHARLES LHERMITTE. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 5 janvier 1992.

ARTHUR RIMBAUD (1854-1891). Portraits, dessins, manuscrits - exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 12 janvier 1992.

Palais du Louvre

Porte Jaurès - côté Jardin des Tuileries (40-20-51-61). T.l.j. sf mar. de 9 h à 17 h 15. Le musée sera fermé les 25 décembre et 1^{er} janvier.

OEUVRES DE L'ART ET DE LA RENAISSANCE GERMANIQUE. Pavillon de la France. Entrée : 35 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 20 janvier 1992.

GRAVEURS ALLEMANDES DU XVI^e SIECLE. Hall Napoléon. Entrée : 35 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 20 janvier 1992.

SCULPTURES ALLEMANDES DU XVI^e SIECLE. Hall Napoléon. Entrée : 35 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 20 janvier 1992.

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

11, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf mar. et jours fériés de 10 h à 17 h 40, mer. jusqu'à 20 h 30. Sam. et dim. jusqu'à 19 h pendant la durée de l'exposition.

ALBERTO GIACOMETTI. Entrée : 40 F. Jusqu'au 15 mars 1992.

AGNÈS MARTIN. Entrée : 25 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 5 janvier 1992.

Grand Palais

Av. W. Churchill, pl. Clemenceau, av. Saint-Exupéry.

LES AMOURS DES DIEUX. La peinture mythologique de Watteau à David. Galeries nationales (44-13-17-17). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 30 F. Jusqu'au 6 janvier 1992.

GERICAULT. Galeries nationales (44-13-17-17). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 37 F. Jusqu'au 6 janvier 1992.

FORMIDABLE!

LE PRESTIGIEUX CABARET DE PARIS

20 h d'OPERA CHAMPAGNE ET REVUE : 805 F 21 h et 24 h CHAMPAGNE ET REVUE : 820 F

PRIX NETS - TAXES ET SERVICE COMPRIS

MONTMARTRE - PLACE BLANCHE

82 BOULEVARD DE CLICHY - 75018 PARIS

RESERVATIONS : 01 46 00 00 18 ET AGENCE

FAX : 43 98 00 00

ANNUAIRE ELECTRONIQUE

Nous publions le jeudi (daté vendredi) la liste des expositions qui ont lieu à Paris et en région parisienne à partir de mercredi. Une sélection commentée figure dans notre supplément « Arts et Spectacles » du mercredi (daté jeudi).

MOZART A PARIS. Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné (42-72-21-13). T.l.j. sf mar. et fêtes de 10 h à 17 h 40, mer. et ven. jusqu'à 19 h. Entrée : 30 F. Jusqu'au 18 février 1992.

OPERA BULLES. Exposition-spectacle sur la bande dessinée. Grande Halle de la Ville, 211, av. Jean-Jaures (40-03-39-03). T.l.j. sf mar. de 10 h à 21 h. Entrée : 80 F. Jusqu'au 5 février 1992.

LES ORIGINES DE L'HOMME. Halle Saint-Pierre, Musée en Herbe, 2, rue Ronsard (42-58-74-12). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h 30. Spectacle de la compagnie Alain Gamiel à 15 h. Entrée : 30 F. 65 F avec le spect. Jusqu'au 30 avril 1992.

PARIS-HAUSMANN. Le pari d'Haussmann. Pavillon de l'Arsenal, 21, boulevard Morland (42-78-33-18). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h 30, dim. de 11 h à 18 h. Jusqu'au 5 janvier 1992.

PHOTOGRAPHIE ET SCULPTURE. Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 6 avril 1992.

RECLAME L'AFFICHE FAISAIT OEUVRE. Musée national des arts et traditions populaires, 6, av. du Mahatma-Gandhi (40-67-80-00). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h 16. Entrée : 18 F (prix d'entrée du musée). 1 F le dim. Jusqu'au 3 février 1992.

MARTIN SCHONGAUER. Maître de la gravure rhénane vers 1460-1491. Musée du Petit Palais, av. Winston Churchill (42-65-12-73). T.l.j. sf mar. et jours fériés de 10 h à 17 h 40, mer. jusqu'à 20 h 30. Entrée : 30 F. Jusqu'au 16 février 1992.

SEMPRE. Pavillon des arts, 101, rue Rameau (42-33-82-50). T.l.j. sf mar. et jours fériés de 11 h 30 à 18 h 30. Entrée : 30 F. Jusqu'au 26 janvier 1992.

UN CERTAIN CERCLE. Musée de l'Orangerie des Tuileries, place de la Concorde, jardin des Tuileries (42-87-66-18). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h 15. Entrée : 13 F. Jusqu'au 20 janvier 1992.

UN PIED D'HERMÈS. V. A. Printemps-Ecole Camondo, mobilier 30-91. Musée des arts décoratifs, galerie d'actuel, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 12 h à 18 h, dim. de 12 h à 18 h. Entrée libre. Jusqu'au 9 février 1992.

CENTRES CULTURELS

L'ACADEMIE OEL LINCET ET LA CULTURE EUROPEENNE AU XVII^e SIECLE. Fondation Océano Thiers, 27, place Saint-Georges (46-78-14-33). T.l.j. sf mar. de 10 h à 19 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 8 janvier 1992.

ART PHOTOGRAPHIQUE. Olivier Bonnard, Jean Eustache, Hyacinthe, Marc Bouchard, Dominique Sarrault, Espace Electra, 8, rue de Valenciennes (45-44-10-33). T.l.j. sf mar. et fêtes de 11 h 30 à 18 h 30. Entrée : 10 F. Jusqu'au 26 janvier 1992.

LES CHIFFES D'OEUVRE DE LA PHOTOGRAPHIE DANS LES COLLECTIONS DE L'ENSSA. Eperques et Indé. Ecole nationale supérieure des beaux-arts, 11, quai Malaquais (42-60-36-57). T.l.j. sf mar. de 13 h à 19 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 26 janvier 1992.

ROBERT COURTIER. L'Atelier d'art public, 30, rue de la Harpe (43-25-37-51). T.l.j. sf mar. et lun. de 14 h à 19 h. Jusqu'au 26 janvier 1992.

RALPH GIBSON. Espace photographique de Paris, nouveau forum des Halles, place Carnot - 4, 8, grande galerie (40-28-87-12). T.l.j. sf mar. de 13 h à 18 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 10 janvier 1992.

PAUL GUERIN. Fondation nationale des arts. Hôtel des arts, 11, rue de la Harpe (42-56-71-71). T.l.j. sf mar. de 14 h à 18 h, mer. et ven. de 14 h à 18 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 10 janvier 1992.

RENÉ LAJQUE. Musée des arts décoratifs, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h, dim. de 11 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 8 mars 1992.

MARIE DE MÉOIS ET LE PALAIS OU LUXEMBOURG. Musée du Luxembourg, 19, rue de Valenciennes (42-25-08). T.l.j. sf mar. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 12 janvier 1992.

MARC LE MENÉ, NOCTURNE. Crédit foncier de France, salle des tirages, 11, rue de Valenciennes (42-44-80-08). T.l.j. sf mar. et dim. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 26 décembre.

LA PORTE DE BRANCOBOURG A 200 ANS. Geste Institut de Paris, 17, av. d'Iéna (47-23-61-21). T.l.j. sf mar. et dim. de 10 h à 20 h. Jusqu'au 17 janvier 1992.

ROPS ET LA MOERENITE. Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, Beaudouin, 127-129, rue Saint-Martin (42-71-28-16). T.l.j. sf mar. et jours fériés de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 23 février 1992.

ROBERT RYMAN. Rann Espace d'art contemporain, 7, rue de Valenciennes (42-22-99). T.l.j. sf mar., lun., mar. de 12 h à 17 h, sam. de 11 h à 18 h. Jusqu'au 30 juin 1992.

VENEZUELA, ARCHITECTURE ET TROQUEUR. Maison de l'architecture, 7, rue Cheilist (40-70-01-66). T.l.j. sf mar. et lun. de 13 h à 18 h, sam. de 11 h à 17 h. Jusqu'au 10 janvier 1992.

LOUIS VISCONTI, ARCHITECTE. Archives de Paris, 18, bd Sévigné, T.l.j. sf mar., les 25 déc. et 1^{er} jan. de 9 h 30 à 17 h, lun. de 14 h à 17 h. Jusqu'au 7 janvier 1992.

GALERIES

1000 M2 POUR 4 ARTISTES. Art Surfact, 28, rue Claude-Terron (43-06-80-42). Jusqu'au 8 janvier 1992.

MANUEL AMORIN. Galerie Marwan Hoss, 12, rue d'Alger (42-96-37-96). Jusqu'au 2 février 1992.

ART CONTEMPORAIN II. Galerie Beaubourg, 23, rue du Renard (42-71-20-50). Jusqu'au 31 janvier 1992.

ARTS TRIBUTAUX DES CHASSEURS DE TÊTES OU SUP-EST ASIATIQUE. Galerie Le Toit du monde, 33, rue Berthe (42-23-76-43). Jusqu'au 4 janvier 1992.

JOHN BALDESSARI. Galerie Crouzet-Robelin Bara, 40, rue Quincampoix (42-73-38-87). Jusqu'au 11 janvier 1992.

ALAIN BALZAC. PHILIPPE COMPAGNON. DOMINIQUE DEHAIS. Galerie Praz-Delavallade, 10, rue Saint-Sabin (43-38-62-60). Jusqu'au 22 janvier 1992.

BEN. Galerie Beaubourg, 3, rue Pierre-Land (42-71-20-50). Jusqu'au 31 janvier 1992.

PIERRE BETTENCOURT. Galerie Baudouin Lebon, 38, rue Saint-Croix-de-la-Bretonnerie (42-72-09-10). Jusqu'au 18 janvier 1992.

BOLTANSKI, COLLIN-THIEBAUT, LAVIER, TOSANI, VERJUX. Galerie Durand-Dessant, 28, rue de Lappe (48-06-82-23). Jusqu'au 11 janvier 1992.

PIERRE BOUCHER. Galerie Bouquene-Léon, 89, rue de Turenne (40-27-92-21). Jusqu'au 18 janvier 1992.

CLAUDÉ BRIAND-PICARD. Galerie Bernard Jordan, 52-54, rue du Temple (42-72-39-84). Jusqu'au 9 janvier 1992.

CLAVE. Galerie Pastic, 30, rue des Gravilliers (40-33-12-76). Jusqu'au 25 janvier 1992.

OENMARK. Galerie Uri et Orbi, 48, rue de Turenne, 2^e étage, escalier 8 (42-74-56-38). Jusqu'au 23 janvier 1992.

DANIEL DEZUZE. Galerie Yvon Lamy, 108, rue de la Vierge (42-71-09-33). Jusqu'au 18 janvier 1992.

O'DOON REDON A JEAN FAUTRIER. Le collectionneur Armand Parent (1963-1934). Galerie 1900-2000, 9, rue de Penthièvre (47-42-93-45). Jusqu'au 3 novembre 1992.

SYLVIA ELKHAR-LEMBERG. Mémoire et tétragramme. Galerie Lella Mordoch, 17, rue des Grands-Augustins (46-33-29-30). Jusqu'au 26 janvier 1992.

ENNIS OPPENHEIM. Galerie Thierry Salvador, 8, avenue Delcassé (45-62-36-59). Jusqu'au 30 janvier 1992.

ANNE FERRER. Galerie Langer Fain, 14, rue Debailly (42-72-09-17). Jusqu'au 4 janvier 1992.

FIGURATION 1989. Blanchard, Bolegion, Combas, O. Rosa, Jermes. Galerie Jousse-Seguin, 32-34, rue de Charonne (40-30-32-35). Jusqu'au 4 janvier 1992.

JOL FISHER. Galerie Ferdeh-Cadot, 77, rue de Valenciennes (42-78-08-36). Jusqu'au 30 décembre 1992.

GISELE FREUND, FRIOA KAHO ET SES AMIS. Galerie de France, 52, rue de la Verrerie (42-74-38-00). Jusqu'au 4 janvier 1992.

GUY RICHARD. Galerie Martine, 31, rue de Valenciennes (43-64-85-30). Jusqu'au 28 décembre 1992.

KOJI FURUKO. Galerie d'art international, 12, rue Jean-Ferrandi (45-48-84-28). Jusqu'au 2 février 1992.

LA GALERIE OES GALERIES. Galerie Artcuriel, 9, av. Maignon (42-93-16-18). Jusqu'au 31 décembre 1992.

GAREL. Galerie Parice Trigano, 4 bis, rue des Beaux-Arts (46-34-18-01). Jusqu'au 25 janvier 1992.

MICHEL GEMIGNANI. Galerie Arlet, 21, rue Guénégaud (43-54-57-01). Jusqu'au 11 janvier 1992.

ALBERTO GIACOMETTI. Dessins inédits. Galerie Di Meo, 5, rue des Beaux-Arts (45-54-10-98). Jusqu'au 28 décembre.

GIACOMETTI-SCHIEDERGER. Galerie Adrien Maeght, 42-46, rue du Bac (45-45-45-15). Jusqu'au 15 janvier 1992.

SHIRLEY GOLDFELD. Galerie Zaborie, 37, rue Quincampoix (42-72-35-47). Jusqu'au 9 janvier 1992.

GERARD GUYOMARD. N'importe quel, tout à fait. Galerie du Centre, 8, rue Pierre-Land (42-71-20-50). Jusqu'au 22 janvier 1992.

ANTON HENNING. Galerie Bernard Davignon, 78, rue de Valenciennes (48-04-52-50). Jusqu'au 30 janvier 1992.

HOMMAGE A HENRI GETZ. Les pastellistes de la Galerie Alfes. Galerie Alfes, 6, rue des Coutures-Saint-Gervais (48-04-00-14). Jusqu'au 4 janvier 1992.

ANTHERINE KAMM. A. B. Galerie, 14, rue Keller (45-06-80-90). Jusqu'au 15 janvier 1992.

VERONIQUE JOURMARD. Galerie Anne de Vilpèze, 11, rue des Tournelles (42-78-32-24). Jusqu'au 18 janvier 1992.

KABILA. Galerie Guy Crété, 121, rue de Valenciennes (42-72-82-25). Jusqu'au 18 janvier 1992.

KANNO. Galerie Prazan-Fitoussi, 25, rue Guénégaud (46-34-77-61). Jusqu'au 18 janvier 1992.

LABAUVIE. Galerie Maeght, hôtel Li Rebour, 12, rue Saint-Martin (42-78-43-44). Jusqu'au 31 janvier 1992.

RENÉ LAJQUE. Galerie Florence Doris, 8, rue Bourbon-le-Château (40-48-00-00). Jusqu'au 8 mars 1992.

PIERRE LESIEUR. Galerie Coard, 12, rue Jacques-Callot (43-28-88-73). Jusqu'au 8 janvier 1992.

CLAUDE LEVEQUE. Galerie de Paris, 6, rue du Pont-de-Lodi (43-25-42-63). Jusqu'au 18 janvier 1992.

LUMIERES. Galerie Jean-Gabriel Mitterand, 8 bis, rue Jacques-Callot (43-28-12-05). Jusqu'au 30 janvier 1992.

GREGORY MAHONEY. Galerie Karzen Grève, 5, rue Debailly (42-77-19-37). Jusqu'au 25 janvier 1992.

MAILLOL. Sculptures, dessins, peintures. Galerie Dne Vierny, 36, rue Jacob (42-60-23-18). Jusqu'au 25 janvier 1992.

JOSÉ MALDONADO. Galerie Froment et Puzos, 33, rue Charlot (42-78-03-50). Jusqu'au 11 janvier 1992.

CILDO MERIELES. Galerie Giovanna Minelli, 17, rue des Trois-Bornes (40-21-89-89). Jusqu'au 15 janvier 1992.

ARMANDO MORALES. Galerie Claude Bernard, 7-9, rue des Beaux-Arts (43-28-87-07). Jusqu'au 11 janvier 1992.

JUAN MUNOZ. Galerie Ghislaine Hussonot, 5 bis, rue des Hautclères (48-87-80-81). Jusqu'au 8 janvier 1992.

MURUA. Galerie Horigue, 23, rue Beaubourg, passage des Minotiers (42-77-27-61). Jusqu'au 11 janvier 1992.

LE MUSÉE MINIATURE. Par Olivier des Clercs et Marc Bari. Galerie Pli et Cie, 65, rue de Seine (43-25-10-12). Jusqu'au 18 février 1992.

NICE A. B. C. ALLOCCO. BEN. CHUBAC. Galerie Alain Oudin, 47, rue Quincampoix (42-71-83-65). Jusqu'au 18 janvier 1992.

OBJETS D'ARTISTES. Galerie Krief, 50, rue Mazurine (43-29-32-37). Jusqu'au 4 janvier 1992.

OBJETS TROUVÉS D'ARTISTES. Galerie du Jour-à-Jour, 8, rue du Jour (42-33-43-40). Jusqu'au 25 janvier 1992.

L'ŒUVRE PHOTOGRAPHIQUE CONSIDÉRÉE COMME UN ÉTAT DE SCULPTURE. Galerie Michelle Chomette, 24, rue Beaubourg (42-78-06-62). Jusqu'au 4 janvier 1992.

ŒUVRES SUR PAPIER. Galerie Nikki Diana Marquardt, 9, place des Vosges (42-78-21-00). Jusqu'au 1 février 1992.

ARTHUR PENCK. Galerie Lange-Salomon, 57, rue du Temple (42-78-11-71). Jusqu'au 31 décembre 1992.

MORENO PINCAS. 10 ens de gouache. Galerie Collette Dubois, 420, rue Saint-Honoré (42-80-13-44). Jusqu'au 31 janvier 1992.

THIERRY POURNIN. Galerie Isabelle Bongard, 4, rue de Valenciennes (42-78-13-44). Jusqu'au 1 février 1992.

ARNULF RAINER. Galerie Stadler, 51, rue de Seine (43-28-91-10). Jusqu'au 18 janvier 1992.

ANTONIO RECALCATI. Terra Cotta. Galerie de France, 50-52, rue de la Verrerie (42-74-38-00). Jusqu'au 18 janvier 1992.

CHRISTINE ROBION. Galerie Sylvie Bruley, 27, rue de l'Université (40-15-00-63). Jusqu'au 11 janvier 1992.

SEMPÉ. Galerie Rohwedder, 8, rue du Roi-Doré (40-27-82-63). Jusqu'au 29 janvier 1992.

ADAM STEINER. Galerie Patricia Dorfmann & Laurent Roux, 39, rue de Charonne (47-00-36-69). Jusqu'au 1 février 1992.

RUDOLF STINGEL. Galerie Claire Burus, 16, rue de Lappe (45-55-36-90). Jusqu'au 11 janvier 1992.

YVON TAILLANDIER. Galerie Lavignes-Bastille, 5, rue de Charonne (47-00-74-40). Jusqu'au 4 janvier 1992.

ANTONI TAPIES. Galerie Lalong, 13, rue de Téhéran (45-63-13-19). Jusqu'au 25 janvier 1992.

BORIS TISSOT. LES CHAISES EN SUCRE. Galerie Via, 4-6-8, cour du Commerce-Saint-André (43-28-39-36). Jusqu'au 4 janvier 1992.

TRAVAUX SUR PAPIER. Galerie Gilbert Brownstein et Cie, 9 et 15, rue Saint-Gilles (42-78-43-21). Jusqu'au 11 janvier 1992.

LE THROMPHE DE LA MÉTAPHYSIQUE. Santiago Arranz, Marco Del Re, Gerardo Dirola. Galerie Thorigny, 13, rue de Thorigny (48-87-60-65). Jusqu'au 18 janvier 1992.

PARIS EN VISITES

« Les passages marchands du dix-neuvième siècle, une promenade hors du temps », 10 h 30, 4, rue du faubourg-Volta (Musée d'Art Moderne).

« Exposition : Mozart à Paris », 11

CULTURE

VARIÉTÉS

Rock, cirque et gags

Mal embouché, tonitrueux, Archaos revient à Paris avec bagnoles, acrobates et bonne humeur

Un cortège à la Mad Max 2 - des motos, des camions déguisés en feuilles qui déboulent - traverse la piste à toute vitesse dans un vacarme infernal. Sur la piste-forme du premier, un groupe rock en pleine action. De l'intérieur du second sortent trois acrobates noirs et argent qui exécutent d'imposantes équilibres. Tout Archaos en une image : le cirque, la baguette punk, le hard rock. Plus un jongleur qui danse avec des boules lumineuses... Plus, cette fois, pour ce spectacle appelé *Mélo Clown*, des Bretons, tous mu, jouant les bons sauvages face à la violence déguisée de notre civilisation.

Pierrot Bidon, fondateur de l'entreprise Archaos - deux troupes voyageuses tournant deux spectacles différents - et concepteur de dix spectacles, travaille sur les messages et les contradictions, aidé par la nécessité de faire travailler ensemble des gens rassemblés au fil du temps et des routes, ressortissants de diverses nationalités. « *Puisqu'il faut traduire les indications, ça prend du temps, si bien qu'on a le temps de réfléchir et qu'on ne s'enquie pas* », explique-t-il.

Les Bretons, il les a trouvés à Salvador-de-Bahia, les a emmenés à Marseille où ils ont commencé les répétitions : « *Comme les gens ne se connaissent pas, nous commençons pendant trois semaines, avant la mise au point, par des exercices de théâtre. Progressivement, nous nous consacrons à des exercices un peu plus dirigés, en particulier pour la sécurité. Il faut apprendre à se gêner des autres, à passer en trois. Nous nous racontons en groupe, les yeux bandés, et nous nous efforçons de réagir au bruit du moteur. Les voitures sont réglées, et il y a des gens qui s'en occupent. Environ soixante-dix personnes en coulisses, pour quarante-cinq en scène. De Marseille, les Bretons et les autres sont allés à Copenhague. C'était le 12 juillet, le choc de la température n'a pas été trop rude. Ensuite ils se sont arrêtés à Stockholm, Manchester et quelques villes britanniques, avant l'étape londonienne, sur un terrain vague brouillé - un vrai décor pour film de Ken Loach - entre des murs d'usage et des cheminées grises sur lesquelles, le soir, se projettent en noir, le mot Archaos. De l'intérieur du chapiteau, le temps que s'éteigne la toile pour laisser passer les camions, ou voyait filer dans la nuit les petites lumières du métro aérien. C'était splendide. Pierrot Bidon repère d'abord le lieu où*



peut s'installer le chapiteau, et c'est le spectacle qui détermine la forme de ce chapiteau, ses dimensions. Le dernier ressemble à une grande tente en long. Il s'élève autour d'une route goudronnée - indispensable pour les chevauchées automobiles - bâchée sur place après les représentations, reconstruite dans chaque ville par des spécialistes.

A Paris, ce sera au 97, quel que soit le jour du 31 décembre. Ce soir-là il y aura réveillon, avec des amis qui viendront se joindre aux numéros. Tout sera prêt pour un barbecue géant, mais on ne vendra de billets qu'aux spectateurs apportant de la nourriture. Le 1^{er} janvier sera jour de repos, et les représentations doivent commencer régulièrement à partir du 2 janvier.

Après quoi, Pierrot Bidon va préparer le spectacle de U2, avec une quinzaine de gens du cirque, de comédiens : « *Je les mets en scène à condition qu'Archaos y ait sa place. L'idée de départ : comment rapprocher les 30 000 ou 100 000 spectateurs d'un concert des musiciens. En bien ! on les démultiplie avec des doubles qui font des gags. Ce sera prêt, il le faut, pour fin février.* »

COLETTE GODARD

THÉÂTRE

Les Rouges d'avant Octobre

Revenu des camps de Sibérie, Dostoïevski devinait le léninisme et son contraire

LES DÉMONS (LES POSSÉDÉS) ou Collège néerlandais

Les *Démon* (traduction exacte du titre de Dostoïevski, mais le livre a été longtemps appelé, en France, *les Possédés*) sont des Russes « socialistes » des années 1870. Dostoïevski, tout à fait changé depuis les aventures et la déportation en Sibérie de sa jeunesse, était devenu un ennemi déclaré des groupes révolutionnaires. Il songeait à les raconter - un long roman, plusieurs romans plutôt, formant une seule œuvre. Le cas du militant Nechaïev, abattu par un camarade « dévotionniste », décide Dostoïevski. Les *Démon* allaient être l'un de ses plus grands livres (avec les *Frères Karamazov*).

Aujourd'hui, quand la « Communauté » succède à l'« Union », la lecture des *Démon* est vraiment passionnante. Nous n'entendons pas seulement, comme chez Tchekhov, s'exprimer, un peu en rêve, des nostalgies boulangères et les espoirs d'un monde plus juste. Non, l'auteur a le génie de nous brancher réellement, en profondeur, sur les flans de conscience de plusieurs « socialistes », tous singuliers, tous attachants, le célèbre Stavroguine en tête.

Ce que voit, ce que pense, le Dostoïevski des *Démon*, avant le passage du tsarisme au léninisme, est jusqu'à un certain point l'image inversée de ce que nous ressentons aujourd'hui. Mêmes ambiguïtés, mêmes incertitudes, mêmes pis-aller, mêmes espoirs, mêmes craintes, inversées, il suffit, pour bien voir les choses, de feuilleter le très bel album *Avant la Révolution*, œuvre de deux historiens de l'Académie soviétique des sciences, Iouri Shklovski et Mikhaïl Iroschikov, que vient de publier Nathan, formidable ensemble de photographies de la vie russe dans les années 1890-1910. Il est évident que les Russes de « Foyer de nuit des travailleurs de la rue Gloukhovskaya », ou ceux de la « Soupe populaire de l'île Vassilievski », n'appartenaient pas au même monde que les étudiants de l'Université impériale de Saint-Petersbourg ou les dames co-

capeline et bijoux qui tiennent la « Vente de Charité » sur la Fontanka en 1903. Il est évident, à regarder ces documents, que tous les hommes politiques, en 1910, sont des aristocrates ou des grands bourgeois.

Trop vite trop de bruit

La Russie démocratique et d'économie de marché que prévoit Boris Eltsine est bien différente de cette ancienne Russie, puisque un album du même type montrerait qu'aujourd'hui les maréchaux, les ministres, les directeurs d'entreprise, les ouvriers, les paysans, sont d'une même origine sociale, et pour cause - nos ministres à nous ont des physiques de bourgeois, il est rare d'en voir un qui ressemble à un ouvrier agricole de l'Arctique ou à un dockeur de Marseille.

Une autre réflexion nous prend à la lecture des *Démon* : c'est qu'un expert psychiatrie auprès des tribunaux aurait du mal, aujourd'hui, à proposer des conclusions sur les militants de Dostoïevski. A écouter Stavroguine et ses camarades, plus ils écoutent à un allant qui les conduit à contre-garde au crime, plus ils gardent la tête froide. Plus ils s'oublient, plus ils assistent, calmes ou heureux, à leurs actes. La foi en Dieu intervenant comme une déviation et une composante supplémentaires, et chacun des conjurés nous transmettant avec feu ses mouvements de conscience, il se trouve que ce roman, les *Démon*, a motivé des sauterelles les animateurs de théâtre. La richesse insoufflable du livre le rend en fait inadaptable, mais les acteurs ne peuvent résister à l'envie d'émouvoir à haute voix le délire psychologique, politique, religieux, de Stavroguine et de ses camarades, et les « psy » ne peuvent résister à l'envie de « tater », d'« éprouver », ces propos prémoniteurs.

Jean Gillibert est homme de théâtre et homme de psychanalyse. Depuis des dizaines d'années il se lance dans des aventures scéniques, toujours curieuses et fascinantes. Il a cette fois sauté à pieds joints sur l'embrasement général des aliénés-équilibrés et des croyants-libres-esprits des *Démon*. Pour le specta-

teur, c'est grisant, car les pages de Dostoïevski défilent à food de train, à pleine sonde. Mais c'est éprouvant aussi, ça va trop vite, ça fait trop de bruit. Jean Gillibert, qui envoie ainsi ses élèves au feu, se tient d'ailleurs prudemment recroquevillé, durant presque tout le spectacle, et ses poings bouchant ses oreilles, sous l'abri d'un piano. Daniel Besse (Stavroguine), Serge Cellier (Chavov), Eric Auray (Kirilov) et d'autres tous leurs coéquipiers, font preuve d'otologie, d'énergie vocale. Participation moins agitée, moins exotique, de Josette Boulva, exprimant par un art superbe une Russie au regard clair, au cœur sûr.

MICHEL COURNOT

► 61, boulevard Jourdan. 20 h 30, première et seconde parties en alternance, intégrale à 17 h 30. Renseignements au 40-78-60-00, de 14 h à 20 heures.

ARTS

Toulouse-Lautrec à Londres

Ouverte depuis octobre à la Hayward Gallery, l'exposition du « peintre-chroniqueur » connaît un grand succès

LONDRES

de notre correspondant

Le pari d'une réhabilitation artistique et morale est déjà gagné. Avant même que s'achève, le 19 janvier, l'exposition Toulouse-Lautrec, Richard Thomson, chercheur en histoire de l'art de l'université de Manchester, responsable anglais de cette rétrospective, a réussi à pousser la candidature d'un peintre confiné dans un art mineur, parce que trop « médiéval » : l'échec rouge et le chapeau noir d'*Aristide Bruant dans son cabaret*, et aussi quelques scènes du Moulin-Rouge de Moomartre, ont beaucoup fait pour populariser le nom de Toulouse-Lautrec, mais ont rendu un mauvais service à la richesse et à la diversité de son talent. En rassemblant des œuvres qui retracent toutes les étapes de sa vie et de son travail, cette exposition a pour mérite de replacer le petit homme au rang des grands peintres dont il fut le contemporain.

L'accueil du public britannique (185 000 personnes ont visité l'exposition à la mi-décembre) montre que la Grande-Bretagne a pris la mesure de l'étonnante multiplicité picturale de celui qui, de son vivant, fut souvent considéré comme un simple « peintre-chroniqueur » et caricaturiste des plaisirs nocturnes de Paris. A l'époque, c'était en 1898, soit trois ans avant sa mort, le *Lady's Pictorial*, commentait ainsi l'exposition Toulouse-Lautrec qui venait de s'achever à Londres : « *Il est fin, Dieu merci ! L'année suivante, le très catholique Echo de Paris signifiera en lui l'homme « débauché » dont la « débaucherie morale » aurait fait l'essence de la réputation. Heureusement, le journal la Justice estime que le milieu au sein duquel évolue Toulouse-Lautrec n'a pas entamé son talent : « Il cannera son intégrité d'artiste », assure-t-il.*

C'est cette identification hâtive entre la vie libertine de la Butte et le travail de Lautrec que compte avec succès une exposition qui prend en compte non seulement les dessins et gravures, les illustrations pour des livres ou des programmes de théâtre, et bien sûr les affiches, mais aussi les peintures d'une facture plus « classique » représentant scènes de chasse, nus et portraits de famille. En tout, plus de soixante-dix peintures et une centaine de dessins, gravures et affiches, sont présentés à la galerie Hayward. L'exposition est patronnée à la fois par le South Bank Centre de Londres, et, côté français, par la Réunion des musées nationaux et le Musée d'Orsay, une collaboration qui avait permis d'organiser une exposition Renoir en 1985. A Paris, les œuvres de Lautrec seront présentées au Grand Palais du 21 février au 1^{er} juin.

Le quotidien *The Independent* lui rend ce hommage : « *Ce n'était pas un naïf tourmenté qui cherchait refuge et liberté parmi les gens de petite vertu, mais un professionnel travaillant dur, mettant à profit ses réelles capacités artistiques.* » Toulouse-Lautrec, disait Jules Renard, peut-être en pensant à la si belle *Toilette*, de 1896, « plus on le voit, plus il grandit ».

LAURENT ZECCHINI

CINÉMA

Mélo douxereux

UN ÉTÉ EN LOUISIANE de Robert Mulligan

Un paysage bucolique de la Louisiane dans les années 30, et une belle famille américaine : trois filles, une mère exquise, un père aux principes rigoureux, que les petites appellent « *Sir* », ce qui ne l'empêche pas de se montrer loyal et généreux quand les circonstances l'exigent. Elles l'exigent à plusieurs reprises dans ce mélo douxereux de Robert Mulligan, dont le titre français est *Un été en Louisiane*, à cause du succès d'*Un été 42*, du même Mulligan, en 1970.

Mais, cette fois, c'est raté. On commence par espérer le portrait exact d'une société anachronique, mais

non ! Les pondifs sur la nostalgie de ces années, moitrées comme le chrono d'une Belle Epoque sans réalité se succèdent. Les premiers émois d'une gamine de quatorze ans - Vanessa Paradis, mais innocente - ses rivalités avec sa sœur de dix-sept ans, son apprentissage des responsabilités, du désir, de la mort, de la souffrance, du pardon pourraient donner un scénario convenable. Mais le mot complaisance est trop faible pour dire la façon dont sont amalgamés les scènes de sourires, d'attendrissement, d'émotion, de drame. Les acteurs sont impeccables, il n'y a rien à redire.

C. G.

MUSIQUES

« Teenager » : une comédie musicale de banlieue à l'Olympia

Ils sont blacks, blancs, beurs. Ils vivent à Sarcelles, à Bordeaux ou à Bezons. Et depuis deux ans ils sont embarqués dans une ambitieuse aventure : une comédie musicale qui parle d'eux sans verser dans le misérabilisme des discours sur « la banlieue ».

L'affaire a commencé en 1989 dans un foyer de jeunes travailleurs de Sarcelles. Un noyau de collégiens et de lycéens des cités se regroupent autour de l'étoile de musique animé par Jean-Luc Salmon, auteur-compositeur d'un spectacle intitulé *Teenager*. Ils s'identifient aux personnages de cette comédie musicale écrite pour eux, qui dénonce le racisme, évoque la tentation de la drogue, parle d'amour et de fraternité. Ils sont tous à tour chanteurs, danseurs, musiciens, techniciens, mobilisés pour un spectacle qui a trouvé son public lors de deux tournées d'été, moments intenses de vie communautaire.

Au tour d'un noyau permanent

d'une soixantaine de treize-vingt ans ont déjà gravité quelque deux cents jeunes participants plus ou moins éphémères. Pour permettre aux scolaires de participer aux répétitions sans dommage, *Teenager* a introduit une séance hebdomadaire d'aide aux devoirs. Le spectacle, en dépit de son nom, a intégré plusieurs marmite d'un club du troisième âge, soignant l'allopathie, rare, entre « mamies » et jeunes d'une cité. Le comité communal de prévention de la délinquance de Sarcelles, le ministère de la culture, celui des affaires sociales et de l'intégration, entre autres, ont déjà montré leur intérêt, subsides à l'appui, pour cette expérience peu commune qui connaît son heure de gloire, jeudi 2 janvier, lors d'une représentation exceptionnelle à l'Olympia.

Ph. Be. ► *Teenager*. Renseignements auprès de ACDPA. Tél. : 31 39-88-50-53.

par Alain Bosquet

Seul le temps a vieilli. Vous êtes, chère Marlene, immuable. Seul l'espace a rétréci. Vous êtes, chère Marlene, l'ère de celui-ci : présentez-moi à l'écart, appréhendant le monde mais décidée à ne laisser personne s'approcher de vous. Il y a quelques semaines, au téléphone, vous protestiez contre les honneurs excessifs rendus à la dévouée d'Yves Montand. N'avez-vous pas quelque héros plus digne à célébrer ? C'est que jamais, dans votre lucidité ferme et ravageuse, vous n'avez cédé aux engouements faciles, aux tendresses molles, aux angélismes déraisonnables. Le poids des épreuves et des choses, la mesure des âmes, vous les connaissez comme vous connaissez la connaissance, avec ses méandres innombrables.

Une trilogie d'êtres

Il y a quatre jours, vous m'envoyiez le texte d'une vieille rengaine allemande : une sorte de poème populaire, avec ces mots accrocheurs : « *Comment pourrais-je me dire heureuse sans toi ?* » C'est que les flammes et les cendres de l'amour, vous les cultivez avec tant de maîtrise ! Pour un homme aimé, il faut toujours être prête, n'est-ce pas, à partir pied à terre vers le Sahara, fût-ce en talons aiguilles et robe du soir, regardant hie et palpitantes. Il y a deux jours, je recevais de vous un énorme bouquet de fleurs, comme tous les mois : c'est que vous n'aimez pas le spectacle de ces roses assassines, d'insérer, que déposent à votre porte vos admirateurs béats, maniques ou tout bêtement sincères, même si certains sont des hommes d'Etat. Pourquoi blesser la nature, sans prétexte de vous plaire ? Et ce matin, une photo de

vous vient s'ajouter sur ma table aux précédentes, que je garde avec le « *l'œil* » altéré pas le visage le plus irrésistible de notre époque.

Je songe à cette trilogie d'êtres que vous formez, complexe mais évidente. La femme a eu ses moments, selon votre expression : on vous a choyée, et vous avez pu aimer les autres, dans la gloire comme dans la détresse. Ce devoir de vivre vous ne l'avez jamais trahi : vous êtes toujours une femme passionnée, mais cinglante quand il le faut. Les années de Berlin vous ont appris que derrière les lustres et les astragales se dressent déjà les potences. Vous avez traversé les tempêtes et les bonheurs, sans pitié et sans retenue : le principal consistait à garder une apparence de déesse cravacheuse, ou d'amante qui va jusqu'à comprendre l'incompréhensible, ce qui ne vous empêchait pas de préparer, aux heures creuses la cuisine et d'essayer les assiettes comme les larmes.

Cette amoureuse multiple que vous êtes, je vous ai dit un jour quelle était la noblesse du désir. Vous m'avez alors répondu : « *Si vous m'avez raconté cela du temps d'Eric Marin Fumery, il vous aurait cassé la figure.* » Mais vous ajoutiez : « *Où bien il serait devenu votre ami intime.* »

Le deuxième être a peuplé les écrans, les albums et les mémoires. Vous m'avez déclaré un matin de doute ravageur : « *L'actrice ? J'en connais un bon nombre, dans ma génération, qui valent mieux que moi.* » Cela se discute. Chez la plupart, de Garbo à Crawford et de Bette Davis à Vivian Leigh, on se dit qu'elles entrent bien ou moins bien, dans un rôle, jusqu'à faire croire en lui, le temps d'un film. Vous, il ne vous suffit pas de vous incarner en telle femme fatale ou en telle passante de grand chemin :

c'est à vous que s'adaptent vos personnages, ou triomphantes ou désolées. L'œil qui alterne pas le visage devient vous, et elle se dissout, elle se perd en votre magie. Vous ne vous battez pas, sur le plancher rugueux d'un saloon, avec une autre femme : vous l'éliminez, au point que, cinq ans plus tard, on ne retrouve plus sa trace. Cet état second se permet pas à la raison, et encore moins à l'analyse, de s'insérer dans vos gestes, vos phrases ou vos silences. Vous les abolissez.

Préserver une légende

Vous tenez tant à votre solitude ! Vous prenez tant d'infimes précautions contre les importuns, les obsédés ou les hommes de bonne volonté ! C'est qu'il faut, à tout prix, préserver votre légende. Vous vivez de votre mythe. Personne ne doit y toucher. Il y a quelques mois, un individu armé d'un appareil photo s'est introduit chez vous, avec qui sait quelles complications ? Votre réaction instantanée a été de cacher votre visage ; c'est ce second lieu seulement qu'il vous est venu à l'idée de protester, de vous mettre au collier d'appeler au secours. Vous ne reconstruisez qu'une vérité unique : ce paraître, qui ne doit pas s'altérer. En cet anniversaire, j'aurais pu vous envoyer quelque livre de poèmes, comme vous les aimez : Rilke, Goethe, ou Stefan George. J'aurais pu vous exprimer mille choses douces et bienveillantes. Vous n'êtes dupe ni de vous ni de vos semblables. Vous savez que les hommages flattent ceux qui les dispensent et très peu ceux qui les reçoivent. Au royaume des apparences la votre reste indemne. Je vous assure, chère Marlene, que le temps n'existe pas et que l'espace nous obéit : vous obéit.

1981.001.50

ÉCONOMIE

S'appuyant sur l'essor de la province chinoise du Guangdong

Hongkong connaît un regain de dynamisme

BILLET

Grèves et jurisprudence portuaires

« De moins en moins de filles dans les bars, de moins en moins de grues sur les quais. » La patronne du bistrot à l'été son constat dans un nuage de fumée de cigarette et a ajouté : « Voilà bien longtemps qu'on aurait dû le supprimer, cette loi de 1947 qui protège les dockers ! »

La scène se passait un petit matin de la mi-décembre dans l'arrière-port de Dunkerque. Au même moment, sous le voile de béton du bureau central de la main-d'œuvre (BCMO), là où chaque jour les dockers viennent chercher un travail toujours plus hypothétique, 158 ouvriers avaient trouvé une embauche... sur 360 qui en réclamaient. C'était dans le grand port des Flandres, mais on pourrait transposer exactement les événements à Rouen, Bordeaux ou Marseille. Le chômage dans les ports français - sauf au Havre et à Saint-Nazaire - sombre dans des profondeurs abyssales et le trafic file chaque jour davantage vers Anvers, Zeebrugge ou Barcelone.

Les quelque 9 300 dockers (15 000 encore en 1978), affiliés en quasi-totalité à la puissante fédération CGT des ports et docks, s'accrochent avec la dernière énergie à une loi de 1947 qui leur accorde le monopole des opérations de manutention des marchandises directement liées au trafic maritime.

Très centralisés et coûteux, le système tripartite est devenu impossible à gérer. Non sans courage, le secrétaire d'État à la mer, M. Jean-Yves Le Drian, a décidé (et lors que ses prédécesseurs, de gauche comme de droite, avaient toujours renoncé à affronter la CGT et le PC) de lancer une vaste modernisation des ports. « Ouvrons des négociations décentralisées et mettons un terme à la fragilité de votre condition, puisque vos contrats de travail, conclus jour après jour, sont précaires et intermittents. » « Pas question », lui a répondu la CGT.

Depuis septembre, dix grèves auront paralysé les bassins ; la dernière, les jeudi 26 et vendredi 27 décembre. Pour les dockers, la « trêve des confiseurs » n'est qu'une perversion de l'économie bourgeoise. La CGT devrait pourtant prendre garde. L'Europe économique et politique avance sur la voie de l'intégration. Gare aux situations acquiescentes et aux monopoles ! Sur plainte d'une société italienne, la Cour de Luxembourg vient de décider qu'une entreprise qui exerce le droit exclusif d'organiser des opérations de manutention et qui a recours pour cela à une compagnie portuaire composée exclusivement de travailleurs nationaux (en l'occurrence les dockers de Gênes) était en contradiction avec le traité de Rome. La « jurisprudence des quais » sera, elle aussi, sans frontière.

FRANÇOIS GROSCHARD

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

immobail

Le Conseil d'Administration s'est réuni le 4 décembre 1991 sous la présidence de Monsieur Jacques BRUNIER pour examiner les comptes au 30 septembre 1991. Avec 287 millions de francs, les produits d'exploitation montrent une progression de 3,8 % par rapport aux trois trimestres de l'année précédente ; les charges d'exploitation sont, avec 132 millions de francs, en nette diminution, de 4,3 %.

Ainsi, le résultat courant, qui s'élève à 59,38 millions de francs, marque une augmentation de 13,8 % par rapport au résultat au 30 septembre 1990.

Le bénéfice net après impôt ressort à 51,84 millions de francs. Il devrait s'apprécier très sensiblement par rapport de produits exceptionnels réalisés au cours du dernier trimestre.

Au 30 novembre 1991, la production était voisine de 240 millions de francs, y compris les contrats en cours de signature.

Le montant global des engagements s'élève ainsi à 2,8 milliards de francs, dont 2,3 milliards en crédit-bail et 504 millions en location simple.

En 1991, sauf événement exceptionnel, la Société devrait assurer une progression du dividende au moins égale à l'inflation.

Les dirigeants de Hongkong s'inquiètent de l'attitude des Occidentaux, et en particulier de la CEE, à l'égard des exportations de produits manufacturés de la République populaire de Chine : les réexportations de produits chinois vers l'Ouest sont en effet l'une des sources du regain de dynamisme de l'île. Ils ont exprimé leurs craintes à M. Dominique Strauss-Kahn, ministre délégué à l'Industrie, lors de sa visite, le 20 décembre.

HONGKONG

de notre envoyé spécial

De nouvelles tours en construction - dont une de soixante-douze étages - un port de conteneurs en cours d'extension, des projets d'infrastructures pharaoniques : Hongkong a, en cette fin 1991, retrouvé le moral. « A quoi bon débattre des incertitudes politiques liées au retour de Hongkong sous la souveraineté de Pékin en 1997, travaillons à rapprocher notre économie de celle du reste de la Chine », plaide M. Victor K. Fung, nouveau président du Hong Kong Trade Development Council (HKTDC) et l'un des tycoons locaux. Effectivement, depuis quelques mois maintenant, les milieux d'affaires de l'île sont à nouveau confiants. Les craintes provoquées par la perspective de l'après-1997 et les événements de Tiananmen avaient plongé l'écono-

mie de l'île dans une quasi-récession en 1989. Elles sont aujourd'hui dissipées, ou presque.

Partout, dans cette ville-Etat de 5,8 millions d'habitants aux réactions toujours très vives, l'optimisme est de retour. Sur l'ensemble de l'année, la Bourse de Hongkong a gagné 40 %, la meilleure performance de la région. L'immobilier flambe : le prix des logements a progressé de 50 % entre mars et septembre. Les réserves de l'Etat continuent à se gonfler. Bref, après une croissance de 2,9 % seulement en 1990, M. Hemish Maseod, secrétaire aux finances, estime à 4 % la progression de l'activité en 1991 et à 5,5 % celle de l'an prochain.

Comme le ministre Maseod devait l'expliquer lors du déjeuner de la chambre de commerce française à Hongkong, le 20 décembre, deux éléments moteurs ont joué dans ce retour à l'optimisme dans l'île : l'accord sino-britannique de septembre sur les conditions du financement des grands projets d'infrastructures - de l'aéroport de Chek-Lap-Kok en particulier - d'une part, l'interpénétration croissante des économies de Hongkong et de la région, d'autre part (le Monde du 1^{er} novembre).

Une préoccupation : l'inflation

Les milieux d'affaires de Hongkong jouent à fond la Chine du Sud, la province du Guangdong notamment. Cette dernière connaît



un boom économique spectaculaire (le Monde du 21 novembre) : l'estuaire de la rivière des Perles enregistre des taux de croissance supérieurs à 25 % l'an. Les investissements croisés entre l'île et la Chine populaire se multiplient. « Vingt mille sociétés de Hongkong font travailler trois millions de personnes dans la province voisine », estime M. Fung, qui rappelle que l'industrie emploie moins de sept mille personnes à Hongkong même.

D'atelier manufacturier, Hongkong devient ainsi, de plus en plus, la société de services du continent chinois. Le port est toujours en pleine expansion : l'activité container aura encore progressé de 20 % cette année (après une augmentation de 15 % déjà en 1990). La forte hausse des exportations de la colonie britannique (+ 19 % sur les dix premiers mois de 1991) provient surtout du boom des réexportations. « Il y a cinq ans, les réexportations de produits de la Chine

populaire représentaient à peine 10 % de notre activité, ils pèsent aujourd'hui plus de 50 % », explique M. Clive P. Flegg, directeur général de Hongkong International Terminals Limited. Sa société, privée, a d'ailleurs créé une société commune avec Cosco, l'entreprise d'exploitation portuaire de Chine populaire, pour travailler sur le nouveau terminal en construction.

Malgré la reprise, les responsables de l'île ont toujours une source importante de préoccupation : l'inflation. Bien qu'en légère décélération, les prix augmentent encore à un rythme élevé (11,3 % en rythme annuel à la fin octobre). La hausse des prix est alimentée par deux sources : les pénuries de main-d'œuvre et de terrain. Le taux de chômage est faible (1,9 % de la population active), plus de soixante-dix mille postes de travail seraient inoccupés, faute de candidats. Les autorités restent cependant très prudentes quant à l'entrée de travailleurs immigrés, notamment en provenance de Chine populaire. Le problème de la main-d'œuvre se trouve aggravé du fait de la fuite des cerveaux (environ soixante mille départs en 1991, comme en 1990). Mais, autre signe d'un regain de confiance dans l'avenir, les milieux d'affaires affirment qu'il y aurait un mouvement sensible de retour parmi les partants, une fois leur naturalisation obtenue.

ERIK IZRAELECWICZ

Peu avant la visite de M. George Bush au Japon

Les États-Unis prennent des sanctions contre les constructeurs automobiles nippons

A la suite d'une plainte déposée par les trois grands constructeurs automobiles américains - General Motors, Ford et Chrysler - le département américain du commerce a décidé, en fin de semaine dernière, de prendre des sanctions commerciales contre les constructeurs japonais d'automobiles. Cette décision intervient alors que le président américain, M. George Bush, prépare son prochain voyage au Japon (en janvier 1992). En signe d'apaisement, Mitsubishi Motor a annoncé, mardi 24 décembre, qu'il allait doubler ses importations d'ici à 1995. Le constructeur nippon prévoit également de faire davantage appel aux fournisseurs locaux dans les pays où il est installé, notamment aux États-Unis.

Les premières conclusions de l'enquête menée par le département américain du commerce sont estrogiques : les constructeurs automobiles japonais pratiquent des prix de dumping sur les ventes de leurs minibus aux États-Unis. Tout en poursuivant leurs recherches, les autorités américaines ont décidé, vendredi 20 décembre, de prendre des sanctions provisoires contre les constructeurs japonais. Des droits de douane supplémentaires devront leur être appliqués en fonction du niveau des prix pratiqués par chacun d'eux.

L'ensemble des ventes de minibus japonais aux États-Unis a fortement progressé ces dernières années : en 1990, elles représen-

taient un montant de 1,2 milliard de dollars (6,5 milliards de francs). Selon les premières conclusions du département américain du commerce, le constructeur japonais Mazda vendrait ses minibus sur le marché américain à un prix inférieur en moyenne de 7,19 % à ceux pratiqués dans l'archipel. Une différence qui serait de 9,95 % seulement pour Toyota, mais qui atteindrait, en moyenne, 4,23 % chez les autres constructeurs japonais.

Le premier constructeur d'automobiles nippon, Toyota, a aussitôt réagi en faisant appel auprès des autorités américaines. En attendant la décision finale des États-Unis - prévue en mai 1992 - les constructeurs japonais devront payer des droits supplémentaires aux services de douane américains, taxes qui leur seront remboursées si le département revient sur cette conclusion préliminaire.

Un déséquilibre commercial

Cette décision est intervenue le jour même où la majorité démocratique de la Chambre des représentants du Congrès américain présentait un projet de loi visant à limiter les ventes d'automobiles japonaises aux États-Unis. Le texte suggère ainsi de ramener à 2,5 millions de véhicules les importations annuelles d'automobiles japonaises d'ici à 1996, soit une baisse de 35 %, si Tokyo ne prend pas de décisions pour réduire son excédent commercial.

Ce déséquilibre des relations commerciales entre Washington et Tokyo sera au centre des prochaines discussions entre les autorités japonaises et M. George Bush lors de son prochain déplacement, en janvier 1992, dans l'archipel. Rappelant que les constructeurs américains vendront 15 000 voitures au Japon en 1991, alors que leurs homologues nippons exportent entre 3,8 et 3,9 millions de véhicules aux États-Unis, le président de Chrysler, M. Lee Iacocca, a déclaré, jeudi 19 décembre, à sa sortie de la Maison Blanche : « Le président nous a paru déterminé à exiger de nos partenaires japonais qu'ils ouvrent davantage leur marché ».

Par ailleurs, en invitant, pour la première fois à l'un de ses voyages officiels, une délégation du secteur privé « à le présenter l'année sans équivoque », a déclaré M. Dexter Baker, président de l'Association américaine des industries manufacturières.

OLIVIER PIOT

Inflation, hausse des salaires

L'Allemagne sur la corde raide

Le coup de semonce de la Bundesbank, sa décision la semaine dernière de relever spectaculairement d'un demi-point ses taux de base, reflète la nervosité ambiante à l'approche de la fin de l'année en Allemagne.

BERLIN

de notre correspondant

La croissance du PNB en 1991, de l'ordre de 1,5 % pour l'ensemble du pays, a été encourageante compte tenu de la chute de la production et de la totale désorganisation de l'économie dans les Länder de l'Est. Elle a été de 3 % à l'Ouest. Dans son point de conjoncture du 19 décembre, l'Ifo-Institut, le Munich et cependant revu à la baisse ses prévisions de l'automne, prévoyant une croissance de 1,5 % seulement en 1992. Le traditionnel sondage de fin d'année dans les organisations patronales traduit la semaine dernière un état d'esprit plutôt réservé.

Malgré des discours réconfortants sur la fin du tunnel à l'Est, sur la baisse des entreprises à l'Ouest, les baromètres sont hésitants. Les énormes besoins de financement de la reconstruction de l'Est n'ont pas à la longue sans des sacrifices encore mal acceptés. Le maintien des grands équilibres est manifestement difficile à gérer. Au risque de feinter d'éventuels succès, la croissance, la poussée d'inflation était pour les gardiens de l'ordre monétaire allemand une raison suffisante de réagir. Elle dépassait 4 % en fin d'année à l'Ouest. Les prévisions pour 1992 ne sont pas encourageantes : 4 % sur l'ensemble de l'année à l'Ouest, contre 3,5 % pour 1991 ; 5 % en prenant en compte l'Est, où les ajustements structurels continuent de peser lourd.

Le refus des privatisations

Cette inflation a deux causes principales. Les importants besoins de financement de l'Etat pour l'unification et les hausses de salaires consenties en 1991. Les négociations salariales qui ont eu lieu au cours de l'année à l'Ouest ont conduit autour de 7 % de hausse. Le patronat comme la Bundesbank ont tiré la sonnette d'alarme, sans parvenir éparpillément à émouvoir les organisations syndicales. Celles-ci faisaient valoir, au début de l'année, que ces hausses venaient après des années de limitation, que les entreprises avaient bénéficié, après la réunification, d'une flamme conjoncturelle exceptionnelle. L'Ouest n'a jamais vraiment accepté que la réunification passe par des privatisations. Les augmentations fiscales du milieu de

l'année pour financer le déficit budgétaire ont suscité un tollé contre le gouvernement fédéral.

La fin de l'année ne témoigne pas d'une plus grande sagesse. Les revendications salariales annoncées dans la fonction publique - près de 11 % d'augmentation - dans la sidérurgie et dans le secteur bancaire (10,5 %) ont largement pesé sur les réajustements de taux de la Bundesbank. On s'arme de part et d'autre pour des conflits salariaux durs. Le patronat, soutenu par le gouvernement, a laissé entendre qu'il ne se laisserait pas faire. Le test devrait venir en début d'année dans la sidérurgie, où le patronat propose des augmentations de salaire de 3,4 % sur l'année. Les dirigeants d'IG Metall doivent annoncer à la mi-janvier s'ils en appellent à la grève.

Le poids des rattrapages

A l'Est, les pressions sont toujours aussi vives pour mettre les salaires au même niveau que ceux de l'Ouest. Les salariés du secteur bancaire viennent d'obtenir pour l'année 1992 entre 70 % et 75 % des salaires de l'Ouest. Les différences de salaire dans la fonction publique sont politiquement difficiles à tenir,

à Berlin notamment, où fonctionnaires de l'Est et de l'Ouest travaillent souvent côte à côte.

Ces rattrapages pèsent lourd sur les finances publiques. Deux tiers des revenus des ménages de l'Est dépendaient en 1991 du budget de l'Etat et des collectivités. Ils renchérissent les besoins de financement de la Treuhand, le holding chargé de gérer le patrimoine économique de l'ex-RDA, en rendant plus difficile la privatisation ou la restructuration des entreprises dont elle a la charge. Ils pèsent sur le budget de l'Office fédéral du travail.

Les statistiques officielles du chômage à l'Est ne reflètent que partiellement la perte de quatre millions d'emplois depuis l'effondrement du régime communiste. L'Office fédéral à lui tout seul, en fin d'année 1991, 1,1 million de chômeurs, 360 000 emplois publics, 1,2 million d'emplois à temps partiel. La reprise attendue en 1992 à l'Est, où le bâtiment, les travaux publics, les services devraient permettre un retour à la croissance, ne sera pas suffisante pour compenser les nouveaux licenciements prévus dans le secteur industriel.

HENRI DE BRESSON

Plus de 6 000 entreprises à vendre dans l'ex-RDA

FRANCFORT

correspondance

La Treuhandenstalt, l'agence fiduciaire chargée de privatiser les anciens combinats dans l'ex-RDA, a annoncé mercredi 18 décembre qu'elle avait déjà vendu près de 5 000 entreprises, ce qui représente 100 milliards de deutschemarks (340 milliards de francs environ) d'investissement dans les cinq nouveaux Länder et a permis de sauver 900 000 emplois. « Début décembre, il restait encore 6 200 entreprises dans le giron de la Treuhand », selon sa présidente, M^{me} Birgit Bräuel.

En présentant à Berlin le bilan de l'activité du holding pour l'année écoulée, M^{me} Bräuel a précisé que 70 % de ces entreprises pouvaient être assainies avant d'être vendues. « Ce qui ne veut pas dire qu'elles le soient déjà », a-t-elle ajouté.

L'aide financière que la Treuhand va devoir consacrer à ces entreprises jusqu'à la fin 1992 reste donc considérable puisque, toujours selon M^{me} Bräuel, les dépenses de restructuration

s'élèvent à 50 milliards de DM : les anciennes dettes à 70 milliards de DM ; les cautionnements à 30 milliards de DM et les demandes de compensation à 23 milliards de DM.

Pour renforcer son activité à l'étranger, la Treuhand a ouvert un bureau à New-York et à Tokyo. En France, elle est représentée depuis octobre par M. Henri Monod, soixante-sept ans, qui a occupé un poste de direction dans le groupe pharmaceutique Roussel-Uclaf ainsi que chez Hoescht, l'un des trois géants allemands de la chimie. La Treuhand a également confié la privatisation de certaines entreprises à des banques. Elle pourrait elle-même devenir actionnaire d'entreprises qu'elle aurait du mal à vendre, ce qui est immédiatement relancé la polémique outre-Rhin sur la nécessité d'une politique industrielle de la Treuhand contre laquelle M^{me} Bräuel a toujours pris position.

CHRISTINE HOLZBAUER-MADISON

ÉCONOMIE

Les chefs d'entreprise de l'Agence nationale

Le 23 décembre 1991, les chefs d'entreprise de l'Agence nationale de l'emploi (ANPE) ont réuni à Paris les représentants des entreprises adhérentes à l'ANPE. L'objectif de cette réunion était de discuter des problèmes posés par l'ANPE aux entreprises et de leur présenter les mesures prises pour améliorer la situation.

Les chefs d'entreprise ont souligné les difficultés rencontrées par les entreprises en matière de recrutement et de formation. Ils ont également exprimé leur satisfaction quant aux mesures prises par l'ANPE pour améliorer la situation.

Les chefs d'entreprise ont également discuté des mesures prises par l'ANPE pour améliorer la situation des jeunes et des personnes handicapées. Ils ont souligné l'importance de ces mesures et ont exprimé leur soutien à l'ANPE.

Les chefs d'entreprise ont également discuté des mesures prises par l'ANPE pour améliorer la situation des femmes. Ils ont souligné l'importance de ces mesures et ont exprimé leur soutien à l'ANPE.

Les chefs d'entreprise ont également discuté des mesures prises par l'ANPE pour améliorer la situation des personnes âgées. Ils ont souligné l'importance de ces mesures et ont exprimé leur soutien à l'ANPE.

Les chefs d'entreprise ont également discuté des mesures prises par l'ANPE pour améliorer la situation des personnes en situation de handicap. Ils ont souligné l'importance de ces mesures et ont exprimé leur soutien à l'ANPE.

Les chefs d'entreprise ont également discuté des mesures prises par l'ANPE pour améliorer la situation des personnes en situation de handicap. Ils ont souligné l'importance de ces mesures et ont exprimé leur soutien à l'ANPE.

MARCHÉS FINANCIERS

Alors que les négociations pour des compensations se poursuivent

Les déposants de la BCCI font appel au premier ministre britannique

Les déposants et anciens salariés britanniques de la BCCI (Bank of Credit and Commerce International), fermée en juillet pour fraude, ont écrit une lettre de protestation au premier ministre britannique, M. John Major, lui demandant d'intervenir en leur faveur. « Les trente-deux mille déposants et mille deux cents anciens employés ne vont pas passer un joyeux Noël », a estimé M. Keith Vaz, député travailliste et coordinateur de la commission parlementaire constituée après la découverte de fraudes massives à la BCCI.

Les déposants britanniques espèrent recevoir une compensation

□ Récits d'olives : l'année de tous les records en basse Provence. — Les vingt et une coopératives oléicoles du Var oriental ont battu en 1991 tous les records de production depuis dix ans. Les trente-huit moulins à pierre traditionnels ont broyé cette année 3 000 tonnes d'olives contre 1 500 à 1 800 tonnes les autres années. Cette récolte a permis la production de 400 tonnes d'huile.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel du jeudi 26 décembre :

DES DÉCRETS

— N° 91-1300 du 19 décembre 1991 portant statut d'emploi de directeur du musée national et du domaine national de Versailles ;

— N° 91-1302 du 24 décembre 1991 modifiant le code du travail (deuxième partie : Décrets en Conseil d'Etat) et relatif aux conditions d'attribution des subventions aux ateliers protégés et aux centres de distribution de travail à domicile.

DES ARRÊTÉS

— Du 26 novembre 1991 modifiant l'arrêté du 11 juillet 1991 fixant les modalités de reconnaissance des vétérinaires de nationalité française ou ressortissants d'un autre Etat de la Communauté économique européenne susceptibles d'être autorisés à exercer la médecine et la chirurgie des animaux au bénéfice d'un diplôme, certificat ou titre de vétérinaire émanant d'un pays tiers ;

— Du 26 novembre 1991 portant modification de l'arrêté du 28 décembre 1988 relatif à la formation et à l'examen final du brevet d'Etat d'éducateur sportif du premier degré, option Ski alpin.



Déclaration d'un dividende supplémentaire

AMERICAN BARRICK RESOURCES CORPORATION a annoncé qu'à la suite des excellents résultats obtenus en 1991, le conseil d'administration a déclaré un dividende supplémentaire de 2,5 cents par action ordinaire, payable le 31 décembre 1991 aux actionnaires inscrits sur les registres de la société au 15 décembre 1991. Le dividende annuel progresse de 25 % pour atteindre 12,5 cents par action ordinaire.



BANQUE D'ARBITRAGE ET DE CRÉDIT

Le Conseil d'administration de la BAC s'est réuni dans sa séance du 23 décembre 1991 aux fins d'examiner notamment les premières conclusions de l'audit comptable effectué sur le groupe BAC à la demande de Monsieur Roger Benoit, nouveau président-directeur général de la banque.

Les conclusions définitives de l'audit comptable seront connues prochainement et seront prises en considération pour arrêter le résultat de l'exercice 1991. Sur cette base, le Conseil d'administration pourra alors prendre les décisions qui s'imposent sur la stratégie à venir du groupe.

D'ores et déjà, le Conseil d'administration a pris acte que le compte de résultat net consolidé pour les dix premiers mois de l'exercice 1991, sous diverses réserves, est en perte pour un montant de 319 millions de francs, en retrait par rapport au résultat du premier semestre 1991 qui était positif de 7 millions de francs.

Cette perte est principalement due à la mauvaise conjoncture du secteur du crédit immobilier et des marchés financiers qui a conduit à constituer des provisions et à procéder à des reclassements et à des redressements sur diverses opérations. La persistance de cette conjoncture ne doit pas permettre une amélioration du résultat d'exploitation consolidé pour l'ensemble de l'exercice 1991.

Il est important de souligner qu'après imputation de la perte, la banque dispose, au 31 octobre 1991, de fonds propres, 211 millions de francs, et quasi-fonds propres, 350 millions de francs, importants : soit, au total, 561 millions de francs. Cette situation ainsi que la présence d'actionnaires institutionnels sont de nature à apporter tous apaisements aux déposants.

Dans ce contexte, Monsieur Roger Benoit, nommé président le 31 octobre 1991, pour faire le point de la situation, considère sa mission accomplie et estime souhaitable, compte tenu de ses autres fonctions, qu'une personnalité de plus grande disponibilité soit nommée à la tête du groupe afin d'assister le Conseil d'administration dans les choix de stratégie.

Le Conseil d'administration a vivement remercié Monsieur Roger Benoit pour l'utilité de sa clarification qu'il assume et lui a demandé de demeurer président-directeur général de la BAC jusqu'au prochain Conseil d'administration, qui se tiendra en janvier 1992.

Le Monde
PUBLICITÉ FINANCIÈRE
Renseignements : 46-62-72-67

Marché des pour Noël et le 26 décembre

A l'exception de Tokyo et de Bangkok, toutes les grandes places financières internationales ont fermé le jour de Noël. Seules seront ouvertes le 26 décembre, Bangkok, Kuala Lumpur, Madrid, New-York, Paris, Singapour, Sao-Paulo et Tokyo.

1992 serait un bon cru pour la Bourse de Francfort

Après deux années très chahutées, 1992 devrait être un bon cru pour les Bourses allemandes. C'est le résultat d'une enquête menée par des analystes bancaires locaux dans les conclusions d'avaloir paraitra vendredi 26 décembre dans le quotidien économique « Handelsblatt ». Les analystes prévoient également une baisse des taux d'intérêt ainsi qu'une reprise du dollar, soumis ces derniers jours à de fortes pressions.

Au 31 décembre de cette année, l'indice instantané DAX de la Bourse de Francfort devrait, selon les spécialistes interrogés, tourner autour de 1 785 points (1 539,32 le 23 décembre). La teneur du rendement moyen des emprunts publics devrait pour sa part tomber à 7,85 % (contre 8,44 % le 23 décembre).

Enfin, les analystes prévoient une forte remontée du dollar à 1,74 DM contre 1,6173 DM au début du 23 décembre.

Parmi les facteurs à risques pouvant influencer le marché boursier allemand, les analystes interrogés appartiennent à vingt grandes banques, dont la situation conjoncturelle aux Etats-Unis et les négociations salariales en RFA pouvant entraîner une reprise de l'inflation. Dans cette hypothèse, les analystes s'attendent à ce que l'indice DAX tombe sous la barre des 1 400/1 450 points.

BELGRADE

Les nouveaux billets de la Banque centrale yougoslave

La Banque centrale yougoslave a décidé, mercredi 25 décembre, d'introduire de nouveaux billets, afin de protéger le dinar yougoslave, toujours selon la télévision de Belgrade. La Banque centrale croate avait introduit, lundi 23 décembre, une nouvelle monnaie, le dinar croate.

VALEURS	Cours de 25 déc.	Cours de 26 déc.
Alfa	717	623
Budimpe	1 000	1 000
Yugobank	1 400	1 300
Yugobank	2 300	2 300
Yugobank	1 400	1 400
Yugobank	1 300	1 300
Yugobank	627	627
Yugobank	4 400	4 400
Yugobank	1 470	1 460

FAITS ET RÉSULTATS

23 décembre qu'il allait racheter les 36,15 % que la société métallurgique de tubes Valinco détenait encore dans le holding Valinco AG de la filiale de Fininvest de Valinco contrôlée 40 % de GTM-Entreprise (Bâtiment et travaux publics), 100 % de Dumivest (holding qui regroupe les activités immobilières de Dumivest) et 92 % de la société SNEF Electric Flux. Cette opération ne modifie pas le pourcentage de contrôle déjà détenu directement et indirectement par Lyonnaise des Eaux-Dumivest dans le capital de GTM-Entreprise, soit 55,7 % en capital et 71,1 % en droits de vote. Lyonnaise des Eaux-Dumivest détenait 63,8 % de Valinco depuis 1988.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

PARIS, 24 décembre ↑

Hausse « canon » mais sans affaires

L'année boursière 1992 s'est ouverte en fanfare, mardi 24 décembre, Rue Vivienne. Après quatre jours de retraite et 4,54 % de baisse, les valeurs françaises se sont redressées à tous égards. Dès l'ouverture, l'indice CAC 40 bondissait de 1,71 %. Mais ce n'était que le début de la hausse. En fin de journée, il poussait son avantage à plus de 2 %, pour grimper dans l'après-midi au-dessus des 3 % et finalement conclure par une avance « canon » de 4,01 % à la clôture de 17 heures.

La subite formation de Wall Street, remontée d'une seule traite au-dessus de la barre des 3 000 points, l'annonce instantanée d'un nouveau record commercial pour novembre (533 millions de francs au lieu des 4 milliards de déficit redoutés), la faiblesse technique, surtout de la part des investisseurs américains, de l'avis général, les ne se sont pas principalement. C'est surtout la forte réaction des ventes qui a favorisé cette boutée de hausse.

Le volume des transactions n'a pas excédé 1,6 milliard de francs. Une mière pour le premier jour d'une nouvelle année boursière, même à la veille de Noël. Après la réaction dégonflée des cours, les investisseurs sont allés à la pêche aux bonnes affaires. Mais, de l'avis général, les ne se sont pas principalement. C'est surtout la forte réaction des ventes qui a favorisé cette boutée de hausse.

TOKYO, 26 décembre ↑

La hausse se ralentit

Sur sa lancée de Noël, le Kabuto-cho a poursuivi son avance vendredi 26 décembre. Mais le mouvement s'est quand même ralenti. A la mi-journée, tout était précautionneux et avec une hausse de 0,45 % des divers indices. A la clôture, le Nikkei s'inscrivait à la cote 22 665,07 au-dessus d'un gain de 93,80 points (+ 0,42 %).

Des achats liés à des contrats conclus à terme et sur options ont soutenu les cours. En outre, les « zinzins » nippons des investisseurs institutionnels ont patrouillé à la recherche de quelques bonnes affaires, mais ont fini par trouver. Mais cette activité a été insuffisante pour maintenir le marché sous pression, d'autant que les heures de la fin de la journée ont été marquées par des ventes jusqu'à 3 janvier prochain.

VALEURS	Cours de 25 déc.	Cours de 26 déc.
Alfa	717	623
Budimpe	1 000	1 000
Yugobank	1 400	1 300
Yugobank	2 300	2 300
Yugobank	1 400	1 400
Yugobank	1 300	1 300
Yugobank	627	627
Yugobank	4 400	4 400
Yugobank	1 470	1 460

PARIS, 24 décembre ↑

Sur sa lancée de Noël, le Kabuto-cho a poursuivi son avance vendredi 26 décembre. Mais le mouvement s'est quand même ralenti. A la mi-journée, tout était précautionneux et avec une hausse de 0,45 % des divers indices. A la clôture, le Nikkei s'inscrivait à la cote 22 665,07 au-dessus d'un gain de 93,80 points (+ 0,42 %).

Des achats liés à des contrats conclus à terme et sur options ont soutenu les cours. En outre, les « zinzins » nippons des investisseurs institutionnels ont patrouillé à la recherche de quelques bonnes affaires, mais ont fini par trouver. Mais cette activité a été insuffisante pour maintenir le marché sous pression, d'autant que les heures de la fin de la journée ont été marquées par des ventes jusqu'à 3 janvier prochain.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

Le Crédit lyonnais détient plus de 20 % de la SDR Nord-Pas-de-Calais. Le Crédit lyonnais a annoncé le 24 décembre la vente de son capital de la Société de développement régional (SDR) du Nord-Pas-de-Calais, à l'indépendance de la Société des bourses françaises (SBF). Le président de la Fininvest Robur, M. Cyril de Robur, avait manifesté à la mi-octobre son intention de céder la SBF, dans le cadre du désengagement de Robur de son activité industrielle et de son recentrage sur l'audiovisuel.

PARIS :

Second marché

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours	VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Alcatel Cables	3588	3600	Immo. Compagnie	152	152
Amatel Assoc.	285	285	I.P.B.M.	71	71
B.A.C.	78	78	Loca Invest.	186	186
Banque Paribas	790	790	Locatim	72	72
Banque Paribas	319	320	Mars Char.	70	70
Banque Paribas	770	770	Mars Char.	158 40	158 40
Banque Paribas	400	400	Mars Char.	325	325
Banque Paribas	689	696	Mars Char.	288	288
Banque Paribas	149	149	Mars Char.	151 50	151 50
Banque Paribas	285	285	Mars Char.	102 20	102 20
Banque Paribas	500	500	Mars Char.	340	340
Banque Paribas	272	272	Mars Char.	130	130
Banque Paribas	1010	1010	Mars Char.	285	285
Banque Paribas	143	143	Mars Char.	278	278
Banque Paribas	308	308	Mars Char.	300	300
Banque Paribas	1165	1165	Mars Char.	215	215
Banque Paribas	327 80	348 50	Mars Char.	94 50	94 50
Banque Paribas	886	820	Mars Char.	872	872
Banque Paribas	201	201			
Banque Paribas	115	115			
Banque Paribas	190	208 40			
Banque Paribas	195	195			
Banque Paribas	120	120			
Banque Paribas	98	98 80			
Banque Paribas	375	375			
Banque Paribas	205	205			
Banque Paribas	530	530			
Banque Paribas	785	785			
Banque Paribas	196	196			
Banque Paribas	97 30	97 30			
Banque Paribas	750	750			

LA BOURSE SUR MINITEL
36-15
LE MONDE

MATIF

Notional 10 % - Cotation en pourcentage du 24 décembre 1991

Nombre de contrats estimés : 42 097 environ

COURS	ÉCHÉANCES			
	Déc. 91	Mars 92	Juin 92	
	Dernier	106,56	106,98	107,84
Précédent	106,28	106,60	107,44	
Options sur notional				
PRIX D'EXERCICE	OPTIONS D'ACHAT		OPTIONS DE VENTE	
	Mars 92	Juin 92	Mars 92	Juin 92
	106	1.31	—	0.46

Options sur notional

PRIX D'EXERCICE	OPTIONS D'ACHAT		OPTIONS DE VENTE	
	Mars 92	Jun 92	Mars 92	Jun 92
106	1.31	-	0.46	0.60

CAC 40 A TERME

COURS	Décembre	Janvier	Février
Dernier	1 787	1 713	1 745
Précédent	1 632,5	1 645,5	1 672

CHANGES

Dollar : 5,15 F ↓

Jeu 26 décembre, le dollar poursuivait son mouvement de repli, dans un marché des changes calme, non troublé par l'annonce - faite la veille - de la démission de Mikhail Gorbatchev. A Paris, le billet vert a ouvert en baisse à 5,15 F contre 5,194 F à la dernière cotation officielle de lundi 23 décembre.

FRANCFORT	25 déc.	26 déc.
Dollar (en DM)	2,36	2,36
TOKYO	25 déc.	26 déc.
Dollar (en yen)	127	126,85

MARCHÉ MONÉTAIRE (effets privés)
Paris (26 décembre) : 10 1/2 - 10 9/16 %
New-York (24 décembre) : 4 1/4 %

BOURSES

PARIS (INSEE base 100 : 28-12-90)

Valeurs françaises	23 déc.	24 déc.
Valeurs étrangères	108,10	111,80
Indice global CAC	451,10	457,40
Indice CAC 40	1 633,50	1 699,10

NEW-YORK (Index Dow Jones)

Industriel	3 022,58	3 080,58
Indice S&P 500	2 345,40	2 384,40
Indice NASDAQ	1 781,40	1 813,10
Moyen d'Europe	141,50	141,50
Fonds d'Etat	86,54	86,54

FRANCFORT
23 déc. 24 déc.
Dex. 1 539,62 Clô. —
TOKYO
23 déc. 26 déc.
Nikkei Dow Jones 22 451,72 22 553,07
Indice global 1 675,33 1 686

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVICES

	COURS COMPTANT	COURS TERME TROIS MOIS
\$ E.U.	Demandé 5,1450	Offert 5,2280
Yen (100)	4,0650	4,1080
£	6,9300	6,9235
DM	3,4170	3,4189
Franc suisse	3,6200	3,6204
Lira italienne (1000)	4,5100	4,4777
Livre sterling	9,7100	9,6928
Peseta (100)	5,3400	5,3196

TAUX D'INTÉRÊT DES EUROMONNAIES

	UN MOIS		TROIS MOIS		SIX MOIS	
	Demande	Offert	Demande	Offert	Demande	Offert
\$ E.U.	4 3/4		4 5/16	4 1/2	4 3/16	4 1/2
Yen (100)	6 1/8	9 1/4	6 1/8	5 11/16	5 1/8	5 11/16
£	10 5/8	10 3/4	10 9/16	10 11/16	10 1/2	10 1/2
Deutschmark	9 5/16	10 1/16	9 13/16	9 15/16	9 3/4	9 7/8
Franc suisse	8 1/2	8 3/4	8 1/4	8 1/2	8 1/4	8 1/2
Franc italien (1000)	17 7/8	18 1/4	17 1/2	17 3/8	17 1/2	17 3/8
Livre sterling	10 7/8	11	10 7/8	11	10 7/8	11
Peseta (1000)	12 11/16	13 12/16	13 11/16	12 13/16	12 5/8	13
Franc français	10 1/4	10 3/8	10 1/4	10 3/8	10 3/16	10 5/16

Cours relèves à 10 h 12

COMPTANT

SICAV (sélection)

24/12

**PUBLICITÉ
FINANCIÈRE**
Renseignements :
46-62-72-67

■ : coupon détaché - o : offert - * : droit détaché - d : demandé - e : prix précédent - ■ : marché coté

RELIGIONS

Dans son message de Noël

« Une nouvelle époque missionnaire s'ouvre », affirme Jean-Paul II

Après avoir célébré la messe solennelle de Noël, mercredi 25 décembre, Jean-Paul II a prononcé, de la loggia de la basilique Saint-Pierre à Rome, ses vœux de paix en cinquante-quatre langues, du croète au serbe, du russe au géorgien, de l'arabe à l'hébreu, jusqu'au swahili et au chinois. Ces vœux ont été retransmis à la radio dans les trois Républiques baltes, en Russie, en Biélorussie, en Ukraine, en Géorgie et en Arménie.

Dans son traditionnel message *urbis et orbis* (« à la ville et au monde »), le pape a fait un tour d'horizon de la situation du monde qui est apparu plus optimiste que celui des années précédentes. Si la guerre en Croatie et la détresse des peuples du tiers-monde ont contribué à donner un caractère de gravité à ce message de Noël, le pape a pris acte aussi, avec satisfaction, des progrès de la discussion en Europe et au Proche-Orient.

« En Europe », a affirmé Jean-Paul II, après la chute des murs de la division et de l'incompréhension, on voit grandir le désir de mieux se connaître et l'aspiration à l'entente mutuelle et à la collaboration. Les différents peuples cherchent de nouvelles formes de coopération. Elles s'efforcent de concilier leur histoire et d'harmoniser leurs cultures respectives, même si, parfois, c'est dans l'incertitude et avec des coups d'arrêt dus à d'anciennes tensions et à des rancoeurs non encore apaisées.

Yugoslavie : « assez de haine »

Le pape encourage aussi les progrès de la négociation réalisée au Proche-Orient avec la conférence de Madrid. Il se réjouit que « les peuples de la Terre sainte qui ont vu naître le Rédempteur aient finalement pris le chemin du dialogue et de la paix ». Enfin, dans la partie positive du bilan, Jean-Paul II ajoute les nouvelles avancées, même modestes, de la démocratie en Afrique et en Asie. Un certain nombre de pays, a-t-il dit, se donnent « comme objectif commun et désiré un respect grandissant pour

les droits de l'homme et pour les libertés fondamentales ». De même, l'Amérique centrale s'efforce-t-elle d'abandonner la logique suicidaire et la violence pour parvenir à une entente mutuelle toujours plus complète.

Mais, en dehors de ces signes positifs, il reste des zones d'ombre dans le monde qui ont inspiré au pape ses accents les plus émouvants. Une fois de plus, Jean-Paul II a déploré les combats en Yougoslavie et « la grave défaillance » enregistrée à cette occasion par la communauté européenne, incapable de ramener à la raison les belligérants. « Assez de haine et de violence », s'est écrit le pape. « Que cesse la guerre en Yougoslavie, que cesse la guerre sur la chère terre de Croatie et dans les régions voisines, où les passions et la violence défient la raison et le bon sens ». Retrouvant aussi le ton de son encyclique sociale du 2 mai dernier, *Centesimus annus*, le pape a déploré le fossé croissant entre riches et pauvres. « Que cesse l'indifférence et le silence devant ceux qui attendent compréhension et solidarité, devant la plainte de ceux qui continuent à mourir de faim au milieu des gaspillages et de l'abandon des biens ». « Comment oublier, a-t-il ajouté, ceux qui souffrent, ceux qui sont seuls et abandonnés, tristes et

découragés, ceux qui n'ont ni mal soignés, ni travail, ceux qui sont victimes d'humiliations, de vexations et de multiples formes de totalitarisme contemporain ? Comment permettre que la personne à notre égard instrument de profit, que des créatures non encore nées soient supprimées, que des enfants innocents soient humiliés et exploités, des personnes âgées et des malades marginalisés et abandonnés ? »

Mais terminant sur l'espérance de Noël, qui interdit de penser que « l'existence même est un mal et une souffrance », le pape est revenu sur ce qu'il considère comme l'événement majeur de l'année : le rassemblement de plus d'un million de jeunes de toute l'Europe au sanctuaire marial de Czestochowa, en Pologne, les 14 et 15 août derniers. « Une nouvelle époque missionnaire s'ouvre », a conclu Jean-Paul II. Le récent synode des évêques pour l'Europe a rappelé aux croyants que nous sommes tous envoyés pour proclamer que le Christ est vivant parmi nous, solidaire de toutes nos attentes authentiques et de nos espérances.

H. T.

En Lituanie

Mgr Audrys Backis nommé archevêque de Vilnius

Le pape a nommé archevêque de Vilnius, mardi 24 décembre, un diplomate lituanien connu au Vatican, en France et aux Pays-Bas où, depuis 1988, il était nonce apostolique. Il s'agit de Mgr Audrys Backis, ancien adjoint du cardinal Silvestro au Conseil pour les affaires publiques de l'Eglise. Il est le frère de M. Richard Backis, ancien représentant personnel en Lituanie du président de la Lituanie, M. Landsbergis.

Pour la première fois dans les pays de l'Est, un diocèse est confié à une haute personnalité du Vatican, originaire de l'un de ces pays, mais qui n'y a jamais vécu.

Mgr Backis, né à Kaunas en 1937, avait suivi à l'étranger son père, dernier ambassadeur aux Etats-Unis du gouvernement lituanien d'avant la guerre. Après des études à Paris et Rome, Mgr Backis était entré au service diplomatique du Saint-Siège en 1964, avant d'être appelé à la secrétairerie d'Etat.

Le pape a également nommé évêques des administrateurs apostoliques de trois diocèses lituanien, ceux de Kaunas, Panevezys et Vilnius. La Lituanie compte 80 % de catholiques. Le président Landsbergis a invité officiellement le pape dans son pays.

CARNET DU Monde

Naissances

M. et M^{me} Jean-Marie MAURY, Pauline et Céline,

sont heureux de faire part de la naissance de

Charles,

le 17 décembre 1991.

Décès

M. et M^{me} Jean Andrieu, Marie-Anne, André et Marion Andrieu, Françoise Andrieu-Rousseau, Les familles Sabra, Malbert, Lavigne, Pagan, Rousseau, Parents et alliés, ont la douleur de faire part du décès accidentel de

Michel ANDRIEU,

intervenue à La Plagne (Savoie), le 22 décembre 1991, à l'âge de trente-neuf ans.

Une cérémonie religieuse a été célébrée le 26 décembre, à 15 heures, en l'église de Labarthe-Rivière, Saint-Gaudens (Haute-Garonne). Inhumation au cimetière de Labarthe-Rivière le même jour.

Cet avis tient lieu de faire-part.

M. Frédéric Brown, M^{me} Caroline Brown, M. Thomas Brown, ses enfants, Et toute la famille, ont la douleur de faire part du décès de

M. James BROWN,

sculpteur-peintre.

Une bénédiction sera donnée le lundi 30 décembre 1991, à 10 h 30, en l'église Saint-Ferdinand des Terres, à Paris-17^e, suivie de l'inhumation au cimetière parisien de Bagneux.

38 bis, rue Boulard, 75014 Paris.

M. Claude B. Levenson, sa fille, Jean-Claude Buhner-Solal, son gendre, Et Sarah Chercinan, sa sœur, ont la grande tristesse de faire part du décès de

M^{me} Marthe LEVENSON,

survenue le 22 décembre 1991, en sa quatre-vingt-cinquième année.

Ces deux qui se souvenaient aient une douce pensée pour elle.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité.

51, avenue de Rumine, 1005 Lausanne, Suisse.

M^{me} Pierre Chevalier, née Reichert, Le docteur Claude Chevalier et M^{me}, Philippe, Pascal, Claire Chevalier, Alexandre Chevalier, Les familles Chevalier, Fousadier, Jacques, Jeanot, Paris, Reichert, Parents et alliés, ont la douleur de faire part du décès de

Pierre CHEVALIER,

ingénieur de l'Institut agricole de Nancy,

professeur honoraire

de microbiologie appliquée

à l'Ecole nationale supérieure de Brasserie

et des industries alimentaires,

membre de l'Académie

et Société lorraine des sciences,

membre fondateur

et doyen de l'orchestre

du lycée Henri-Poincaré,

officier des Palmes académiques,

survenue à Nancy, le 22 décembre 1991,

dans sa quatre-vingt-dixième année.

Les obsèques auront lieu le vendredi 27 décembre, dans la plus stricte intimité. Inhumation dans le caveau de

Saulures-sur-Moselle (Vosges).

9, rue de Vie, Nancy, Dax, Ségol, BP 1593.

En ses enfants et petits-enfants,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Henri COHEN,

survenue le 23 décembre 1991, en sa quatre-vingt-huitième année.

L'inhumation aura lieu dans l'intimité au cimetière de Trévaux, à Meudon (Hauts-de-Seine), le 26 décembre.

Cet avis tient lieu de faire-part.

M. Jacques Hallu, son épouse,

M. et M^{me} Gilbert Hallu, ses parents,

M. et M^{me} Jean Ravaut, ses beaux-parents,

Christophe Ravaut, son beau-frère,

M. et M^{me} Roland Charvet, M. et M^{me} Christian Hallu, ses oncles et tantes,

Jérôme, Véronique, Ariane, M. et M^{me} Denis Thierry, et leurs filles,

ses cousins et cousines, Les familles Chappier, Charrier, Ravaut, Soulas,

ont la douleur de faire part du décès de

docteur Jacques HALLU,

survenue le 22 décembre 1991, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Les obsèques civiles auront lieu le lundi 30 décembre, à 16 heures, au cimetière de Lamorlaye (Oise), où l'on se réunira.

Un registre à signatures tiendra lieu de condoléances.

1, rue Jean-Bonodi, 60260 Lamorlaye.

— Eva Lazard, son épouse,

Sa famille, ses amis, ont la grande tristesse de faire part du décès de

André LAZARD,

ingénieur ESPCI,

chevalier de la Légion d'honneur,

ingénieur en chef honoraire

du génie maritime,

ancien des Forces armées libres,

combattant volontaire de la Résistance,

survenue à Paris le 15 décembre 1991,

157, rue du Faubourg-Saint-Denis, 75010 Paris.

THÈSES

Tarif Étudiants

50 F la ligne H.T.

CARNET DU MONDE

Renseignements :

40-65-29-84 ou 40-65-29-86

Tarif : la ligne H.T.

Toutes rubriques 92 F

Abonnés et actionnaires 80 F

Communications diverses 95 F

Thèses étudiants 50 F

Les lignes en capitales grasses

sont facturées sur la base de

deux lignes. Les lignes en blanc

sont obligatoires et facturées.

Minimum 10 lignes.

On nous prie d'annoncer que

Don Bernard LUSINCHI,

agréé de l'Université,

repose désormais au côté de sa sœur

Judith,

au cimetière de Vitrolles-en-Lubéron

(Vaucluse).

25, quai de Grenelle,

75015 Paris.

— Trévoux.

M^{me} Bernard Vacheret,

son épouse,

M. et M^{me} Alain Vacheret,

M. et M^{me} François Vacheret,

M. et M^{me} Bruno Vacheret,

M. et M^{me} Michel Richardi,

Le docteur et M^{me} Bernard Peysson,

M. et M^{me} Denis Vacheret,

ses enfants,

Ses quinze petits-enfants et quatre

arrière-petits-enfants,

Et toute la famille,

ont la tristesse de faire part du retour à

Dieu, le 23 décembre 1991, dans sa

quatre-vingt-neufième année, de

M. Bernard VACHERET,

croix de guerre 1939-1945,

officier de la Légion d'honneur,

officier de l'Ordre national du Mérite,

commandeur des Palmes académiques,

le docteur ès sciences,

de l'Ecole normale supérieure,

ancien professeur au lycée du Parc,

inspecteur général de

l'éducation nationale (ER).

La messe de funérailles aura lieu le

27 décembre, à 15 heures, en l'église de

Trévoux (Ain).

— Lui Gina Verniau,

née Rasm. Casagrande,

son épouse,

Alain et Florence Verniau,

Roland et Dominique Verniau,

Serge et Marie-Christine Verniau,

Gilles et André Verniau,

Joël et Pascal Perbet,

ses enfants,

François, Jérôme, Perrine, Clé-

ment, Arthur, Jocelyne, Baptiste,

Mathias, Nils, Quentin,

ses petits-enfants,

ont la douleur de faire part du décès de

Jailien André VERNAU,

le 23 décembre 1991.

Charnay-les-Moines.

Remerciements

— Toute la famille Chantreau, profondément touchée des marques de sympathie et d'affection qui lui ont été témoignées lors du décès de

M. Guy CHANTREAU,

adresse ses vifs remerciements à tous.

Anniversaires

— Le 27 décembre 1961, le

Lieutenant Gérard MIALET

tombe en Algérie.

Ceux qui l'ont aimé se souviennent.

— Il y a deux ans, nous quittais

Julija NAJMAN

à Belgrade.

Pensez à elle.

Ivanka, Carine et Guy Berobé.

— Il y a un an, le 27 décembre 1990

au matin,

Adriana TOURAINE

cessait de vivre.

A tous ceux qui l'ont connue et

aimée, il est demandé une pensée pour

celle qui a illuminé notre vie.

Alain Touraine, Marisol et Michel,

Philippe et Isabelle, Péro et Monique,

Malika et Aquiles.

32, boulevard de Vaugirard,

75015 Paris.

Pompes Funèbres

Merbrerie

CAHEN & C^{ie}

43-20-74-52

MINITEL par le 11

BULLETIN D'ENNEIGEMENT

Voici les hauteurs d'enneigement au mardi 24 décembre. Elles sont communiquées par Ski France, l'Association des maîtres des stations françaises de sports d'hiver (61, boulevard Haussmann, 75008 Paris), qui diffuse aussi ces renseignements sur répondeur téléphonique au (1) 42-66-64-28 ou par Minitel : 36-15 code CORUS.

Les chiffres indiquent, en centimètres, la hauteur de neige en bas, puis en haut des pistes.

HAUTE-SAOIE

Avoriaz : 50-200 ; Les Carroz-d'Arache : 40-150 ; Chamonix : 60-250 ; La Chapelle-d'Abondance : 15-40 ; Châtel : 30-130 ; La Clusaz : 50-120 ; Combloux : 60-150 ; Les Contamines-Montjoie : 80-200 ; Flaine : 35-150 ; Les Gets : 40-150 ; La Grande-Bornand : 20-110 ; Les Houches : 45-85 ; Megève : 55-140 ; Morillon : 25-120 ; Morzine : 30-150 ; Pralognan-la Voie : 70-150 ; Pralognan-la Vanoise : 15-250 ; Thonon-les-Bains : 5-35.

SAVOIE

Les Aillons : 40-60 ; Les Arcs : 115-250 ; Arêches-Valloire : 40-100 ; Aussois : 60-100 ; Besençon : 30-45 ; Bonneval-sur-Arc : 75-280 ; Le Corbier : 65-100 ; Courchevel : 60-210 ; Creux-Valand-Cabrenaz : 30-45 ; Flumet : 80-120 ; Les Karellis : n.c. ; La Norma : n.c. ; Naitre-Dame-de-Bellecombe : 70-150 ; Peisey-Nancroz-Vallandry : 70-130 ; La Plagne : 80-120 ; Pralognan-la Vanoise : 120-180 ; La Rasière : 18-50 ; Saint-François-Longchamp : 30-100 ; Les Saix : 90-135 ; Tignes : 120-220 ; La Toussuire : 70-90 ; Val-Cenis : 20-60 ; Valfréjus : 40-100 ; Val d'Isère : 115-150 ; Vallières : 65-130 ; Valmeinier : 65-130 ; Valmorel : 100-150 ; Val-Thorens : 40-100.

ISÈRE

Alpe d'Huez : 80-140 ; Alpe du Grand-Serre : 30-70 ; Auris-en-Oisans : 70-100 ; Autrans : 30-n.c. ; Charn-

ronne : 70-110 ; Le Collet-d'Allard : 55-100 ; Les Deux-Alpes : 80-200 ; Gresse-en-Vercors : 40-70 ; Lans-en-Vercors : 20-40 ; Méaudre : n.c. ; Saint-Pierre-de-Chartreuse : 20-30 ; Les Sept-Laux : 20-60 ; Villard-de-Lans : 30-60.

ALPES DU SUD

Auron : n.c. ; Beuil-Les-Lacs : n.c. ; Briançon : 70-100 ; Isola 2000 : n.c. ; Manigotville : 65-90 ; Orelères-Merlette : 30-100 ; Les Orres : 40-70 ; Pré-Loup : 20-50 ; Puy-Saint-Vincent : 20-80 ; Le Saucy-Super-Sauze : 20-50 ; Serre-Chevalier : 30-120 ; Superdévoluy : 30-100 ; Valberg : 40-n.c. ; Val-d'Allos-Le Seignus : 20-40 ; Val-d'Allos-La Faux : 20-40 ; Rioul, Vars : 30-60.

PYRÉNÉES

Aix-les-Thermes : 0-35 ; Barèges : 0-35 ; Cauterets-Lys : 60-110 ; Font-Romeu : n.c. ; Gaurielle : n.c. ; Luz-Ardiden : 20-40 ; La Mongie : 25-55 ; Piau : 20-40 ; Val-d'Allos-La Faux : 20-40 ; Rioul, Vars : 30-60.

MASSIF CENTRAL

Le Mont-Dore : 0-40 ; Beaulieu-Super-Besse : 0-25 ; Super-Lioran : 10-20.

JURA

Métabief : 35-60 ; Mijoux-Lelex-La Fucille : 15-40 ; Les Rousses : 20-40.

VOSGES

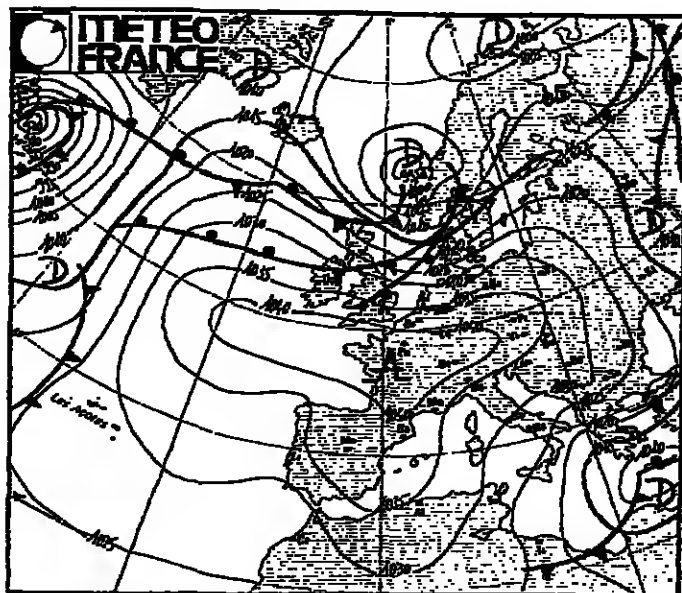
Le Bonhomme : 0-0 ; La Brece-Hohneck : n.c. ; Gérardmer : 15-25 ; Saint-Maurice-sur-Moselle : n.c. ; Venon : 0-15.

CARNET du Monde

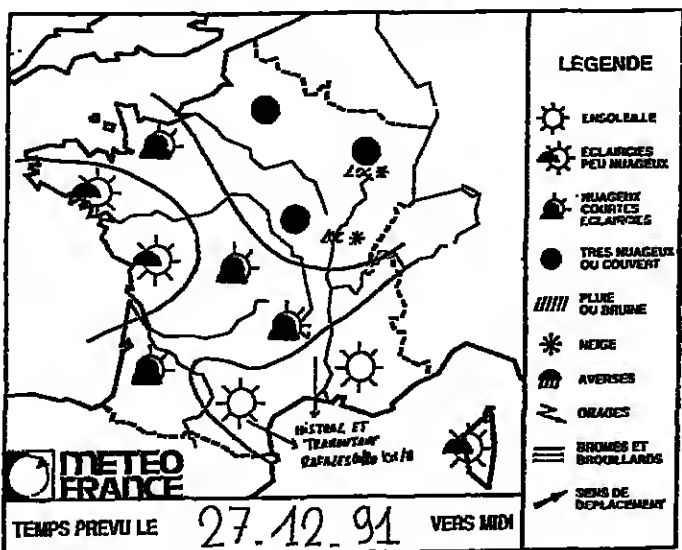
15.50

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 26 DÉCEMBRE 1991 À 0 HEURE TU

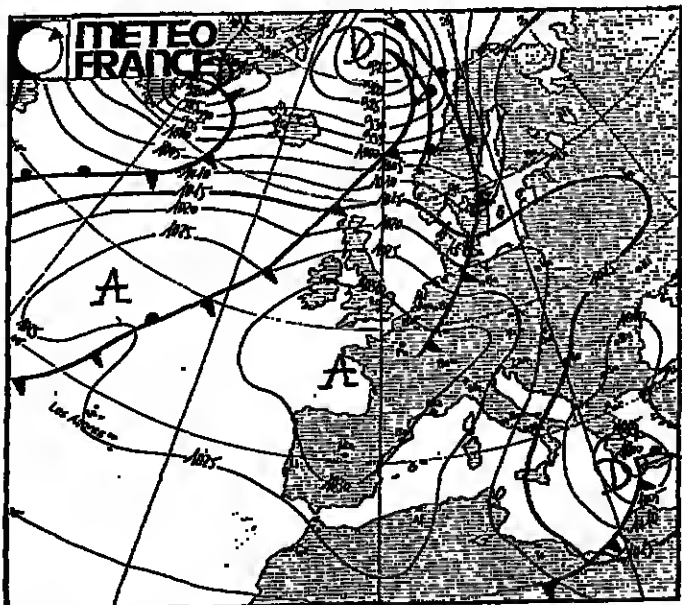


PRÉVISIONS POUR LE 27 DÉCEMBRE 1991



Vendredi : quelques pluies sur le Nord-Est, soleil près de la Méditerranée et autour des Pays de la Loire, nuages ailleurs. Les régions privilégiées seront le sud de la Bretagne, les Pays de la Loire et Poitou-Charentes, où les éclaircies seront belles. La pourtour méditerranéenne sera également ensoleillée, mais un front atlantique souffleront à 80-90 kilomètres/heure. Ailleurs, le ciel sera plutôt gris, surtout sur un grand quart nord-est où quelques pluies se produiront l'après-midi. Quelques flocons tomberont sur les Vosges et le Jura au-dessus de 1000 mètres, ainsi que sur les Pyrénées occidentales au-dessus de 2100 mètres. Les températures minimales seront de l'ordre de 0 à 2 degrés dans le Nord, de 2 à 6 degrés sur une grande partie du pays et de 5 à 8 degrés près de la Méditerranée. L'après-midi, le thermomètre atteindra 8 à 9 degrés en général, 5 degrés dans le Nord-Est, 11 degrés près de la Manche et de 10 à 14 degrés près de la Méditerranée.

PRÉVISIONS POUR LE 28 DÉCEMBRE 1991 À 12 HEURES TU



TEMPÉRATURES maximales - minimales et temps observé le 26-12-1991 à 18 heures TU et le 26-12-1991 à 6 heures TU

FRANCE		ÉTRANGER		ÉTRANGER	
ALGER	18 - 2 D	TOULOUSE	4 - 4 D	LOS ANGELES	19 - 9 C
BARCELONE	18 - 2 D	TOURS	6 - 2 D	LUXEMBOURG	5 - 1 C
BORDAUX	7 - 1 D	POINTE-À-PITRE	29 16 D	MADRID	14 - 3 D
BRESCIA	8 - 4 D			MARSAKRA	21 4 N
BRESCIA	8 - 4 D	ALGER	15 7 C	MILAN	13 - 8 D
BRESCIA	8 - 4 D	AMSTERDAM	7 4 D	MONTREAL	12 - 20 D
BRESCIA	8 - 4 D	ATHINES	12 6 C	MOSCOW	1 - 4 C
BRESCIA	8 - 4 D	BANGKOK	26 25 D	RABAT	4 - 2 D
BRESCIA	8 - 4 D	BANGKOK	12 5 D	NEW YORK	4 - 2 D
BRESCIA	8 - 4 D	BELGRADE	6 - 1 N	OSLO	4 - 6 C
BRESCIA	8 - 4 D	BIRZAN	2 - 1 D	PALMA-DE-MAJ	14 8 D
BRESCIA	8 - 4 D	BRESCIA	6 2 D	PEKIN	1 - 7 D
BRESCIA	8 - 4 D	CAIRO	16 11 D	SID-DE-JARROU	21 26 N
BRESCIA	8 - 4 D	COPENHAGUE	3 0 D	ROMA	8 3 D
BRESCIA	8 - 4 D	DAKAR	31 30 D	SINGAPOUR	30 24 C
BRESCIA	8 - 4 D	DELTA	16 17 D	STOCKHOLM	2 - 4 D
BRESCIA	8 - 4 D	DUBAI	12 11 D	SYDNEY	22 20 N
BRESCIA	8 - 4 D	GENEVE	6 - 4 D	TOKYO	11 2 N
BRESCIA	8 - 4 D	HONGKONG	24 19 C	TYNS	16 6 N
BRESCIA	8 - 4 D	ISTANBUL	8 2 F	VARSOVIE	6 - 2 D
BRESCIA	8 - 4 D	JERUSALEM	19 6 D	VIENNE	6 - 2 D
BRESCIA	8 - 4 D	LEONARDO	19 7 N	VIENNE	6 - 2 D
BRESCIA	8 - 4 D	LONDRES	7 4 C		

A B C D N O P T *
averse bruine ciel couvert ciel dégagé ciel nuageux orage pluie tempête neige
TU = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.
(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

RADIO-TÉLÉVISION

IMAGES

PIERRE GEORGES

L'Histoire en drapeau

Le drapeau russe flotte sur le Kremlin. Dans la nuit soviétique, les caméras ont saisi, en haut des dômes d'or, cet instant symbolique où l'URSS, tout repensé à venir, se réveille. Pour les facilités de l'histoire, le jour ne pouvait être mieux choisi.

On se souviendra facilement. C'était à Noël 1991. Le communisme soviétique a emporté ses couleurs, replié le drapeau rouge, fauché et martelé. Et CNN était là.

La chaîne américaine d'information continue est toujours là. Avec elle, on avait débuté l'année et vécu la guerre du Golfe.

Comme dans un fauteuil ou comme dans un clinique jeu vidéo. Avec elle, on finit 1991, dans la désintégration de ce que bien longtemps, sinon toujours, les États-Unis ont considéré comme l'empire du Mal.

C'est CNN donc, reprenant en direct la télévision russo-soviétique, qui a montré Mikhaïl Gorbatchev annonçant, dans un discours fort et grave, sa démission. Et c'est sur CNN que Boris Eltsine, à peine en poche les codes secrets du feu nucléaire, s'est empressé de venir signifier son espoir de ne jamais avoir à en user.

L'Histoire, ainsi, fait parfois allégeance aux médias. A moins

qu'elle ne s'en serve, à flâner ainsi leur bouillie, pour mieux dissimuler ses desseins. Car qui, raisonnablement, à voir ces images d'un monde sans la frénésie du changement, pourrait dire aujourd'hui où va la Communauté des États indépendants ?

Les journalistes, les images de télévision, auront simplement constaté et rapporté que, le 25 décembre 1991, Mikhaïl Gorbatchev a démissionné. Et que ce fut une démission plutôt réussie. Si tant est qu'en ce domaine une sorte puisse n'être pas d'abord l'aveu d'un échec. Voilà sans doute pourquoi les journaux télévisés de mercredi oscilleront ainsi

entre la néo politique et le panegyrique, entre l'anéantissement de l'ancien et un tel ou tel de demain.

C'est que l'échec aura été, si l'on peut dire, l'un des mieux réussis du siècle. Mikhaïl Gorbatchev, premier et dernier président de l'URSS, visiblement tenté aujourd'hui par une opération type Colombie-Doux-Eglises, a tout réussi. Il a été l'homme du haut, des libertés restaurées, des élections démocratiques, de la pan sauvegarde, autant de mérites devant l'Histoire. Il a tout réussi. Saul l'essentiel, son essentiel communiste, sauver l'URSS. Et la cat, avant même l'Histoire.

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : > signalé dans « Le Monde radio-télévision » ; o Film à éviter ; a On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef d'œuvre ou classique.

Jeudi 26 décembre

- TF 1**
- 20.45 Téléfilm : L'Eternelle Jeunesse. Un produit qui stoppe le processus de vieillissement des cellules...
 - 23.50 Documentaire : Histoires naturelles, 0.45 Série : Côté cœur, 1.10 Journal, Météo et Bourse.
- A 2**
- 20.50 Magazine : Envoyé spécial. Pakistan : destins voilés.
 - 22.05 Cinéma : Le Diamant du Nil. Film américain de Lewis Teague (1985). Avec Michael Douglas, Kathleen Turner, Danny DeVito.
 - 23.50 Magazine : Merci et encore Bravo, 0.50 1. 2. 3. Théâtre, 1.00 Journal et Météo.
- FR 3**
- 20.45 Cinéma : La Conquête de l'Ouest. Film américain de Henry Hathaway, John Ford, George Marshall (1962). Avec James Stewart, Debbie Reynolds, Carroll Baker.
 - 23.15 Journal et Météo.
 - 23.35 Documentaire : Portrait de Tex Avery. (v.o.)
 - 0.25 Musique : Cocktail de nuit.
 - 0.45 Le Flamme olympique en France.

1991

L'ANNEE DE LA CONSOMMATION A 12H35 EN CLAIR.

Jean-Pierre Collet et Jérôme Bénédict analysent la nouvelle consommation des années 90. Des adresses au bout du miroir, ils vous donnent leur point de vue.

CANAL+

LA TELE PAS COMME LES AUTRES.

- LA 5**
- 20.45 Téléfilm : Un filic peu ordinaire.
 - 22.25 Rallye : Paris-Le Cap.
 - 23.00 Cinéma : L'Ours et la poupée. Film français de Michel Deville (1989). Avec Brigitte Bardot, Jean-Pierre Cassel, Daniel Ceccaldi.
 - 0.30 Journal de la nuit.
 - 0.40 Demain se décide aujourd'hui.
- M 6**
- 20.35 Cinéma : Les vécés étaient fermés de l'intérieur. Film américain de Cedric Sundström (1989).

- Film français de Patrice Leconte (1974). Avec Coluche, Jean Rochefort, Roland Dubillard.
- 22.10 Téléfilm : Le Maître de Balentrac. Les aventures d'un jeune noble d'Alsace au dix-huitième siècle.
- 1.00 Météo des neiges.

- LA SEPT**
- 21.05 Magazine : Avis de tempête. De Sylvie Jézéquel et Alain Charoy
 - 23.00 Documentaire : Mozart et la musique de chambre. 5. Les derniers années.

- FRANCE-CULTURE**
- 20.00 Musique : Le Rythme et la Raison. Bud Powell (3).
 - 20.30 Dramatique. Le Dernier Père Noël, de Serge Gance (dernière partie).
 - 21.30 Profils perdus. Henri Varna.
 - 22.40 Les Nuits magnétiques. Les grands-parents (3).
 - 0.05 Du jour au lendemain. Avec Louis Fournier (Cheveux, talons et autres poils).
 - 0.50 Musique : Coda. Les couacs du Splendid, 3. Une grande famille le Splendid ?

- FRANCE-MUSIQUE**
- 20.30 Concert (donné le 10 mai à Francfort) : Concerto pour violon et orchestre n° 1 on la mineur, de Chostakovitch ; Symphonie en fa mineur, de Bruckner, par l'Orchestre radio-symphonique de Francfort, dir. : Elihu Inbal.
 - 23.07 Poussières d'étoiles. La boîte de Pandore. La montée en chair. Chant chypriote, chant ménézi et couvres de Vity, Dufay, Andrieu, Da Milano, Da Firenze, Cara...

Vendredi 27 décembre

- TF 1**
- 18.30 Club Dorothée Noël.
 - 17.35 Série : Premiers baisers.
 - 18.00 Série : Tazart.
 - 18.25 Jeu : Une famille en or.
 - 19.00 Feuilleton : Santa Barbara.
 - 19.25 Jeu : Le Roue de la fortune.
 - 20.00 Journal, Météo et Tapis vert.
 - 20.40 Variétés : Tous à la Une.
 - 22.35 Magazine : Si on se disait tout.
 - 23.45 Documentaire : Histoires naturelles, 0.35 Série : Passions, 1.00 Journal, Météo et Bourse.

- A 2**
- 18.15 Jeu : Des chiffres et des lettres.
 - 18.35 Magazine : Défendez-vous.
 - 18.50 Magazine : Giga.
 - 17.55 Dessin animé : Tiny Toons.
 - 19.20 Série : Mac Gyver.
 - 19.10 Jeu : Question de charme.
 - 19.35 Divertissement : Carte indécrite.
 - 19.59 Journal, Journal du trot et Météo.
 - 20.50 Jeu : Fort Boyard.
 - 22.10 Téléfilm : L'Enfant des loups (1^{re} partie).
 - 23.35 1. 2. 3. Théâtre.
 - 23.45 Cinéma : Casque d'or. Film français de Jacques Becker (1952).

- FR 3**
- 16.30 Les Chemins de la découverte.
 - 18.00 Magazine : Une pêche d'enfer.
 - 18.30 Jeu : Questions pour un champion spécial juniors.
 - 19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.12 à 19.35, le journal de la région.
 - 20.05 Un livre, un jour.

- LA 5**
- 20.10 La Jumelle noire, Œuvres, de Colette.
 - 20.25 Divertissement : La Classe.
 - 20.45 Opéra-bouffe : La Vie parisienne (1^{re} acte). Opéra-bouffe en deux actes de Jacques Offenbach.
 - 21.50 Journal et Météo.
 - 22.10 Opéra-bouffe : La Vie parisienne (2^e acte).
 - 23.10 Magazine : Caractères. 1492-1992 : faut-il fêter Christophe Colomb ? Invités : André Barlan (l'Hercule romain), Bartolomé Benassar (1492, un monde nouveau ?), Régis Debry (Christophe Colomb, le visiteur de l'aube), Serge Guadalu (Histoire du Nouveau Monde), Michel Lecomte (la Découverte de l'Amérique).

- CANAL PLUS**
- 15.35 Magazine : 24 Heures.
 - 18.50 Cinéma : Le Triomphe de Babar. Film d'animation franco-canadien d'Alan Bunce (1989).
 - 18.00 Canaille peluche.

- En clair jusqu'à 20.35**
- 18.30 Le Top.
 - 19.20 Magazine : Nulle part ailleurs.
 - 20.32 Les Fables géométriques.
 - 20.35 Téléfilm : La nuit tombe sur Manhattan.
 - 22.45 Flash d'informations.
 - 23.00 Cinéma : Batman. Film américain de Tim Burton (1989).

- LA 5**
- 15.55 Série : Simon et Simon.
 - 16.45 Série : Shérif, fais-moi peur.
 - 17.35 Youpi ! Les vacances.
 - 18.30 Rallye : Paris-Le Cap.
 - 19.05 Série : Kojak.

BEST OF NULLE PART AILLEURS

A 19H30 EN CLAIR.

1991

CANAL+

- M 6**
- 20.00 Journal.
 - 20.25 Rallye : Paris-Le Cap.
 - 20.40 Météo.
 - 20.45 Téléfilm : Traquée par la police.
 - 23.00 Divertissement : Oh les girls !
 - 23.55 Journal de la nuit.

- M 6**
- 16.55 Série : Drôles de dames.
 - 17.45 Jeu : Zygomus.
 - 18.10 Série : L'Homme de fer.
 - 19.00 Série : La Petite Maison dans la prairie.
 - 19.54 Six minutes d'informations.
 - 20.00 Série : Cosby Show.
 - 20.40 Téléfilm : Pilote de chasse.
 - 22.15 Série : Equalizer.
 - 23.10 Magazine : Emotions, charme et érotisme.
 - 23.35 Magazine : Culture rock.
 - 0.00 Capital.
 - 0.05 Six minutes d'informations.

- LA SEPT**
- 16.25 Danse : Casse-Noisette. Chorégraphie de Rudolph Nourou.
 - 18.00 Divertissement : As Seen on TV.
 - 18.25 Documentaire : La Mer en mémoire.
 - 18.55 Documentaire : Le Choix de Dieu.
 - 19.55 Cinéma d'animation : Images.
 - 20.00 Documentaire : Cent enfants attendent un train.
 - 21.00 Téléfilm : Sésame, ouvre-toi.
 - 22.30 Téléfilm : La Rebelle.
 - 23.45 Court métrage : L'Aventure d'une baigneuse.

- FRANCE-CULTURE**
- 20.30 Radio-archives.
 - 21.30 Musique : Black and Blue.
 - 22.40 Les Nuits magnétiques.
 - 0.05 Du jour au lendemain. Dans la bibliothèque de... Marcelin Pignat.
 - 0.50 Musique : Coda (4).

- FRANCE-MUSIQUE**
- 20.30 Concert. La Vie parisienne, opéra-bouffe en cinq actes d'Offenbach. En simultané avec FR3.
 - 23.07 Poussières d'étoiles.

55